This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Finch NN. 34

POÉSIES

DE

VASSELIER.

Pr. Wasselier

Membre de l'Academie de Lyon.

POÉSIES

DE

VASSELIER,

membre de l'académie de Lyon.

CONTES.

LONDRES.

1800.

TAYLOR
UNIV
31 JUL
OF OX
LIBR

CONTES
DE
VASSELIER.

LA DAME COMME IL FAUT.

Jambe de ci, jambe de là,
Sur une ottomane, étendue,
La comtesse de Falbala
Découvrait une cuisse nue,
Et quelque chose outre cela,
Qui d'Hilaire éblouït la vue.
Hilaire était un maître gas,
Grand laquais, d'épaisse encolure,
Et dont Madame faisait cas.
Dans certains momens, la nature
Sait rapprocher tous les états.
Son cœur bat, il prête l'oreille,

POÉSIES

DE

VASSELIER.

Pt. Vasselier

Membre de l'Academie de Lyon.

POÉSIES

DE

VASSELIER,

membre de l'académie de Lyon.

CONTES.

LONDRES.

1800.

Monseigneur donnait ce jour-là,
In memoriam, grand gala
Aux gens d'église, et la troupe d'ébène
Parodiait l'antique cène.
Sa Grandeur coupait un gigot,
Lorsqu'on lui présenta Margot.
« Ah ! Monseigneur, lui dit la pénitente,
» Pardonnez à votre servante !
» Je viens vous présenter mon cas;
» Ciel, qu'il est grand !...» Elle n'acheva pas,
Car la pudeur l'empêcha de tout dire;
Et les cagots, oubliant le repas,
Quittèrent tout pour éclater de rire.
Le prélat eut la charité,
Quoiqu'en riant, de se lever de table;
Il prit Margot dans un coin écarté,
Lui demandant, d'un air affable,
De quel crime elle était coupable.
« Ah ! Monseigneur, c'est d'un cas réservé,
» Répondit-elle en faisant le *salve*.
» Un soir, couchée avec notre homme,
» Qui tout le jour avait bu bravement,
» Il voulut... Vous savez bien comme
» On use de ce sacrement ?

Mais ce qui plus flattait sa vue,
Et servit à la décevoir,
C'était sans cesse d'entrevoir,
Au-dessus de sa cuisse nue,
Un ferme et vigoureux soutien,
Qui haussoit son linge si bien,
Qu'il lui faisait faire calèche.
Ah ! disait-elle, aimable flèche,
Unis mon cœur avec le sien.
Avez-vous vu, dans votre vie,
Certains petits bouts de tabac,
Que l'on nous vend au Vieux-Brisac,
Pour du mâle de Virginie ?
Sept à huit pouces de longueur,
Et cinq et demi de grosseur
Dans toute sa circonférence,
Forment du bout la contenance.
Hé bien ! c'était un tel rouleau,
Arrangé comme on l'imagine,
Qui fit donner dans le panneau
Celle qui se croyait si fine ;
Et c'était le sceptre divin
Qui rendait le gascon si vain.
Chez la curieuse dévote

Il se présente ; on le reçoit,
Toujours muni de sa carotte,
Qu'il place vers le bon endroit.
Il se déclare, on le querelle ;
Il ne revient plus, on l'appelle :
Il est mené par les détours
Du charmant pays des Amours.
On cède enfin à sa tendresse,
Ou plutôt à la volupté ;
Et déjà l'on est dans l'ivresse
D'un plaisir qu'on n'a pas goûté.
Mais, ô honte ! ô scélératesse !
Ursule voit la vérité !
Un cri témoigne sa surprise.
Ah ! dit-il, plus d'une y fut prise,
Ma chère dame, calmez-vous,
Le pas est fait ; voici la ruse :
Avec ce gros je les amuse ;
Avec ce petit je les f....

ORIGINE DU PROVERBE:

USER LA CHANDELLE PAR LES DEUX BOUTS.

A QUINZE ans, la petite Agathe,
En pleurant, fit profession,
Et prit le voile de béate
Au couvent de l'Assomption.
Le tentateur de la jeunesse,
Ce brûlant démon de la chair,
Vint pour séduire la professe;
Elle, de courir à confesse,
Raconter sa peine au pater.
— Et du plaisir, en avez-vous, mignonne?
— Je ne sais; quelquefois je sens en ma personne
Certains tressaillemens. — Je connais ces assauts;
Ma sœur, vous éprouvez les maux
De la nature corrompue.
Au ciel rendez gloire souvent
D'être à votre âge en ce couvent;
Car dans le monde, hélas! de grâces revêtue,
Agathe, en son printemps, déjà serait..... perdue.
Priez, jeûnez.... *et cætera :*

Le reste du sermon est tout ce qu'on voudra.
La pauvre fillette éplorée,
Sortant d'avec son directeur,
Passait tristement la soirée,
Lorsqu'après l'*angelus*, la sœur du Sacré-Cœur,
Très-officieuse converse,
Vint précipitamment pour voir la jeune sœur.
Le pied lui glisse ; autre malheur,
Elle entre, et tombe à la renverse.
Du diablotin c'était un tour.
Riant de l'espoir qui nous berce,
Satan, comme le dieu d'Amour,
Des plus sages projets se moque, et les traverse.
De Sacré-Cœur le cul béni
Ne reçut qu'une meurtrissure :
D'eau de Luce on était muni ;
Agathe se chargea de panser la blessure :
C'était où l'attendait le démon de luxure.
Dans le pansement, on jasa,
On rit, on dit mainte folie ;
Des mœurs l'éternelle ennemie,
La curiosité, tendrement disposa
A goûter les leçons d'une perfide amie ;
Et bientôt Agathe sortit

De son ignorance profonde :
L'amoureuse converse à la novice apprit
Comme aux fillettes vient l'esprit,
Quand elles restent dans le monde ;
Et par quel art, enfin, dans sa communauté,
La none en feu supplée à la réalité.
On se quitte : bon soir. De la sainte rubrique,
Dans ses draps, l'écolière essaya la pratique.
Des songes amoureux le prestige trompeur,
Tantôt la réjouït et tantôt lui fait peur ;
Sa conscience crie, et, d'une main indigne,
Agathe, tour à tour, se chatouille, et se signe.
Ainsi la nuit se passe en plaisirs, en regrets.
Je la tiens, dit Satan, elle est dans nos filets.
Puis zeste ! il s'envola devers le Fort-l'Évêque,
Pour conduire une vierge au lit d'un archevêque ;
Mais vous comprenez bien que ce fut sans succès.
Dans le vice quand on débute,
On va de culbute en culbute ;
Malgré ses macérations,
La pauvre Agathe fut en butte
A tout plein de tentations ;
Et tant y succomba que, dans cet exercice
Elle cessa d'être novice.

Lasse enfin de compter les plaisirs sur ses doigts,
Par un nouveau trait de malice,
La chandelle, au joyeux office,
Dix jours après, servit pour la première fois.
Tous les lundis, la dépensière
En donnait une à chaque sœur,
Soit pour réciter sa prière,
Ou soit pour la conduire au chœur.
Mais dès le mercredi, la sienne était usée:
On y prit garde; on consulta;
Agathe fut moralisée:
Le lendemain on la guetta.
La friponne, qui s'en douta,
Prend, tout en palpitant, sa chandelle, l'allume,
Et s'en sert comme de coutume.
Le feu, ni les dangers, rien ne l'épouvanta.
La clarté, quoique vacillante,
Qu'on voyait au travers d'une mince cloison,
Fit croire que la none était en oraison,
Et rassura la surveillante.
Pour tromper toute la maison,
Et la dépensière elle-même,
Au moyen de ce stratagème,
De cellule en cellule, Agathe allait partout,

Durant le jour, dérober quelque bout,
Pour conserver son utile chandelle,
Et dérouter la sentinelle.
Mais tout se découvre à la fin,
Comme on va voir. Un beau matin,
Sans suite, la supérieure
Visita la sainte demeure.
La sœur Agathe au chœur chantait une leçon.
La vieille s'introduit dans son humble cellule,
Où le suif répandu confirma le soupçon
Dont elle s'était fait jusqu'alors un scrupule.
D'horreur la béate recule,
Et sort, lâchant un maudisson.
Le lendemain, ô jour de crise!
Sur le fait Agathe fut prise :
La mère entra dans ce moment heureux
Où seulette, on croit être deux ;
Dans ce moment où l'on oublie
Si l'on tient encore à la vie.
Instant unique! instant délicieux!
Si tu durais autant que notre envie,
Le plus faible mortel serait égal aux Dieux!
La nonne revoit la lumière,
Et voit sa honte en même temps.

Mais la supérieure eut des ménagemens
Que l'on n'attendait pas de son humeur altière.
Éviter le scandale est l'esprit des couvens.
D'une longue mercuriale
Il fallut essuyer l'ennui ;
Heureusement de sa morale
L'intérêt fut le point d'appui.
Comment ! dix comme vous, ma chère,
Ruineraient notre monastère !
Oh ! je veux y mettre ordre, et quand ? dès aujourd'hui.
Je ne suis point béguelle, et je sais qu'à votre âge,
On a quelques besoins, qu'augmente le loisir ;
Mais de ceci faites usage,
Dit-elle en lui donnant un meuble de plaisir.
Vous voyez la brillante image
Du beau serpent qui d'Ève enflamma le désir :
Essayez-en le badinage.
Ce hochet, dans votre dortoir,
Pour chasser le démon, vaut mieux qu'un aspersoir.
Adieu, ma sœur, soyez plus sage ;
A peu de frais amusez-vous :
Gardez-vous d'user davantage
La chandelle par les deux bouts.

LE CUL DE POULE.

Un jeune gars, boucher de son métier,
Haut comme un patagon, gros comme un maltôtier,
Sortant de son apprentissage,
Obtint Lucette en mariage.
Lucette était à la fleur de ses ans,
Mignonne en tout, et de si fin corsage,
Qu'on l'aurait prise là-dedans.
Madame Nicole sa mère,
Calculant la proportion,
Et lorgnant le futur avec attention,
Disait tout bas à sa commère,
La veille de la noce : Ah ! c'est demain, ma chère !
Je tremble pour ma fille, et je crains l'action.
Le gaillard l'entendit : de par la sainte ampoule,
Je crois, dit-il, qu'on nous en coule ;
Çà contez-moi, maman, (car vous le savez prou)
Si de Lucette le bijou
Est plus petit que le cul d'une poule?
— Plaisante question !... Non, sans doute, gros bœuf.
— Hé bien, rassurez-vous, dit-il, dame Nicole,
Le mien n'a pas, sur ma parole,
La tête plus grosse qu'un œuf.

LE SIFFLET.

Après dîner, sur une galerie
Qui dominait sur l'écurie,
La jeune Agnès pissait, mais de telle façon,
Que son cocher Lucas, éveillé par le son,
Dit, en lâchant un mot de sucrerie :
Ah ! bijou, si je te tenais,
Comme autrement tu sifflerais !
Fille à quinze ans est toujours curieuse.
Le cocher fut mandé. Voyons, dit la pisseuse,
Si vous ferez siffler cela.
Lucas n'osait ; mais l'humeur s'en mêla.
Agnès était impérieuse ;
Elle voulut : il obéit,
Et la renverse sur un lit,
Après avoir fermé la porte.
Là, mon gaillard y va de telle sorte,
Qu'Agnès, expirant de plaisir,
Surprise de ne rien ouïr,
Lui dit, articulant à peine :
Mais... mon cher... il... ne... siffle pas ?
Parbleu, je le crois bien, lui répondit Lucas ;
Siffleriez-vous, Madame, ayant la bouche pleine ?

LES RIVAUX AMIS.

Le seigneur Alcméon, expert en fait d'amour,
Convoitait les appas d'une jeune bergère :
Elle n'était novice, et la fine commère
Très-amoureusement le lorgnait à son tour.
Tête à tête, à la fin, ils se virent un jour.
On se parle, on rougit, on convient, on s'arrange :
L'Amour proscrit les longs propos ;
Un amant parle comme un ange,
Quand il peut bégayer trois mots.
Le seigneur Alcméon fut remis à huitaine ;
On lui promettait lors un entretien secret.
Pour n'être point troublé dans sa nouvelle chaîne,
Il se garda d'être indiscret.
Trop parler nuit, dit-il ; souvent, par imprudence,
On perd un bien qu'on avait mérité.
A quoi sert une confidence ?
Qu'à contenter sa vanité.
Discret, je jouïrai des faveurs de Sylvie ;
Je saurai d'un seul mot éloigner mes rivaux.
Dieu d'amour, tu feras le bonheur de ma vie,
Et je ne craindrai point tes maux !

Pour le coup, il calculait faux.
Sans être traversé, posséder ce qu'on aime,
N'est ni des hommes ni des dieux.
Junon sut tourmenter le monarque des cieux.
Acis reçut la mort, du géant Polyphème.
Nos plaisirs sont troublés comme chez nos aïeux.
Tel croit mettre à profit un galant tête-à-tête,
Qui revient, tout confus, du tendre rendez-vous :
Le Diable vient gâter la fête,
Si ce n'est point quelque jaloux.
Voyons ce qu'il avint à notre gentilhomme.
La semaine écoulée, un billet amoureux
Lui confirme qu'il touche au moment d'être heureux.
On l'attend à telle heure, et la dame lui nomme
Le réduit où son cœur verra combler ses vœux.
Bien ambré, bien musqué, déjà, tout hors d'haleine,
Le sire y vole ; on l'introduit :
A l'ombre du mystère, une main le conduit
Au pied du trône de sa reine.
C'était, suivant l'usage, un sopha bien dodu ;
Meuble fatal à la vertu !
De dire en quels atours la dame s'était mise,
Hélas ! qui ne le sait ! ce serait temps perdu.
On gronda la duègne, on joua la surprise ;

Mais le drôle vit bien qu'il était attendu.
Dans les yeux de sa bien aimée,
Il lisait sa victoire, et s'en applaudissait;
Comment s'en défendre? on l'aimait.
Il gagnait du terrein; une main enflammée
Très-faiblement le repoussait.
A la fin, il parvint au but qu'il se propose,
Et s'avance en héros, les armes à la main.
Mais quel étonnement! dans un si beau chemin,
A ses heureux efforts un ennemi s'oppose,
Et rend le combat incertain.
O vous! qui connaissez l'admirable structure
Du temple ténébreux qui nous donne le jour,
Du seigneur Alcméon apprenez l'aventure,
Et devinez l'objet que la folle nature
Prolongeait chez Sylvie en ce charmant séjour;
C'était un *clitoris* fait pour plus d'un usage;
Trop bien le sait-on au couvent.
Quoi! ce rare bijou sut vaincre le courage
De notre malheureux amant?
Oui; le lâche allait fuir, quand la tendre Sylvie,
Le tirant de sa léthargie,
Lui dit en l'accablant de baisers amoureux:
Viens, Alcméon, soyons heureux;

Bientôt tu surmontras ce qui te porte ombrage ;
Viens, cher amant, l'objet qui vient de t'étonner,
Est le seul concurrent que je veux te donner . . .
Elle en aurait dit davantage ;
Mais l'amoureux berger, connaissant le local,
La contraignit de changer de langage,
En jouant avec son rival.

LA REVANCHE.

Dans notre fortuné séjour,
On s'aime pour s'aimer : ni l'or ni l'artifice
Ne séduisent un cœur novice.
C'est à Paris, c'est à la cour,
Où, malgré sa laideur, la sordide avarice
Se mêle aux plaisirs de l'Amour,
Quoique souvent ce dieu punisse
Nos Laïs, qu'on trompe à leur tour,
Comme vous allez voir par l'histoire d'un Suisse.
C'était un gros baillif, pesant quatre quintaux,
Jeune encore, et propre aux travaux
De Mars, et du galant empire.
Tel la fable, dans ses tableaux,
Nous peint l'époux de Déjanire.

Il habitait Paris depuis deux ou trois ans,
Et connaissait, à ses dépens,
Les hôtels du libertinage.
Son or diminuait sans qu'il devînt plus sage :
Enfin il réfléchit sur ses égaremens.
S'il est bon de payer pour son apprentissage,
Dit-il, on est bien sot d'être dupe long-temps.
Prenons notre revanche : essayons, il est temps.
Plein de cette pensée, il vole chez Lucile,
Avec le train d'un financier,
Et trouve à l'entre-sol une duègne habile,
Qui lui dit : Monseigneur, Madame est au premier ;
Mais il faut dix louïs. — Hé bien, Mademoiselle,
Les voilà ; montons chez la belle.
Comme un lord généreux le gros Suisse est vanté ;
Bientôt on l'introduit chez la divinité.
Laissons les vains discours, les pointes, les sornettes,
Les fadaises, les calembourgs
Qu'on lâche en visitant la ville et les faubourgs :
Toutes ces sottises sont faites
Pour effaroucher les Amours.
Disons qu'en peu d'instans, ce lieu d'irrévérence
Devint le palais du silence ;
Quelques baisers, quelques soupirs

Annonçaient seulement et la fin des désirs
Et l'instant de la jouïssance.
Las! sans le sentiment, qu'est-ce que ces plaisirs!
C'est fini, dit Lucile; ôte-toi, mon cher ange.
— Quoi! tu veux que je me dérange?
Non, ma foi, je suis bien, je prétends y rester.
— Tu m'étouffes, gros bœuf, je ne puis résister;
J'entends quelqu'un. — Tant mieux! sur toi je veux l'attendre,
Reprend le lourd baillif, sans se déconcerter:
J'ai déboursé là-bas dix louïs pour monter;
Il m'en faut trente pour descendre.

LA DEVINERESSE.

Alidor habitait sa terre,
Et l'on y voyait quelquefois
Une troupe vive et légère
De ces beautés à tant par mois,
Qu'un sage ne courtise guère.
Cependant il faisait sa cour
A sa voisine la comtesse,
Et lui fit porter, un beau jour,
Des pêches d'une rare espèce,
Modèle des pommes d'amour.

— C'est excellent, mon cher Lafrance;
Et comment se porte Alidor?
— Au mieux, répondit le butor:
Après la panse vient la danse,
Puis on joue, et l'on boit encor;
Nous avons quatre demoiselles.
— Mais vraiment je crois qu'il est fou!
— Madame, je le crois itou;
Car j'ai vu de mes deux prunelles,
En allant prendre ce panier,
Qu'il en f..... une au grenier.

LE REPENTIR EQUIVOQUE.

Dans le temps où l'*alleluia*
Vole au temple, de bouche en bouche,
Nicaise, que la grâce touche,
Se confessait au père Maria,
Et mettait le moine à quia
Par son expression aussi gauche que louche.
Entr'autres péchés, le benêt
Lui lâche cette gasconnade:
J'ai, dit-il, à la promenade
Tous les jours mené mon bidet.

Quoi ! qu'est-ce, reprend le minime ?
Voilà sans doute un nouveau crime ;
Car ceci n'est point dans Pontas.
Çà, mon enfant, qu'on m'expose ce cas,
Et que clairement on s'exprime.
Attendez, révérendissime,
Répond le sot ; pour vous l'expliquer mieux,
Je vais le mettre sous vos yeux.
Alors, fouillant au-dessous de sa veste,
Il sortit l'instrument funeste
Au salut des pauvres humains,
Et, le pressant de ses doigts libertins,
Le tracasse d'une main leste.
Le confesseur, surpris, lui criait : C'est assez ;
Que faites-vous ? ah ! malheureux, cessez !
Mais point du tout, notre novice,
Continuant son exercice,
Disait, en bégayant, au moine courroucé :
Quand une fois j'ai commencé,
Mon père, il faut que je finisse.

L' EDUCATION.

Si l'amour n'entre dans ta tête,
Disait maître Étienne à son fils,
Tu seras toujours une bête ;
Voilà six francs : c'est demain fête.
Va voir la fille : adieu te dis.
Avant que de rien entreprendre,
Notre Émile à sa grand'maman
Raconte tout. — Viens, mon enfant,
Je vais t'apprendre
Ce jeu charmant ;
Et tu garderas ton argent.
Il prit leçon, fit des caresses ;
Et brusquement il s'échappa
Pour aller conter ses prouesses
A l'oreille de son papa.
— Qu'entends-je ? ô crime ! ô ciel ! ô terre !...
Le bon homme, dans sa colère,
Jure, assemble tout le logis.
— Mais, qu'avez-vous, pourquoi ces cris ?
— Ce coquin a baisé ma mère !...
Le fils répond

A maître Étienne :
Eh ! pourquoi non ?
Vous f..... bien la mienne.

LE QUIPROQUO.

Jacqueline avait une fille,
Qui touchait à ses dix-sept ans ;
Un mitron, sur nombre d'amans,
Fut préféré par la famille.
Jacques le Comte était son nom :
La fille s'appelait Suzon ;
Elle était neuve, et lui, bon drille,
On se marie, on danse, on boit ;
Puis on va coucher l'épousée.
Jacques le Comte, en homme adroit,
S'enferme, et jouït de son droit ;
Mais ce ne fut pas chose aisée.
Malgré l'obstacle, ami lecteur,
Suzon reçut son créateur.
Deux jours après la douce affaire,
Sa maman, bonne ménagère,
Étant prête à faire son pain,
Court chez la jeune boulangère,

Qui folâtrait, leste et légère,
Sur la porte de son voisin.
De loin la mère l'interpelle,
D'un air de dépit et d'ennui.
— Le Comte cuit-il aujourd'hui ?
— A quoi repart la jouvencelle,
En rajustant son pet-en-l'air,
Ho ! non, maman, pas tant qu'hier.

LA LEÇON.

Je voudrais, disait Amarante,
Savoir jurer comme Ninon ;
Cette gentillesse, dit-on,
La rend encor plus agaçante.
Nous sommes seuls, mon cher Dorante,
Vîte apprenez-moi ce jargon.
Volontiers, c'est chose facile,
Reprend le nouveau précepteur ;
En cet art j'ai passé docteur,
Et pour l'enseigner j'en vaux mille.
Nous avons divers juremens ;
En ieux, en acre, en ougre, en outre ;
Mais, pour suivre ces élémens,
Croyez-moi, commençons par f.....

L'APPETIT VIENT EN MANGEANT.

Un marin, pour baiser Nanon,
Qui se défendait comme un diable,
Lui faisait : Tu vois ce bourdon !
Laisse-t'en mettre, à l'amiable,
Seulement un pouce de long.
Lors Nanon devint plus traitable.
Le pouce entré, la belle en feu,
Hochant d'une manière étrange,
Disait : Encore un ; ah ! mon ange !
Et l'ange avançait son enjeu.
Puis, encore un. Bref, la paillarde,
Quoique l'ayant jusqu'à la garde,
Répétait : Mets... encore... un peu.
Le forban, sûr d'avoir au jeu
Fourni six pouces, tête franche,
Lui repart : Eh ! mort d'un cocu !
Crois-tu que j'aie un cable au cu,
Pour t'en filer jusqu'à dimanche ?

L'HORLOGE.

Avec certaine libertine
Un gros perruquier s'amusait :
La coquine le provoquait,
D'une main légère et badine ;
L'autre, comme un roussin petait.
Fi ! le vilain, peut-on ? — Comment cela t'étonne ?
Ne vois-tu pas, dit le merlan,
Qu'à force d'agiter l'aiguille du cadran,
Il faut bien que l'horloge sonne !

MA CONFESSION.

Un héros portant la giberne,
Sous peine de prison, aux pieds d'un confesseur,
Racontait ses méfaits, en style de caserne,
Et n'avait honte ni douleur.
A la fin de sa litanie,
Et près de recevoir son absolution,
Une maudite question
Retarda la cérémonie.
C'était sur le péché qu'on fait sans compagnie,

Que de graves docteurs nomment pollution,
Et dont moi qui vous parle ai toujours la manie :
Chétive consolation
Des dédains trop constans de la fière Uranie !
Le cas fut avoué par notre sacripant.
– Combien de fois ? – Que sais-je ! attendez...quatre cent.
O maudite fureur de se souiller soi-même,
Reprend le confesseur en élevant la voix !
Ne vois-tu pas, maraut, que c'est, à chaque fois,
Un pauvre enfant mort sans baptême ?
Le moine, avec raison, cherche à l'épouvanter ;
Mais Beau-Séjour, sans l'écouter,
Agitant du plaisir la joyeuse cheville,
Un petit malheureux dans sa dextre enfanta,
Et dit, en le jettant au travers de la grille :
Tiens, foutu raisonneur, baptise celui-là.

LA VALISE.

Monté sur sa belle jument,
Un curé voyageait ayant sa nièce en croupe,
Sur le même chemin passait un régiment ;
Il fallut essuyer les brocards de la troupe :
Du soldat fatigué c'est le soulagement.

Notre curé hâta sa bête,
Et parvint enfin aux drapeaux.
Encor des quolibets nouveaux.
Un grenadier, bonnet en tête,
Vrai gascon, lui cria: *He! monsu le pasteur,*
Daignez faire un plaisir à botre serbiteur!
Volontiers, mon ami, lui dit l'homme d'église,
Que voulez-vous?... *Un rien*, répliqua le railleur,
C'est de mettre mon bit dedans botre balise.

LE ZERO.

A TABLE d'hôte un cadédis,
Sous-lieutenant d'infanterie,
Disait qu'en fait de fouterie,
Il allait toujours jusqu'à dix.
Chacun glosa sur la dixaine.
Peste, Monsieur, quel numéro!
Va, si le fait est vrai, dit un vieux capitaine,
Je gage que l'anus te tient lieu de zéro.

L'HONNÊTETÉ.

Deux badauts à tête légère,
L'un abbé, l'autre mousquetaire,
Rencontrèrent dans leur chemin,
Le fameur docteur Dumoulin.
Pardonnez si l'on vous arrête,
Monsieur, dit le petit collet,
En bref, voici notre requête;
Peut-on baiser à vit mollet?
Lors le docteur, branlant la tête,
Leur répondit d'un air moqueur:
Cela se peut, à la rigueur;
Mais bien bander est plus honnête.

LA DIETE.

La jeune et fringante Sylvie,
Dans Paris menait bonne vie
Du revenu de ses appas.
Grillon, au sortir d'un repas,
De l'essayer eut grande envie.
— Quel est votre prix? — Six ducats.

Faites-moi le plaisir, poulette,
De pisser dans cette cuvette.
Sylvie obéit ; et Grillon,
Au lieu de conclure l'affaire,
Y baigne son pauvre aiguillon :
Tiens, contente-toi du bouillon,
Dit-il, car la viande est trop chère.

LA COLÈRE INUTILE.

Gueuse, il faut que je te punisse,
Disait un lieutenant à certaine catin,
Qui l'écoutait d'un air malin :
Tu m'as donné la chaudepisse ;
Je vais me plaindre à la police.
Mon cher ami, tout doucement,
Dit-elle, évitez une esclandre ;
De moi que pouviez-vous attendre ?
Un régiment !

LA POLITESSE VILLAGEOISE.

Colin, regagnant sa maison,
Rencontra, tout près du village,
Une dame, à grand équipage,
Qui pissait sur le vert gazon.
A votre santé, lui dit-elle.
— Bien de l'honneur, Mademoiselle :
Je m'en vais vous faire raison.
Il tire alors de sa prison
Le robinet de son écluse,
D'où l'eau s'élance à gros bouillons.
Hé bien! dit-il, suis-je des bons?
Pour peu que le jeu vous amuse,
La belle, croyez-moi, trinquons.

LA SOURDINE.

A table, deux ménétriers,
D'une taverne vrais piliers,
S'entretenaient de leur ménage,
Entre la poire et le fromage.
Ma foi, je suis las de souffrir,

Dit l'Épine à monsieur Beccarre;
Ma femme fait un tintamarre
Que je ne puis plus soutenir.
— La baises-tu souvent, compère?
— Non, dit l'autre; on ne baise guère,
Quand on n'a pas le cœur joyeux.
— Et voilà le nœud de l'affaire,
Répond Beccarre au langoureux.
Lorsque l'hôtesse est bien pansée,
Et tous les matins caressée,
Le calme règne en la maison.
Tiens, vois-tu, mon pauvre l'Épine,
La femme est comme un violon:
Veut-on en éteindre le son?
Il faut y mettre la sourdine.

L'APOSTOLAT.

Un dragon, portant aiguillette,
Pressé d'un dangereux besoin,
Rencontre une fille en un coin,
La trousse, et l'exploite en levrette.
Bougre! s'écria Guillemette,
Ne va pas, comme un espagnol,

Prendre Saint Pierre pour Saint Paul !
Foutre de la garce ! dit l'autre,
Prends-tu ton cul pour un apôtre ?

LA BAGARRE.

Dans les embarras de Paris
Un crocheteur se trouva pris :
Des deux côtés, devant, derrière,
Il courait le même danger.
Un robin, sémillant, léger,
Mettant la tête à la portière,
Cria : L'homme ! il faut décharger.
Le rustre, courbé sous sa charge,
Sans avancer ni reculer,
Répond : Je ne peux me branler,
Comment veux-tu que je décharge ?

L'INCORRIGIBLE.

Un hérétique en fait d'amour,
Petit et rusé personnage,
Prit femme, et, pour le premier jour,

Se soumit à l'antique usage.
Mais l'œuvre fait, le ragotin,
De la main flattant un derrière
Digne du culte florentin,
Reprit bientôt son caractère,
Et lui dit : Sans adieu, voisin.

LE BIDET.

Avec Ducrot son cuisinier,
Comptait Arpin de la Montagne.
Comment ! disait le financier,
Tu passes pour ce seul quartier
Deux cents bouteilles de Champagne ?
Nous n'en avons jamais bu tant.
— Oh ! non, Monsieur ; mais le restant
Est pour le bidet de Madame.
Ah ! s'écrie Arpin, quelle femme !
Il ne faut pas s'en étonner,
Si son bijou, quoique je dise,
Fait tous les jours quelque sottise,
Puisqu'on l'enivre avant dîner.

LA FILEUSE.

Que fais-tu là-bas, grand Nicaise,
A te dandiner sur ta chaise,
Et regarder d'où vient le vent ?
Va voir la fille à Jean Vincent :
Gothon est riche, elle est drôlette,
Cours ce soir lui conter fleurette :
Cesse de faire l'innocent.
Ainsi parlait dame Michelle
A son grand dada de garçon,
Qui, sans dire ni oui ni non,
Décampe, s'en va chez la belle,
Entre, s'assied à côté d'elle,
Dort, et revient à la maison.
— Es-tu content de ta maîtresse ?
Dit la maman à son retour :
As-tu parlé de ton amour ?
T'a-t-elle fait quelque promesse ?
— Pas encor, répond le lourdaut.
Ho ! diantre ! Gothon est maligne ;
Mais la chose va comme il faut :
Elle n'a rien dit, c'est bon signe.

— Au moins as-tu pris un baiser ?
Poursuit l'interrogeante mère.
— Je n'ose encore. — Il faut oser.
Mon fils, dans l'amoureuse affaire,
Mal va pour qui veut biaiser.
Nicolas l'écoute, l'approuve,
Et prend ses jambes à son cou,
S'en va chez Vincent ; mais il trouve
La porte fermée au verrou.
Il frappe : l'on vient reconnaître ;
Et tout justement c'est Gothon,
Qui met la tête à la fenêtre,
Et qui demande que veut-on ?
Notre sot, déclinant son nom,
Pour Nicolas se fait connaître.
— Que voulez-vous ? — Rien qu'un baiser :
N'allez pas me le refuser ;
Vous seriez cause que ma mère
Se mettrait si fort en colère,
Que je ne pourrais l'appaiser.
Gothon fait semblant de se rendre,
Voulant lui jouer un bon tour ;
Il serait mal de se défendre,
Dit-elle, contre tant d'amour ;

Tenez, montez sur cette pierre ;
Vous atteindrez bien jusqu'ici.
Elle se trousse, et la voici
Qui présente son gros derrière
A ce pauvre amoureux transi.
Colas, ne se sentant pas d'aise,
Et s'estimant très-fortuné,
Sur l'une et l'autre fesse baise,
Et finit par le périné.
Satisfait de sa grosse brune,
Mon vilain revient promptement,
D'un bout à l'autre, à sa maman,
Raconter sa bonne fortune.
Ah ! s'écriait le grand nigaud,
Plein de l'ardeur qui le transporte,
Maman, c'est Gothon qu'il me faut :
Je ne lui connais qu'un défaut,
C'est d'avoir l'haleine un peu forte.
Mais comme cela se conduit !
Ça vous travaille jour et nuit :
Pour dormir une autre se couche ;
Mais Gothon file au lit, j'en suis très-convaincu ;
Car, en la bien baisant, je me suis apperçu
Qu'il lui restait encor de l'étoupe à la bouche.

LES MENUS PLAISIRS.

Combien rapporte un régiment,
Demandait à son confident
Cette frétillante Glycère,
Qu'entretenait sur le grand ton,
Pour la forme et non pour le fond,
Un vieux ministre de la guerre ?
— Mais à peu près cinq mille écus.
— Cinq mille écus ? belle finance !
Je l'estimais quatre fois plus.
Parbleu, de ma vieille excellence
Je n'en aurai pas le refus,
Ou nous verrons... Soudain, l'on entend grand tapage,
Douce voiture, élégant attelage,
Conduisait le ministre au temple du plaisir :
Importuner le voisinage
Était le plus grand mal qu'il en pût survenir ;
Car l'accuser plus que d'un vain désir,
On défiait sur ce la plus fière critique.
De Monseigneur le buste antique
N'avait, hélas ! que le souffle et le port.
Au bas gissait une vieille relique,

Où pendait tristement une tête de mort.
Le daron, au lieu de caresse,
Fait voir de l'or à sa maîtresse:
L'autre, par les cheveux prenant l'occasion,
Tracasse de sa main poupine,
De Monseigneur la flasque rime,
Et lui dit doucement, au fort de l'action:
Ah! donnez-moi votre parole.
— De quoi, mon cœur? — De me faire un grand bien,
Sans qu'il vous en coûte une obole.
— Très-volontiers; je vois, de quelque babiole:
C'est un troc? — Non, il n'en est rien.
— Hé bien? parle, ma douce amie.
— Tenez, ce n'est point fantaisie,
Ni caprice, ni vains désirs:
Vous connaissez, dit-elle, assez ma modestie;
Accordez-moi, pendant ma vie,
Un régiment pour mes menus plaisirs.

LES DEMI-DUPES.

Près d'une danseuse nouvelle,
Un gros suisse amoureux lui disait, d'un ton doux:
Moi, foutrais bien madémoiselle,

Dormir un' p'tit nuit avec fous.
— Moi, foutrais bien aussi, repartit l'effrontée.
— Compien? — Deux louïs d'or; demandez? c'est le prix
Pour coucher, le souper compris.
La proposition est bientôt acceptée;
On gagne les appartemens
De l'adroite Marthon, qui commande une fête.
Bientôt on soupe tête-à-tête.
Propos lestes, baisers, avant-coureurs charmans,
Ne sont point épargnés pour enivrer les sens
De notre homme qui fait la bête,
Et tâche d'affirmer, par cent jurons plaisans,
Que Marthon a fait sa conquête.
Il mange, il boit, jargonne et rit;
L'heure vient de se mettre au lit.
Là, sans façon et sans grimace,
Chacun court occuper sa place.
On tire les rideaux; on les ferme si bien
Que personne ne vit plus rien.
Mon héros jouït sans prudence,
Et le dégoût, qui suit pareille jouïssance,
Le fait sortir du lit, accablé de vapeurs.
Marthon vint recevoir le prix de ses faveurs;
Le lever n'était pas son moment favorable:

Qui vit de ses attraits les a bientôt perdus ;
L'art qu'on veut égaler au ceste de Vénus
N'est qu'une imposture agréable :
Marthon sans sa toilette avait vingt ans de plus.
Le gros suisse lui jette un louïs sur la table.
— Il en faut un encor, tu le sais, mon mignon ?
— Pour toi cherche l'autre un ; car mon compte il est pon.
— Mais, monsieur l'étranger, soyez donc raisonnable ;
C'est le double louïs, pour les moins généreux.
— Va-t-en demander l'autre au diable !
Moi paye que pour un, l'y être plac' pour deux.

LES SOIXANTE ANS.

MA chère madame Artémon,
Vous avez soixante ans tout juste ;
En vain vous priez Dorimon
De ravitailler votre buste.
Il faut que chacun ait son tour :
Quittez les drapeaux de l'Amour,
Et servez le Dieu de la treille.
Voulez-vous des adorateurs ?
On aime les vieilles liqueurs ;
Faites-vous tirer en bouteille.

LA NEUVAINE.

Damon vint à bout d'Aspasie,
Prude-coquette à sentimens;
Et, dans la nuit qui fut choisie
Pour manifester ses sermens,
Damon lui fit neuf complimens.
Après son lever, la bonne âme,
Au lieu d'être toute de flamme
Pour Damon, fier de ce tournoi,
Elle lui dit, baissant la vue:
Ah! que vas-tu penser de moi?
— Ce que je vais penser de toi?
Que tu viens d'être bien f.....

LA DIXAINE.

Jeanne, à confesse, s'accusait,
Par son amant, d'avoir été, d'emblée,
Coup sur coup dix fois accolée:
De quoi le prêtre s'offensait.
— Dix fois! dites deux, grande sotte.
— Le sot est sous votre calotte;

Apprenez, dit Jeanne en courroux,
Que pour lui ce nombre est facile,
Et qu'il ne paraît difficile
Qu'à des freluquets comme vous.

LES POUVOIRS.

Par son prélat, dom Passe-Dix,
Feuillant d'une énorme encolure,
Pour une égrillarde aventure,
Fut mis au rang des interdits.
— Monseigneur, entendez mes cris:
Je serai l'exemple des nôtres.
— Non, non, repart l'évêque; à d'autres!
Chacun doit remplir ses devoirs;
Je vous remettrai mes pouvoirs,
Quand vous m'aurez donné les vôtres.

LA DURE EXTRÉMITÉ.

L'étroit et doucereux Armand,
Qui toujours entretient Nicole,
A, parfois, recours à Daran,
Pour obtenir l'écoulement

Des eaux de sa pauvre rigole.
Hier, je trouvai sa catin
A ses côtés, sans couverture,
Dans la plus lubrique posture,
Tenant une chandelle en main.
Je voulus rebrousser chemin.
Non, reste; j'ai fini, dit-elle.
Hélas! cher Lysis, tu me vois
Dans une extrémité cruelle,
Avec sa bougie éternelle:
Il ne fait œuvre de ses doigts,
Et me réduit à la chandelle.

LA NEGROMANIE.

DIALOGUE

ENTRE MADAME BOUTET ET M. PLACIDE.

Qu'avez-vous, madame Boutet?
— Monsieur, je suis bien malheureuse.
— Peut-on en savoir le sujet?
— Monsieur, ma fille est amoureuse.
— Quel est l'objet de son amour?
— C'est ce qui redouble ma peine:

Un nègre, plus noir que l'ébène,
La poursuit la nuit et le jour.
— Parlez à votre fille en mère;
Menacez-la, faites-lui peur.
— Ah! Monsieur, c'est tout le contraire,
Je dois agir avec douceur;
Car si je lui dis d'un ton aigre,
Tu n'auras pas ce mauricaut,
La diablesse crie au vinaigre,
Et c'est son nègre qu'il lui faut.
— S'il est ainsi, reprend Placide,
Ma foi, laisse parler les gens,
Et ne crains point que cet acide
A ta fille agace les dents.

LES PUCELAGES.

Un marin, voyant arriver
Un bâtiment à la Rochelle,
Criait: Houzey! bonne nouvelle!
Chacun courait pour l'observer.
Eh! qu'apporte donc ce navire?
Demanda la vieille Zelmire,
Qui se promenait sur le port.
— Des pucelages, dit Fréport.

— Ah ! mon ami, quelle sottise !
C'est vouloir perdre son argent,
Que frêter telle marchandise ;
Car on la brise en déchargeant.

LES FLORENTINS.

Deux bons Florentins, en voyage,
Se reposaient dans un verger.
Plus haut, un robuste berger,
Parlant des loups du voisinage,
Criait à quelqu'un du village :
Ne vous mêlez pas de cela,
Je sais où vont ces b..... là,
Et vais me mettre en embuscade.
Cazzo ! ce rustre nous a vus,
Dit l'un d'eux à son camarade ;
Détalons, nous sommes connus.

LA TABLE.

Sur les genoux de Perette sa femme,
Un menuisier mangeait sa soupe un jour.
Un sien voisin, surpris de pareil tour,
Voyant le cas, la censure et le blâme.

Je ne vois pas là de quoi t'étonner,
Lui dit Lucas; quand j'ai fait mon affaire,
Je n'ai que la nape à lever,
Et je f... la table par terre.

LES DÉCOUVERTES.

Un héritier, de l'âge de treize ans,
Petit prodige aux yeux de ses parens,
Argumentait déjà, sous le père Hypolite,
En jésuite.
L'écolier eut la fièvre. Et vîte un médecin.
— Qu'on me garde de son urine,
Dit le docteur à Mathurine;
Je reviendrai demain matin.
La soubrette, en riant de la grave ordonnance,
Voulut éprouver sa science,
Et pissa dans un gobelet.
Arrive le docteur, il cause avec Madame.
— Madame a des vapeurs? Prenez le petit-lait.
Voyons l'urine; ho! ho! c'est celle d'une femme,
Et femme enceinte, qui pis est.
Mathurine rougit. — Le vase était-il net?
Poursuit le médecin en fixant la pisseuse,

Qui répond oui, puis, fuit toute honteuse.
L'homme docte soutient qu'il est sûr de son fait.
Cependant l'écolier soupire, se tourmente :
On l'interroge ; il se lamente.
Hélas! je savais bien, dit-il, que mon régent,
Avec son fichu jeu, me ferait un enfant.

LA PRISE DE TABAC.

Un capucin, frais et dodu,
Qui portait dans son tape-cu
Son bout de tabac et sa rape,
Un jour alla prendre l'étape
Chez le plus lourd des magistrats
D'une ville des Pays-Bas.
Vite une chaise et de la bierre.
(Madame était seule au logis,
Qui pour lors faisait la litière
A deux tettons bien arrondis.)
Comme un valet qui le dérobe,
Le moine échauffé but un coup;
Et, par la fente de sa robe,
Il passe et sa rape et son bout.
Les yeux fixés sur la bourgeoise,

Zet, zet, zet, mon vilain grivoise,
En vrai cadet de régiment.
Elle qui suit ce mouvement,
Lui demande avec convoitise :
Que faites-vous donc, révèrend ?
— Je rape un bout de Saint-Vincent,
Dit-il, levant sa robe grise ;
Madame, en veut-elle une prise?

LE NŒUD CONJUGAL.

Heureux qui croit aux talismans,
Aux enchanteurs, aux amulettes,
Aux sorciers noueurs d'aiguillettes,
Même aux pouvoirs des négromans !
Sous la main il trouve tout juste,
Des remèdes à tous les maux :
Il faut avoir, pour son repos,
L'esprit faible et la foi robuste.
Telle était madame Adrien,
Crédule, jeune, appétissante,
Grands yeux dévots ne disant rien,
Mais d'une taille ravissante.
Son époux aimait le plaisir,

Plus qu'il ne chérissait sa femme.
Sans les scrupules de la dame,
Il n'aurait eu d'autre désir
Que celui d'attiser sa flamme.
Mais toujours en dévotion,
Tantôt vigile et puis carême,
Malgré sa droite intention,
Le forçaient, dans sa passion,
Souvent de rentrer en lui-même.
Que devenir ? l'occasion,
De leur tendre et chaste union
Bientôt dérangea le système.
Adrien, un beau soir d'été,
Va prendre un bain à la rivière ;
Il cherche un endroit écarté :
Le diable le place à côté
D'une nymphe accorte et peu fière.
Comparant sa vivacité,
A la froide tranquillité
De sa moitié trop pudibonde,
Il se sentit brûler dans l'onde.
Le pauvret, de si près tenté,
Oubliant le reste du monde,
Connut trois fois la volupté.

Depuis lors sa femme fidèle
Jeûnait tant que c'était pitié !
Dans le mois à peine avait-elle
Le compliment de l'amitié.
Enfin, le noir soupçon l'éveille ;
Un chagrin jaloux la poursuit,
Et lui met la puce à l'oreille,
Pendant le jour, pendant la nuit :
L'ennui paraît, la santé fuit.
Que faire en cette circonstance ?
Laissant taire sa conscience,
Elle part, et va chez Clothon,
Devineresse du canton,
Savante dans la négromance,
Sensible à votre confiance,
Dit la sybille sur un ton
A lui donner bonne espérance ;
Ma chère madame Adrien,
Je sais le cas qui vous amène,
Et vais vous fournir un moyen
Qui mettra fin à votre peine :
Le diable n'y sera pour rien.
Clothon, que tu me fais de bien !
Pour que votre époux soit plus sage,

Quand il dormira fortement,
Tâchez de nouer l'instrument
Qui le rend perfide et volage;
Mais, ne vous mettez à l'ouvrage
Qu'une fois par nuit, seulement.
Allez : montrez-vous moins sauvage,
Et vous verrez du changement.'

L'épouse fit meilleure mine,
Lorsque son cher mari rentra.
Mon bon, avec nous la voisine
Ce soir à souper restera;
Je vais passer à la cuisine,
Et bientôt on nous servira.
Mons Adrien fait l'agréable,
Et le trio se met à table.
On badine, on chante, l'on rit;
La voisine enfin se retire:
La servante va la conduire,
Et voilà notre couple au lit.

L'époux dort : sa compagne épie
L'instant d'essayer son secret;
Il ronfle : elle saisit le trait,
Et puis le plie et le replie;
Mais bien loin d'avoir son effet,

Soudain le nœud n'est plus faisable,
Car la cordelle devint cable.
L'autre qu'éveille ce signal,
Trouvant sa femme plus traitable,
Remplit le devoir conjugal.
Le lendemain, même aventure,
Et l'autre lendemain aussi.
La dévote, cette fois-ci
Vit que la recette était sûre;
Car en ôtant à son mari
La puissance d'être parjure,
La nymphe resta dans l'oubli.
Mesdames, soyez plus crédules,
N'affichez pas un vain savoir:
Pour jouïr de votre pouvoir,
Chassez, bannissez les scrupules;
La complaisance est un devoir.
Sans faire la petite bouche,
Traitez votre époux en galant.
L'Hymen ne fait qu'un nœud coulant,
Si l'Amour adroit n'y retouche.

L'ATOUT.

Un magistrat digne d'estime,
Et que je crois pieusement,
Devant lui fit venir Zulime,
Et la semonça vertement.
Pour le tenter, la demoiselle
Auprès du feu faisait chapelle,
Et tâchait de le mettre en goût;
Mais le juge, à l'honneur fidèle,
Se montra ferme jusqu'au bout,
En lui disant : Voyez la belle,
Je passe avec un bel atout.

LE SECRET DE LA COMEDIE.

On perdait un premier acteur.
Pour remplacer cette merveille,
Du théâtre le directeur
Envoya sa femme à Marseille.
Il l'interroge à son retour.
— Grâce à mon tact, au premier jour,
Nous aurons, dit-elle, un miracle;

Un acteur jeune et fait au tour:
On va s'étouffer au spectacle!
— Et les talens? — Ni jeu ni goût.
— La peste soit de tes lumières!
Nous voilà flambés. — Point du tout.
Nos reines, devenant moins fières,
Feront tant qu'on l'applaudira:
Je m'y connais. Quand il aura
Enfilé deux ou trois premières,
Je peux t'assurer qu'il plaira.
— Eh! morbleu, dit l'homme en colère,
Enfilera-t-il le parterre?

LE CUISANT SOUVENIR.

Au gros Guillot échut pour femme
La jeune et charmante Toinon,
Qui criait pour devenir dame,
Autant que pour faire un poupon.
Le lendemain de cette affaire,
L'époux au lit, sans dire mot,
Se met après souper. Toinon reste, et sa mère
Lui fait signe du doigt d'aller trouver Guillot.
L'entends-tu? ton mari t'appelle;

Prends bien garde, il se fâchera.
— Allez-y vous-même, dit-elle,
Et vous verrez demain comme il vous en cuira.

LA CLOCHETTE.

Prête à pécher avec Colin,
Alix entend : Drelin, drelin.
La voilà qui quitte sa place,
S'agenouille, le col baissé.
— Qu'est-ce ? c'est le curé qui passe.
Colin, surpris et délaissé,
Sent mollir sa pauvre allumelle.
Alix revint : — Qu'est-ce, dit-elle ?
— Las ! répond l'autre, il a passé.

MADRIGAL SERAPHIQUE.

En lorgnant la sœur Angélique,
Qui chantait le soir au salut,
Près d'elle un franciscain en rut,
Bien troussé, se branlait la pique,
Comme un vrai fils de Belzébuth.
La none crut, à son allure,

Qu'il entrait en convulsion.
Pour soutenir le pépaillon,
Zeste, elle saute à sa ceinture;
Mais que prit-elle? un goupillon,
Qui, d'une étrange aspersion
Macula sa gente figure.
Alors le moine audacieux
Lui dit: Objet délicieux,
Si vous ne daignez pas me plaindre,
Au moins que ceci puisse éteindre
Le feu qui sort de vos beaux yeux!

LA REPONSE INGENUE.

On accusait certain curé
De coucher avec sa servante;
Le fait n'étant point avéré,
Plainte, procès; on instrumente;
Force témoins sont entendus
Devant l'official. Cécile la bergère,
Ayant quatorze ans tout au plus,
Vint témoigner dans cette affaire.
Le juge, après serment prêté,
L'interpelle d'un ton marquant l'autorité;

Es-tu nubile? Rien. — Répondez donc, Cécile?
Un clerc lui dit tout bas : On demande, imbécille,
Si vous avez du poil au front.
L'official reprend : Fille, êtes-vous nubile?
Elle baisse la tête, et rougit, et répond :
Oh, oua, Monsieur, y pointéyont.

GASCONNADE.

Pressée au milieu du parterre,
De fous une troupe éphémère,
Voyant danser la jeune Allard,
Détaillait, sans aucun égard,
Tous les charmes de la bergère :
Tettons naissans, croupe légère,
Bras de Vénus, appas secrets,
Rien n'échappe à ces indiscrets.
Il faut, dit l'un, être de glace
Pour résister à tant d'attraits;
L'autre, six fois je lui ferais.
— Moi huit. — Moi dix. — Moi, je le fais...
Ah! s'écria mons Cocarasse,
Vif et pétulant bordelais,
Messieurs, comme je banderais,
Si vous me laissiez de la place!

LE SOLLICITEUR.

L'INTRIGANT d'une compagnie,
A Paris, pour faire un traité,
Mena Lucile et sa beauté
Pour passe-port et main garnie,
Faisant fonds sur la volupté.
Si vous voulez nous être utile,
Il faut, dit-il, être facile,
Sans pourtant céder tout d'un coup;
Et l'obéissante Lucile,
Sans aucun choix, le fut beaucoup
A la cour ainsi qu'à la ville.
Un jour notre agent l'en grondait,
Et Lucile se défendait,
Quand du lit tombe une chemise
Où l'on voyait faute commise.
Qu'est-ce ceci? dit l'homme fâché.
— Monsieur, c'est de notre marché.
— Non, répond-il, d'un air sinistre;
Ceux qui comptent sur vos appas
Veulent du f..... de ministre,
Et ce que je vois n'en est pas.

M. BLANC-PIGNON.

Chose, par bonheur assez rare,
Echut à maître Blanc-Pignon;
Chose que cachait sa simarre,
Et que la nature bizarre
Avait fait comme un champignon.
Pour ses écus, avec Lucie
A trente ans l'Hymen l'associe;
Mais, attendu son piteux cas,
Il imaginait de la vie
N'avoir des enfans sur les bras.
Cependant, pour le rendre père,
Lucie allait devenir mère.
Grand vacarme! Le pauvre époux,
A son médecin ordinaire,
Raconte son étrange affaire.
Le docteur dit: Rassurez-vous,
Ami; dans l'étroite accolade,
Apprenez qu'il est des bijoux
Qui boivent à la régalade.

LE DOUBLE PLAISIR.

Connaissez-vous la petite Nicette,
Au nez friand, à l'œil fripon,
Dont le regard dénoûrait l'aiguillette,
Et la bourse d'un harpagon ?
A son sujet, on a fait mainte histoire;
Je n'en sais qu'une, qu'on peut croire.
Si votre foi s'y refuse, lecteur,
Au moins riez, c'est le vœu du conteur.
Le desservant d'une veuve gentille,
Modeste abbé, paillard et libéral,
Sentit lever sa souguenille
En lorgnant Nicette au waux-hall.
Il veut la joindre; elle-même s'avance:
Tel le fer vole et s'unit à l'aimant.
Le pacte est fait: dans un fiacre on s'élance;
Il roule, arrête, et l'on descend
A l'hôtel de la complaisance.
Là, sur un lit qu'on nomme de repos,
Et dont nous connaissons l'usage,
L'abbé, pour son avant-propos,
Aux délices fit un voyage.

Ah ! dit-il quand il fut à lui,
Quel plaisir ! ... mais comme il a fui ! ...
Es-tu contente ? oh ! çà, ma bien aimée,
Donne-moi jour ? ... Hé bien ! ... elle est pâmée !
Oh ciel ! je suis dans de beaux draps !
Voyons à sortir d'embarras.
Il l'approche, pousse, examine.
Nicette enfin, soupire, lève un bras,
Et dit d'une voix enfantine :
« Mais finis donc ... es-tu devenu fou ? ...
» Ah ! laisse-moi, cette extase est divine ;
» Ce n'est rien de faire joujou :
» Apprends, ami, que mon bijou
» Fait comme le bœuf ; il rumine. »

LES BILLETS DOUX.

Épris des charmes d'une actrice
Fière de ses nombreux amans,
Un chevalier, depuis long-temps,
Pour subjuguer l'infante de coulisse,
En vains efforts épuisait ses talens.
D'une trop longue expectative
Las de solliciter l'événement douteux,

Un beau matin, notre amoureux,
Sur le succès d'une missive
Fondant un espoir plus heureux,
Envoie à l'objet de ses feux
Cette lettre très-positive :
« Madame, un inconnu, de vos faveurs jaloux,
» Et qui va droit au but dans toute circonstance,
» Pour le bonheur d'un rendez-vous,
» Vous offre cinq louïs, cinq pouces et cinq coups;
» Daignez avoir la complaisance
» De me répondre sur-le-champ.
» J'ai l'honneur d'être, en attendant,
» Votre... le chevalier d'Armance. »
Par un mercure très-discret,
L'épître soudain est remise
A la fière et charmante Lise.
Lise, c'est le nom de l'objet
De qui d'Armance a l'âme éprise.
Elle ouvre l'éloquent poulet,
Le lit d'abord avec surprise,
Et de rire ensuite aux éclats.
Arrive Flore, son amie,
Qui, témoin de tout ce fracas,
Demande le sujet de cette raillerie.

Le billet passe dans ses mains.
Voilà, ma chère, du divin!
Cette lettre est des plus charmantes,
Ce d'Armance est, d'honneur! un charmant écrivain,
Et... ses offres sont séduisantes.
Bon! répond Lise, tu plaisantes;
D'Armance est un impertinent;
Et le persifflage indécent
Avec lequel sa vanité s'annonce,
M'outrage épouvantablement;
Ce qui m'intrigue, en ce moment,
C'est de lui faire une réponse.
Je voudrais pouvoir comme il faut
Lui rabattre son insolence;
Mais je t'avoue en confidence,
Que mon esprit est en défaut:
Le cas est épineux. Oh! rien n'est plus facile,
Dit Flore, et dans l'instant je vais lui répartir;
Bon!... Pour t'y laisser réfléchir
Je sors, afin que tu sois plus tranquille;
Tu pourras penser à loisir.
Eh! non, ce n'est pas nécessaire:
Tu peux t'épargner de sortir,
Et quatre mots feront l'affaire.

Les voici... tiens... écoute bien.
Aussitôt, au bas de la lettre,
Flore ajoute ces mots: *Monsieur, tout double ou rien;*
Et puis, par le valet, elle les fit remettre
Au chevalier, qui véritablement
Sentit pousser des cornes à sa tête,
Quand il eut vu l'appointement
Qu'on avait mis à sa requête.
D'Armance était gascon; les gens de son pays
Ont la réflexion preste.
Pour ne point demeurer en reste,
En écus bien sonnans, il charge dix louïs
Sur un aliboron d'une encolure forte.
Il le fait conduire à la porte
De sa gracieuse Laïs:
Un billet, doux, mais un peu leste,
Accompagnait encor le robuste étalon.
La belle l'ouvre, et lit: « Beauté céleste,
» Voilà les dix louïs; si vous le trouvez bon,
» Le porteur est en bas, qui remplira le reste. »

MÉLANGES.

A M. DE ...

sur la Vénus aux belles fesses, exécutée en marbre blanc, par M. Poncet.

Pour la Vénus de Praxitèle
On a vu des Grecs soupirer;
Et, sans craindre la foudre, auprès d'une immortelle,
Un jeune Gnidien fit plus que soupirer.
O vous qui prenez pour un conte
Ce que Lucien nous raconte
De ce mortel audacieux,
Venez voir la même déesse,
Que le ciseau voluptueux
De Poncet expose à nos yeux.
De l'artiste enchanteur en admirant l'adresse,
Vous croirez Lucien, et serez amoureux.
L'autre jour, un chantre à voix claire,
En fixant ce chef-d'œuvre avec émotion,
Au ciel, dans son illusion,
Adressait cette plainte amère:
Qu'ai-je fait en naissant? de quoi m'a-t-on puni?
Quel malheur! quand je vois la reine de Cythère,
D'essere senza coglioni!

BOUQUET

A Mlle. MICHELLE D...

On rit de Saint Michel l'archange,
En le voyant sur un démon.
De nos cœurs faisons un échange :
Plus heureux que votre patron,
Je serai monté sur un ange.

A M. DE F...

INTENDANT DE LYON.

Monseigneur, supplie humblement
La physicienne Amarante ;
Et très-respectueusement,
Quoique jaseuse et bien disante,
Vous remontre brièvement,
Que pour l'honneur de la patrie,
Et d'un sexe aimable et charmant,
Dans l'art qui nous donna la vie,
Elle travaille assidument
A convaincre d'égarement

Les physiciens d'Italie;
Qu'en tous lieux, ses fréquens essais
Sur la partie essentielle
De notre histoire naturelle,
Sont couronnés par le succès.
Car, sous sa loi voluptueuse,
Plus d'une fois l'onde amoureuse
Au plaisir a servi d'autel;
Et, dans les mines de Saint-Bel,
Malgré la vapeur sulphureuse,
Elle a, brûlante et courageuse,
D'un gnome accepté le cartel;
Mais qu'à la gloire qui la guide,
Monseigneur, il reste l'éther:
Et son chef-d'œuvre en l'art d'Ovide,
Aux yeux jaloux d'une sylphide,
Elle voudrait le faire en l'air.
Ce considéré, qu'il vous plaise
Engager monsieur Mongolfier,
Rival heureux de l'aigle altier,
A la placer, bien à son aise,
Au coin du ballon merveilleux
Que vous dépêchez vers les cieux.
Elle en sera reconnaissante,

Et bénira votre Grandeur.
Pour notre mutuel bonheur,
Sa requête est intéressante :
Daignez l'honorer, Monseigneur,
Comme intendant, comme amateur,
D'un soit fait à la suppliante.

AU COMMANDANT DE LYON,

à l'occasion d'un billet de garde.

Dois-je ce billet au hasard,
Ou bien à la plaisanterie ?
A ma requête ayant égard,
Daignez, Monsieur, je vous supplie,
Me rayer de l'infanterie.
Lorsque je sers c'est en hussard ;
Réservez-moi pour cette troupe,
Où les plus laids sont les plus beaux ;
Sur un pégase à large croupe,
Alors je suivrai vos drapeaux.
Mais qu'un major n'aille pas dire
Qu'il est défendu de tirer,
Comme vous l'avez fait écrire

Sur l'ordre que je viens de lire ;
Car, dût le piquet me coffrer,
Si je monte, il faut que je tire.

QUATRAIN.

Vous vous plaignez, Iris, de votre mal de dents ;
Votre mal et le mien n'ont nulle sympathie :
Si vous l'aviez dehors, vous en seriez guérie ;
Et moi, je guérirais, si je l'avais dedans.

ÉPIGRAMME.

Le dieu d'Amour se pourrait peindre
Tout aussi grand qu'un autre dieu,
N'était qu'il lui suffit d'atteindre
Jusqu'à la pièce du milieu.

CHANSON.

Air : *Long-temps et très-long-temps.*

Job, savant et paillard,
Dévot, égrillard,
Éloquent et bavard ;

Le coquard
Du tiers et du quart,
Eut mal, par hasard,
Où fut pris Abeilard.
Sa femme, au ton criard,
Sans nul égard,
Glosant sur son écart,
Le fit cornard ;
Puis avec un mignard,
Plein de fard,
Envoya beurre et lard
Au foutard.
Vint un mage plein d'art
Traiter le dard
De Job, qui, plus gaillard,
Dit au vieillard :
Enfin, mon bracquemard
Ressuscitera tôt ou tard.

ÉPITRE

DE L'ABBÉ BALLON,

à un de ses amis.

Ce pauvre public est charmant :
Souffrir ainsi qu'on lui dérobe
Et ses bravos et son argent !
Plaisante merveille qu'un globe,
Qui met d'abord les gens en l'air !
A l'Opéra, j'en vis hier
Deux bien ronds, bien blancs, qui me firent
L'effet que nos badauds admirent.
Eh bien ! je n'en suis pas plus fier.
Je ne crois pas que j'imagine
De faire imprimer, quelque jour,
Combien de pouces a ma machine,
Son diamètre, son contour.
Non, je sais jouïr en silence ;
Long-temps, je t'en fis confidence,
J'ignorai l'art de maîtriser
Mon gaz qui s'échappait d'avance ;
Mais à force de m'exercer,

De répéter l'expérience,
Comme un autre, j'ai su trouver,
Sans me lester avec du sable,
Le secret de ne m'élever
Qu'à certain degré raisonnable.
J'ai bien peur d'être devenu,
Entre nous, un peu trop habile,
Au point où je suis descendu.
Je regrette, le croirais-tu?
Le temps où, comme un imbécille,
Je montais à ballon perdu.

VERS

A MON AMI P....

en lui envoyant une montre pour sa femme, le lendemain de ses noces.

La montre est la fidèle image
D'une femme dans son ménage.
Si vous les négligez, il n'y faut plus compter;
Mais si vous voulez profiter
D'un bien si nécessaire et d'un si doux usage,
Soyez exact à les monter.

LA SERVANTE DU CURÉ,

OPERA-COMIQUE.

ACTEURS.

M. LE PRIEUR.

JACQUELINE, sa servante.

MATHURIN, amoureux de Jacqueline.

PINÇON, amoureux de Colette.

COLETTE.

JEAN PICARLAT, oncle de Pinçon.

CLAUDINE, mère de Colette.

LE SEIGNEUR DU LIEU.

LE CHEVALIER.

LE MAGISTER.

LA SERVANTE DU CURÉ.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon du curé.

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, COLETTE, PINÇON, JACQUELINE.

CLAUDINE.

Votre servante, mademoiselle Jacqueline; comment cela va-t-il? vous êtes toujours guillerette. Il y a long-temps que nous nous connaissons : voilà ce que c'est que de vivre à bouche que veux-tu, et d'être bien choyée; pour moi je n'ai eu que du mal : jamais bon chien n'a rongé bon os.

JACQUELINE.

Bon jour, dame Claudine; ah! te voilà Pinçon? Bon jour Colette, qu'y a-t-il de nouveau?

CLAUDINE.

Nous venons pour parler à M. le Prieur ; c'est moi qui veux lui porter l'antienne, et répondre de tout : car...

JACQUELINE.

M. le Prieur est sorti ; que lui voulez-vous ? vous savez que lui et moi c'est tout un.

COLETTE.

Nous venons pour une cérémonie que ma mère vous dira : c'est que ça presse, mademoiselle Jacqueline !

JACQUELINE.

Est-ce pour un baptême ?

CLAUDINE.

Nenni, diantre ! vous êtes bien pressée, la belle. Il faut, comme on dit, mettre la pâte au four, avant de présenter le pain béni ; patience, ça se fera quelque jour, demandez plutôt à Pinçon : c'est un gaillard, qui n'aura pas besoin pour ça du secours de son voisin ; pas vrai, mon garçon ?

PINÇON.

AIR : *De Joconde.*

Quand la bergère et son berger
Viennent au presbytère,
A quoi bon les interroger

Sur ce qu'ils veulent faire ?
Vous et monsieur notre Prieur,
Vous êtes de fins merles :
Vient-on consulter son pasteur,
Pour enfiler des perles ?

CLAUDINE.

En un mot comme en cent, il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron. Nous voilà ici venus tout brandi, pour le mariage de Colette avec Pinçon. C'est le meilleur : tenez, c'est qu'on chuchotte déjà quand on les voit ensemble ; une fille n'est pas de bois, et les mères savent qu'il ne faut qu'une allumette pour mettre le feu aux étoupes : ainsi commençons par finir.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Par le moyen du *conjungo*,
Ils s'en donneront à gogo :
Ce qu'a permis l'église,
Hé bien ?
N'est plus une sottise ;
Vous m'entendez bien ?

M'est avis qu'il est bon de se mettre à l'abri des coups de langue. Et puis on cherche à vous débaucher un amoureux ; que sait-on ? On lui montre un autre gibier, si bien qu'il vient ici bander son fusil, et s'en va tirer ailleurs ; ce n'est pas ce que nous voulons.

JACQUELINE.

Vous avez raison, dame Claudine, ces amoureux

disent les plus belles choses du monde ; ils vous flattent ; ils vous cajolent ; et, si vous les écoutez, bientôt vous ne les revoyez plus : les plus aimables sont les plus à craindre.

AIR : *Attendez-moi sous l'ormeau.*

D'un amant qui s'amuse,
L'esprit est dangereux ;
Notre orgueil nous abuse,
Quand il nous peint ses feux.
Sans le contrat en forme,
Contentez ses désirs,
Il vous laisse sous l'orme
Témoin de ses plaisirs.

PINÇON.

Pour moi, mademoiselle Jacqueline...

CLAUDINE.

Toi, comme les autres ; nage toujours, et ne t'y fies pas ; je sais ce qu'en vaut l'aune, j'ai vu les foires de Champagne.

COLETTE.

AIR : *J'ai vu Lise hier au soir.*

Pinçon ne peut pas vouloir
Tromper mon attente,
Ma main est tout son espoir,
Sa flamme est constante :
Mon cœur a su le choisir ;
L'aimer est tout mon plaisir,
Et c'est l'amoureux désir,
Qui seul me tourmente.

CLAUDINE.

A çà, nous allons chercher Jean Picarlat ; puisque Pinçon n'a plus ni père ni mère, c'est lui qui est le maître. Nous reviendrons ensemble trouver M. le Prieur.

PINÇON.

Et si je l'attendais ici ? Hé ! qu'en dites-vous la compagnie ?

CLAUDINE.

Eh bien ! oui.

PINÇON.

Vous m'aiderez un peu, n'est-ce pas, mademoiselle Jacqueline ?

JACQUELINE.

Volontiers ! mon pauvre Pinçon.

AIR : *Annette à l'âge de quinze ans.*

Puissé-je goûter le plaisir
De te servir
A mon désir :
Pour ton bonheur, compte sur moi.
Tu peux m'entendre,
Et me comprendre ;
Je suis à toi.

COLETTE.

Bien obligé, mademoiselle Jacqueline ! oh ! je vous aimerai bien !

CLAUDINE.

A çà, sans adieu, mademoiselle Jacqueline.

COLETTE.

Ne tarde pas, Pinçon?

PINÇON.

Non, non.

(*Il suit Colette, lui parle à l'oreille, et lui donne un baiser.*)

JACQUELINE, (*à part, tandis que Pinson embrasse Colette.*)

Voyez un peu, la petite effrontée! moi qui avais des vues sur Pinçon, et qui ai déjà tâté l'autre jour son oncle Picarlat. Patience : cela n'est pas encore baclé. Ils se traitent de cousin dans les deux familles... Nous verrons.

SCENE II.

PINÇON, JACQUELINE.

PINÇON *revient en chantant.*

AIR : *Des fleurettes.*

Le plaisir, sur sa bouche
M'invite à le chercher :
A tout ce qu'elle touche
Je brûle de toucher.

Sous sa main tout de braise,
Mon cœur se sent embrasé ;
C'est pour être baisé
Que je la baise.

JACQUELINE.

Pardi ! tu es bien gai aujourd'hui ; tu ne l'étais pas dimanche, quand je t'engageais à danser une javotte avec moi : que tu avais l'air grogneux ! il semblait qu'on t'avait ôté quelque chose !

PINÇON.

Dame ! c'est que mon oncle ne voulait pas me marier, et qu'il n'y a consenti qu'hier au soir. Je n'en ai pas dormi de toute la nuit ; et dès la petite pointe du jour, j'ai mis tout ce que j'avais de plus beau ; j'ai été réveiller Colette et sa mère ; nous sommes venus ici, et vous me voyez plus content que si j'avais découvert un trésor.

JACQUELINE.

Et Jean Picarlat peut-il faire ce mariage-là, sans une assemblée de parens ?

PINÇON.

Cela va sans dire.

AIR : *De Choisi.*

Dès le bas âge, orphelin,
Il peut régler mon destin,

Comme mon oncle, primò ;
Comme mon tuteur, secundò :
Il consent à notre bonheur :
Reste à monsieur le Prieur.

Mais, mademoiselle Jacqueline, vous voudrez bien l'a..... l'amadouer, le chatouiller un peu pour le faire rire.

JACQUELINE.

On croit que j'ai tout pouvoir sur son esprit, et l'on se trompe bien fort; ce qu'il veut il le veut si bien que, dans tous nos débats, c'est toujours lui qui a le dessus.

AIR : *Dieux ! quels momens !*

Ah ! qu'il sait bien prendre le ton !
Quoique déjà grison,
Il en vaut bien un autre !
Et si je lui dis non,
Quel carillon !
Le bon apôtre !
Ah ! qu'il sait bien prendre le ton !

PINÇON.

Cela se peut; cependant, vous l'amenez toujours où vous voulez, et l'on n'ignore pas que, quand vous vous êtes fiché quelque chose là, c'est à lui de plier devant vous. Oh ! c'est sûr !

AIR : *Des fraises.*

Fût-il aussi dur qu'un clou,
Si vous le voulez tendre,

Ah! vous l'amollirez prou;
Car vous savez bien par où
Le prendre, le prendre, le prendre.

JACQUELINE.

Je t'assure, mon enfant, que je ferai ce que je pourrai; je ne désire que ton bonheur, et tu devrais m'aimer un peu. Cependant je vois que M. le Prieur va me dire que tu n'as pas de bien, et que Colette n'a rien à t'apporter: voyons, qu'est-ce que sa mère te donne?

PINÇON.

Belle demande! elle me donne sa fille, qui vaut bien mieux que des prés et des terres; ça ne coûte rien à défricher.

JACQUELINE.

Oui, va, ça t'emplira bien le ventre; attends-toi-zy.

PINÇON.

Nous travaillerons: à l'ouvrage, Dieu merci, j'en vaux bien un autre. Colette est vaillante aussi; ne vous embarrassez pas, nous nous tirerons assez d'affaire.

AIR: *Voilà la différence.*

Au travail le plus fâcheux,
Près de l'objet de ses vœux,
Jamais on ne renonce.
Chez les amans tout est beau;
Pour eux le plus lourd fardeau
Ne pèse pas une once.

JACQUELINE.

Nous verrons, nous verrons... Mais M. le Prieur ne revient pas ! je gage que quelqu'un l'arrête. Il sera de mauvaise humeur en rentrant ; car il n'a rien pris d'aujourd'hui. Crois-moi, va-t'en de crainte qu'il ne se fâche : je me charge de tout, et tu ne t'en trouveras pas mal ; je sais un peu manier les affaires.

PINÇON.

AIR : *Lon lan la deriri.*

Prenez donc les miennes en main, *bis.*
Et vîte qu'on aille grand train,
Lon lan la derirette ;
Sans votre secours, je suis fri,
Lon lan la deriri.

Je peux donc compter sur vous, mademoiselle Jacqueline ?

JACQUELINE.

Je ferai le nécessaire ;
Je connais un peu ses goûts,
Et vais, pour te satisfaire,
Le prendre par tous les bouts.
Tiens, Pinçon, vois-tu bien,
C'est que je t'aime, c'est que je t'aime ;
Tiens, Pinçon, vois-tu bien,
C'est que les autres ne me sont rien.

PINÇON.

Allons, morbleu ! vive la joie !

(*Il sort en chantant :*)

Quand on sait aimer et plaire,
Etc. etc. etc.

SCENE III.

JACQUELINE *seule.*

Oui, oui, chante : dansera qui pourra ! tu n'y es pas encore. Il faut seulement appuyer sur la parenté ; et le mariage avec cette morveuse s'en ira à vau-l'eau. Si M. le Prieur empaume une fois mon histoire, il donnera dedans, tête baissée.

Du bonhomme adieu le service !
Qu'il en prenne une plus novice ;
Je prétends quitter ce barbon ;
Et, pour jouïr dans ma vieillesse
De la sève de la jeunesse,
Me greffer d'un joli garçon :
Et y allez donc,
Jouez donc violons.

SCENE IV.

JACQUELINE, MATHURIN.

MATHURIN.

On m'a dit que vous me demandiez, mademoiselle Jacqueline ; je suis venu tout courant, sans débrider, pour savoir ce que vous vouliez de moi. Tenez, c'est de cœur et d'affection, voyez-vous ?

AIR : *Réveillez — vous, belle endormie.*

Depuis très-long-temps je vous aime ;
Cruelle, vous le savez bien :
Quand m'aimerez-vous donc de même ?
Peut-être n'en savez-vous rien.

JACQUELINE.

Nous parlerons de cela une autre fois ; il faut penser au ménage avant que d'y entrer.

MATHURIN.

Ah ! ma mignonne ! si vous vouliez seulement me dire quand cette entrée se fera ?

AIR : *Que j'aime à boire avec Cloris !*

Pour un amant sage et discret
Quittez le sacerdoce ;
Contre l'amour le plus parfait
Cessez d'être féroce :
J'ai mon violon tout prêt *bis.*
Pour le branle de noce.

JACQUELINE.

Nous verrons, mon gros Mathurin, nous verrons. On m'a dit qu'il fallait absolument faucher mon pré aujourd'hui, et c'est pour cela que...

MATHURIN.

Ça vaut fait : j'y cours.

JACQUELINE.

Ecoute donc ; tu prendras auparavant..... (*On entend le Prieur qui crie : Jacqueline, Jacqueline.*) O ciel ! sauve-toi par la porte du jardin, et tu viendras me rejoindre tantôt.

SCENE V.

JACQUELINE, LE PRIEUR.

(*Le Prieur arrive, en appelant Jacqueline, Jacqueline.*)

JACQUELINE.

MONSIEUR ?

LE PRIEUR.

Mon bouillon est-il prêt ?

JACQUELINE.

Oui, Monsieur, il n'y a plus qu'à le faire chauffer.

LE PRIEUR.

Comment, malpeste ! chauffer ? vous verrez que je ne l'aurai pas d'un quart-d'heure, et je n'en puis plus. (*Il tousse.*) Ces maudites réparations que je

fais faire à mon église me tueront ; je suis échauffé, comme si j'avais fait dix lieues : et point de consommé !

JACQUELINE.

Là, là, tout doux, on va vous le donner. Pierette, apportez le bouillon de M. le Prieur.

LE PRIEUR.

Ah !

(*Pierette apporte le bouillon, et ne reparaît plus.*)

JACQUELINE.

Aussi pourquoi tardez-vous tant à revenir ? Si cela continue, vous verrez que vous tomberez malade. Mais, dites-moi un peu, où avez-vous été pêcher ce saint longin de menuisier, dix fois plus long qu'un jour sans pain ?

AIR : *De votre cabane.*

Il dort ou roupille
Comme un vieux hibou ;
Et, sans aviser par où,
Il met la cheville
A côté du trou.

LE PRIEUR.

Tu ne sais pas combien il y a d'ouvrage à un confessional ?

JACQUELINE.

Vraiment oui ! ne semble-t-il pas que celui qui

a imaginé ce beau chef-d'œuvre-là a trouvé la perle philosophale !

LE PRIEUR.

Quant au meuble, à la bonne heure; mais pour l'invention, va, va, ce n'était pas un sot. N'est-il venu personne ?

JACQUELINE.

AIR : *O filii.*

Il est venu deux amoureux,
Vous prier d'approuver leurs feux.

LE PRIEUR.

Bon ! tant mieux ! on les mariera.

Alleluia.

C'est de l'argent qui nous vient; et tu les appelles ?

JACQUELINE.

Devinez ?

LE PRIEUR.

AIR : *A l'heure de minuit*, ou *Tarare pompon*

N'est-ce point par hasard
Cette vieille édentée,
Qui veut, sans nul égard,
Épouser son miguard;
Et, toujours agitée,
Comme un jeune écolier,
S'accroche à ce grand vinaigrier ?

JACQUELINE.

Vous n'y êtes pas.

LE PRIEUR.

Même air.

C'est donc le gros Lucas
Et sa veuve volage,
Qui, malgré ses ducats,
Le méprise tout bas.
Pour lui, ce mariage
N'est point une union,
Ce n'est qu'entrer en condition.

JACQUELINE.

Ce n'est pas cela : l'affaire est manquée ; la dame est trop fière, et on l'a plantée là.

LE PRIEUR.

Même air.

Oh ! pour le coup, j'y suis ;
C'est Pierette la Paille,
Qui, par acte surpris,
Croit épouser Denis.
Denis qui s'encanaille,
Sans rime ni raison,
Veut que son contrat vaille ;
Et moi non.

JACQUELINE.

Encore moins ; allons, courage !

LE PRIEUR.

Que diable veux-tu que je devine ? est-ce toi ?

JACQUELINE.

Oh ! Monsieur le Prieur, y pensez-vous ? Là, en bonne conscience, est-ce que votre service ne vaut pas mieux qu'un mariage dans toutes les règles ?

LE PRIEUR.

Peut-être ; d'ailleurs le beau sexe aime le changement, et voici ce que dit là dessus un père de l'église qui connaissait bien les femmes.

AIR : *Ut queant laxis.*

Désir d'amourette
Prend à la fillette :
D'un berger chéri
Fait-elle son mari ?
Bientôt la coquette
Voudrait s'en séparer,
Enfin l'enterrer.

JACQUELINE.

Pour moi, monsieur le Prieur, soyez bien assuré que mon seul désir est de vous satisfaire, et que je ne suis jamais plus contente que quand vous vous trouvez bien avec moi. Eh! que pourrais-je désirer de mieux ?

LE PRIEUR.

Je sais bien, ma bonne amie, que tu te donnes

assez de mouvemens pour me faire plaisir, et tu n'ignores pas que, de mon côté, je fais des efforts; je n'ai pas toujours été vieux, et....

JACQUELINE.

N'allez-vous pas vous plaindre d'avoir quelques cheveux blancs, comme si la caducité des hommes se connaissait par là.

AIR : *De la romance de Daphné.*

Cessez ce triste langage,
Conservez votre maintien:
Une fille de mon âge
Regarde-t-elle au visage,
Quand tout le reste va bien?

Au surplus, je vous conviens, vous me convenez, que faut-il de plus?

Lorsque le même goût nous lie,
Pour se plaire on fait des efforts;
Quand l'homme est trop faible et qu'il plie,
La femme redresse les torts:
Pour commander voilà l'étiquette,
L'un prend la nuit, l'autre le jour;
Chacun a son tour.

LE PRIEUR.

Dis-moi donc, quel est le mariage qui se présente?

JACQUELINE.

C'est Pinçon et Colette.

LE PRIEUR.

Eh! c'est un joli couple, je les trouve bien assortis.

JACQUELINE.

Il est vrai qu'ils sont du même âge et de la même condition; cependant ils n'ont pas de bien ni l'un ni l'autre; et d'ailleurs, il y a un grand empêchement.

LE PRIEUR.

Comment donc?

JACQUELINE.

C'est qu'ils sont cousin et cousine.

LE PRIEUR.

Peste! alors cela sera difficile; jamais ils n'auront le moyen d'acheter des dispenses, et l'on ne donne pas ces choses-là par charité; allons, allons, il ne faut pas qu'ils y pensent.

JACQUELINE.

Je le leur ai bien dit; mais M. Pinçon, qui fait le raisonneur, m'a répondu qu'il irait demander la protection du Seigneur.

LE PRIEUR.

Qui! du Baron? c'est une plaisante recommandation auprès du clergé, que celle d'un prétendu philosophe, que j'ai déjà fait écrire en lettres rouges chez son Éminence.

AIR : *Conditor alme siderum.*

Ce Baron se croit un grand grec,
Et prétend m'avoir mis à sec ;
Qu'il prenne garde à quelque échec,
Car, comme tu sais, j'ai bon bec.

Non, je ne les marierai pas ; laisse revenir ton Pinçon, et tu verras beau jeu.

JACQUELINE.

Surtout, monsieur le Prieur, n'allez pas dire à Pinçon que j'ai répété qu'il irait se plaindre si vous refusiez.

LE PRIEUR.

Non, non, je n'en parlerai pas ; sois tranquille. Se moquer de son curé ! jarni !

JACQUELINE.

Oh ! vous allez.....

LE PRIEUR.

Non, encore une fois, je ne dirai rien.

JACQUELINE.

Voilà justement Jean Picarlat, l'oncle de Pinçon, et la mère de Colette.

SCENE VI.

LE PRIEUR, JACQUELINE, JEAN PICARLAT ET CLAUDINE.

JEAN.

Dieu vous garde, monsieur le Prieur, et la compagnie !

CLAUDINE.

Votre servante, monsieur le Prieur.

LE PRIEUR.

Bon jour, Jean Picarlat; bon jour, dame Claudine ! que voulez-vous ?

JEAN ET CLAUDINE, (*parlant tous les deux ensemble.*)

Mademoiselle Jacqueline doit vous avoir dit qu'il s'agissait d'un mariage entre...

Mademoiselle Jacqueline vous aura raconté comme ma fille et Pinçon s'aiment bien fort...

LE PRIEUR.

Entre bien fort, entre bien fort; je ne vous entendrai ni l'un ni l'autre, si vous parlez tous les deux à la fois.

JEAN.

Je gage que vous savez déjà tout ?

CLAUDINE.

Ah ! vous êtes un bon malin.

JEAN.

C'est pour cela que nous venons.

CLAUDINE.

Oui, pour qu'il n'y eût point de patricotage.

JEAN.

Nous consentons à tout.

CLAUDINE.

Pardi ! quand deux amoureux le veulent, il faut bien qu'on y consente, malgré vent et marée ; car

AIR : *Flon, flon, flon.*

Si vous êtes contraire
Aux vœux des deux amans,
Sans vous ils sauront faire,
Malgré vous et vos dents,
Flon, flon, flon.

JEAN.

C'est pardonnable, nous avons été comme cela.

AIR : *Tour lourirette.*

Pendant ma jeunesse,
La nuit et le jour,
Je pensais sans cesse
A faire tour lourirette,
A faire lan la deriritte,
A faire l'amour.

CLAUDINE.

Ça me fait ressouvenir aussi de mon jeune temps. Ah! si le pauvre défunt était en vie, s'il voyait sa fille prête à marier!... si... Mais les pauvres veuves n'ont pas le plus petit bout de consolation dans ce monde!

LE PRIEUR.

Avez-vous bientôt fini? Je ne sais ce que vous demandez; expliquez-vous, voyons qu'y a-t-il?

JACQUELINE.

C'est sûrement pour le mariage de Pinçon et de Colette, dont je vous parlais dans le moment; assurément il n'y a rien à dire, c'est une belle alliance.

LE PRIEUR.

Belle alliance tant que vous voudrez; mais cela ne se peut pas, il y a un empêchement dirimant.

JEAN *à Claudine.*

AIR : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

Ouais! c'est donc de votre côté.

CLAUDINE.

Non, non, Colette
Comme sa mère est faite.

JEAN.

Pinçon est homme en vérité,
Quand il l'aurait manisfesté.

CLAUDINE.

On peut lui nouer l'aignillette;
Les hommes sont sujets à ce sort-là.

JEAN.

Allez, mon neveu vous rassurera.

CLAUDINE.

Ha! ha! nous prétendons voir ça.

Et quand? et tout à l'heure: nous ne voulons pas que Colette aille prendre un homme à la débandade. Peste!

LE PRIEUR.

Où allez-vous donc?

CLAUDINE.

Je veux savoir à quoi m'en tenir.

LE PRIEUR.

Vous aurez beau voir, vous n'y pourrez rien.

CLAUDINE.

Oh ! je sais quelqu'un qui sait.

LE PRIEUR.

Oh ! tu sais qui sait. Il y a affinité de parentage. Y es-tu maintenant ?

CLAUDINE.

Qu'appelez-vous !

LE PRIEUR.

Oui, affinité de parentage.

CLAUDINE.

Qui vous a dit cela ?

LE PRIEUR.

Suffit ; j'en suis sûr.

CLAUDINE.

AIR : *Des trembleurs.*

Quelle infernale babille
Veut diffamer ma famille ?
Nommez-la, que je l'étrille ;
Peut-on plus grande noirceur !
Chacun sait bien que ma fille
Fut toujours brave et gentille ;
Et voilà qu'une chenille
Met le nez dans son honneur.

LE PRIEUR.

Eh ! qui est-ce qui vous parle de son honneur ?

CLAUDINE.

Voyez-vous ! monsieur le Prieur, c'est que sur ce chapitre-là, je ne pardonnerais pas à mon père. Nommez-moi la bavarde, et que je lui chante sa gamme devant vous.

LE PRIEUR.

Il n'est pas question de cela, vous dis-je encore une fois. Affinité de parentage, c'est-à-dire, que les parties qui voudraient se conjoindre par mariage sont parentes. Vous êtes la cousine de Jean Pircarlat ; or, Pinçon est le cousin de Colette ; par conséquent, il y a affinité de parentage entre les contendans. *Ergo*, empêchement dirimant, non pas suivant la loi *de frigidis* comme vous l'entendiez, mais suivant celle *si sit affinis*. Reste à savoir à quel degré.

CLAUDINE.

En voilà bien d'une autre à cette heure !

JEAN.

Diable m'emporte, si j'y comprends la moindre chose !

JACQUELINE.

Mais vous savez bien si vous êtes ensemble cousin et cousine.

JEAN.

Sans doute, nous nous appelons comme ça.

LE PRIEUR.

AIR : *Du confiteor.*

Est-ce de près? est-ce de loin?
Pour éclaircir ce point unique,
Il faut consulter avec soin
Votre arbre généalogique,
Et prouver le fait clairement;
Sans cela, point de sacrement.

JEAN.

Ma foi, je crois que si vous mesurez bien cet arbre-là, il s'en faudra au moins deux cents de fagots que nous ne soyons de la même branche.

CLAUDINE.

Tánt y a que je n'y entends goutte.

JACQUELINE.

Dame Claudine, dame Claudine, laissez-vous conduire par votre curé; voilà le plus sage commandement de l'église.

CLAUDINE.

Il n'y a commandement qui tienne; je m'en vas conter ma chance d'un bout à l'autre à notre bon Seigneur; c'est celui-là qui saura bien débrouiller la fusée. Ha! ha! vantez-vous-en!

AIR : *Des feuillantines.*

Chacun de nous, tous les jours,
A recours
A ses consolans discours.
Il vaut prieur et notaire
Pour un conseil salutaire.

LE PRIEUR.

Allez, allez consulter votre oracle, et assurez-le bien que je ne marierai jamais, sans dispense, le cousin et la cousine, malgré ses beaux argumens, son latin et son grec. (*Claudine sort. Le Prieur à Jean Picarlat :*) Vous ferez ce que vous voudrez à présent ; je me suis expliqué d'une façon claire et précise. Je vais dire mes petites heures. (*Il sort.*)

SCENE VII.

JACQUELINE, JEAN PICARLAT.

JEAN.

Il y a quelque chose là-dessous.

JACQUELINE.

Peut-être M. le Prieur est-il fâché de ce que j'ai plaidé si long-temps la cause de votre neveu ; mais une fois qu'il m'a dit qu'il y avait peine d'excom-

munication, je me suis bien gardé de le presser davantage.

JEAN.

Fiche !

AIR : *Zon, son, son.*

Comment ! si je couchais
Avec cousine Agnière,
Je m'excommunierais
Seulement pour lui faire,
Et zon, zon, zon, Lisette, ma Lisette.

JACQUELINE.

AIR : *Je croyais en aimant Colette.*

Ce que le monde dit et jure,
Souvent n'est que fausseté ;
Mais ce qu'un curé vous assure,
Oh ! c'est la pure vérité.

JEAN.

Mon pauvre neveu va devenir fou.

JACQUELINE.

Il aime donc bien cette petite Colette ?

JEAN.

A ce qu'il me semble, au moins.

JACQUELINE.

Cela se passera, il est jeune.

JEAN.

C'est bien à cause de cela que ça ne se passera pas de sitôt.

JACQUELINE.

AIR :

Ce n'est point un si bon parti.

JEAN.

Non, mais il est gentil. *bis.*

JACQUELINE.

J'en connais un mieux assorti.

JEAN.

Dites-moi quel est-il. *bis.*

JACQUELINE.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

On l'aime dans le village,
Et je peux vous dire encor,
Que, pour conduire un ménage,
Elle vaut son pesant d'or.
Bref, c'est une fille mûre,
Ayant économisé
Un fonds de telle nature,
Qu'il ne veut qu'être arrosé.

JEAN.

Est-ce que je connais ce fonds-là ?

JACQUELINE.

Qu'importe ; apprenez aussi que non-seulement elle possède un fonds de terre, mais qu'elle a encore quelque chose devant elle ; et c'est ce qui fait grand plaisir, quand on se marie.

JEAN.

Voilà, mordienne, ce qui me plairait le plus. Tenez, vous me faites revenir à mon printemps ; diriez-vous que depuis la mort de la défunte, je ne peux pas m'ôter ça de la tête.

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Le jour que ma noce se fit *bis.*
Me reste souvent dans l'esprit, *bis.*
Et mon cœur en soupire :
Ma femme n'avait que vingt ans.
Douce nuit qui ravit mes sens,
Reviens, et que j'expire !
Sur un châlit, grand comme rien,
Quoiqu'à l'étroit, que j'étais bien !
Et non, non, non,
Jamais la raison
Ne voudra ce délire.

JACQUELINE.

Vous songez toujours à la bagatelle, maître Jean.

JEAN.

AIR : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Vous nommez cela bagatelle ;
Ne vous en déplaise, la belle,

Vous ignorez donc ce que c'est?
La chose que je veux vous dire,
Est un grand œuvre si parfait,
Qu'en le faisant on ne peut rire.

JACQUELINE.

Finissons, je vous prie; ces balivernes sont plus sérieuses que vous ne pensez.

AIR :

Plein d'artifice,
Le démon cauteleux et fin
A la novice
Fait entendre un propos badin;
Son esprit s'ouvre à la malice:
Voilà comme chez nous enfin
Le vice glisse.

Laissons donc cela, et venons au sérieux.

JEAN.

C'est parbleu bien là du sérieux et du plus sérieux.

AIR : *Laissez paître vos bêtes, etc.*

Sur la terre et sur l'onde,
Par un moyen réjouissant,
On conserve le monde.
Tout en le renversant,
Ce fut Adam,
Par trop ardent,
Qui commença ce remûment,
Depuis lors jusqu'à ce moment.

JACQUELINE.

AIR : *Mon père est à Paris.*

Voilà l'unique but
D'une âme trop légère;
Au lieu de son salut,
On ne pense qu'à faire
Là là là.
Bien souvent l'on se damne, et l'on n'y pense pas.

JEAN.

Ah ! tatigué, si l'on est damné pour ce péché-là.

JACQUELINE.

Taisez-vous, voilà M. le Prieur qui rentre; ne lui parlez pas au moins.

JEAN.

Non, non; j'entends bien qu'il marmotte encore, et je n'ai garde de troubler le service divin.

JACQUELINE.

Descendons au jardin, nous causerons plus à notre aise, et vous ne serez pas fâché de la confidence que je veux vous faire.

JEAN.

Va comme il est dit.

SCENE VIII.

LE PRIEUR ET LE MAGISTER.

(*Le Prieur achève son bréviaire, le ferme, et le jette sur la table en disant :* Amen. *Le Magister entre.*)

LE PRIEUR.

Y a-t-il quelque chose de nouveau, maître?

LE MAGISTER.

Oui, monsieur le Prieur ; une affaire qui nous donnera peut-être bien du tintoin : j'entrevois *nubes et caligo in circuitu ejus ;* c'est-à-dire, beaucoup de brouillamini.

SCENE IX.

LE PRIEUR, LE MAGISTER ET PINÇON.

PINÇON *arrive tout essoufflé.*

Mon oncle ! mon oncle ! où est-il ?

LE MAGISTER.

Est-ce qu'on entre dans ce goût-là chez son pas-

teur? Je vois bien, jeune cervelle, qu'il faudra vous faire relire la civilité puérile et honnête. Ayez plus de respect pour votre curé, étourdi que vous êtes!

AIR : *Des branles de Metz.*

Adolescent ou nubile,
Le craindre est notre devoir;
Il soutient par son pouvoir
Notre espèce trop fragile,
Et peut d'un coup d'aspersoir,
Si notre femme est stérile,
Et peut d'un coup d'aspersoir,
Désenchanter son dortoir.

PINÇON.

AIR : *La beauté.*

Puisque vous pouvez tout, ayez donc, je vous prie,
Pitié de moi;
Que j'obtienne Colette, et mon âme est guérie;
Secourez-moi:
Et, pour chasser l'amour, s'il faut qu'on se marie,
Messieurs, mariez-moi.

De grâce, dites-moi si mon oncle est ici; je ne sais où le trouver. C'est que M. le Baron le demande.

LE PRIEUR.

Il est au jardin avec ma gouvernante. Cours l'avertir d'aller chez ton Baron; mais crois que tu ne seras pas plus avancé: il faut, il faut cent francs.

PINÇON.

Cent francs! (*Il sort.*)

SCENE X.

LE PRIEUR ET LE MAGISTER.

LE PRIEUR.

CETTE affaire dont vous vouliez me parler a-t-elle trait avec l'entêtement de ce morveux?

LE MAGISTER.

Minimè. Il s'agit de la confrérie de Sainte-Magdeleine; toutes les filles ont voulu en être. Vous avez permis aux garçons de s'y aggréger: ceux-ci ont leur cierge, comme vous savez; et voilà les consœurs qui prétendent s'en emparer dimanche, *in medio ecclesiæ*, à la barbe de toute la procession.

LE PRIEUR.

Je ne souffrirai pas cela.

LE MAGISTER.

J'en suis persuadé; car enfin,

AIR: *Des folies d'Espagne.*

Tous nos garçons de leur cierge sont maîtres:
Qu'on leur emprunte, oh! d'accord, j'y consens;
Mais s'en saisir, par des moyens si traîtres,
Fi! c'est aller contre le droit des gens!

LE PRIEUR.

Certainement ; et ce cierge, pour lequel on fait tant de bruit, n'est déjà pas si considérable.

LE MAGISTER.

Cependant, on dit que mademoiselle Jacqueline a décidé en leur faveur, vu que la Magdeleine appartenant au sexe féminin, *devoto fœminco sexu* ; et que d'ailleurs, dans la dernière mission des R. R. P. P. Jésuites, c'était l'ordre de la procession, que les hommes étaient sur les derrières.

LE PRIEUR.

Voilà pourtant des raisons : que répondent à cela les confrères ?

LE MAGISTER.

Ils disent qu'ils figurent les premiers disciples, et que la Magdeleine n'est jamais représentée dans l'évangile qu'à la queue des apôtres.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Qu'approuvés par l'écriture,
N'en déplaise à leur curé,
Dans l'ordre de la nature,
Ils rentrent bon gré mal gré ;
Que, suivant la loi première,
Les filles modestement
Resteront sur le derrière,
Et qu'eux prendront le devant.

LE PRIEUR.

Bien attaqué, bien défendu : je ne sais réellement pas auquel des deux partis donner gain de cause ; il ne sera point mal d'entendre là-dessus ma gouvernante.

AIR : *Pendant le saint temps de carême.*

Elle se connaît en rubrique ;
J'aime son ton, sa précaution :
A sa prudence, à sa pratique,
Je dois ma réputation.

LE MAGISTER.

Si mademoiselle Jacqueline s'en mêle, voilà les filles brouillées pour long-temps avec les garçons ; et je vous avertis, Monsieur, que le masculin et le féminin seront bientôt du genre neutre dans tout le village : ce n'est pas le moyen d'augmenter nos émolumens.

AIR : *Pour l'héritage.*

Ce coup de tête
Vient d'un mauvais calcul ;
Si l'on s'y prête,
Le casuel est nul :
Accoupler les amans,
Relever les mamans,
Pour nous c'est une fête ;
Mais fait-on des enfans
A coups de tête ? . . . *Dixi.*

LE PRIEUR.

Je crois, mon cher, que vous avez raison. Allons, allons, mesdemoiselles Madelons, l'évangile est contre vous, ainsi que notre petit intérêt. *Ergo*, les garçons auront le dessus ; diantre ! c'est que cela tire à conséquence.

LE MAGISTER.

Bon, cela !

LE PRIEUR.

Allons maintenant voir mes réparations ; je ne sais en vérité quand ce confessionnal sera fini, cela commence à m'ennuyer.

LE MAGISTER.

Il n'y a rien de si difficile à écorcher que la queue : *hic opus, hic labor est.*

LE PRIEUR.

Puis nous aviserons aux moyens de mâter ce drôle de Pinçon, cette dame Claudine et mons Picarlat. C'est là que je vous attends, magnifique Baron... A l'égard des filles de la confrérie de Ste-Magdeleine...

LE MAGISTER.

Dix d'entre elles viendront au prieuré, en députation de corps.

LE PRIEUR.

Je pense que vous avez déjà compris où je les enverrai ?

LE MAGISTER.

Audivi, audivi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la place du village; c'est un pré planté de quelques arbres. On voit le château dans l'enfoncement, l'église à droite, et quelques maisons des deux côtés.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN *seul:* (*Il bat sa faulx, et chante :*)

Lison dormait sur la verdure,
Jambe deci, jambe delà ;
Un moine vint, par aventure,
Qui dit : Bon ! prêchons sur cela.
Tandis qu'en sa tête il rumine
Un sermon sur ce sujet-là,
Le vent souffla,
Qui dévoila
Une gorge fraîche et divine.
Il appela,
Il chatouilla ;
Mais Lison toujours sommeilla.

Narguant le piège que lui dresse
Ou le Démon ou bien l'Amour,
Il sourit au trait qui le blesse,
Sans se douter du mauvais tour.
Au lieu de s'enfuir il s'oublie,
Jetant les yeux parci, parlà;
Le vent souffla
Qui dévoila
D'autres attraits dignes d'envie.
Il se troubla,
S'agenouilla,
Et Lison toujours sommeilla.

Il resta dans cette posture:
Était-ce pour prier? Non, non.
Dans le livret de la nature,
Le moine prit une leçon.
Jean, qui cherchait la bergerette,
Les voyant deux, s'émerveilla;
Il recula....
Morgué l'y v'là.
L'autre foulait toujours l'herbette;
Il la foula,
Tant la foula,
Qu'enfin Lison se réveilla.

Mais, je crois que voilà Colette; comme elle est parée pour un jour ouvrable! voyons un peu ce qu'il y a de nouveau.

SCENE II.

MATHURIN, COLETTE (*portant un petit panier où l'on voit des fleurs.*)

MATHURIN.

Bon jour, Colette. Qu'avez-vous donc? vous avez l'air tout je ne sais comment! vous êtes pourtant bien brave! ho! Mademoiselle!

COLETTE.

Laisse-moi, Mathurin, il faut que j'aille au château, et cela me met dans un cruel embarras.

MATHURIN.

Pardi! il y a bien de quoi, en vérité! comme si notre bon Seigneur n'était pas la bonté même; allez, allez, n'ayez pas peur, je vous le donne pour le meilleur baptisé, la meilleure pâte d'homme qu'il y ait à cent lieues à la ronde. Il est pourtant bien riche; mais, ma foi, il n'y a riche que riche: celui-là n'en est pas plus fier; et puis, c'est bien le meilleur homme! Voulez-vous que je vous accompagne au château? eh!

COLETTE.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

Grand merci, mon cher Mathurin;
Malgré ma crainte extrême,
Je ne saurais donner la main
Qu'au berger que j'aime.

Pinçon n'a-t-il pas paru par ici?

MATHURIN.

Non. Ah! v'là le nœud gordien!

COLETTE.

AIR : *Dans ma cabane obscure.*

Certain de ma tendresse,
Sans secours, sans appui,
L'ingrat, à ma faiblesse
M'abandonne aujourd'hui:
Tant qu'un amant peut craindre,
Il est tendre et flatteur:
Quoi! faut-il toujours feindre
Pour captiver un cœur?

MATHURIN.

Il ne tardera pas de venir, allez, puisque vous voilà; je vous le dis naïvement, parce que ça est vrai. Il a, ma foi, grand tort de se faire attendre; plus je vous regarde, plus je crois voir une de ces sirènes bocagères qui apparaissent pour nous amorcer, et nous fourrer dans le labyrinthe, comme dit

M. le Prieur... Les beaux rubans! je gage que c'est Pinçon qui a arrangé tout cela? le joli panier!

AIR : *Du corbillon.*

Quand on pare sa bergerette,
On met des nœuds à son corset;
Sur son sein l'on met un bouquet;
L'on met des fleurs à sa houlette.
Belle, dans votre.... qui met-on?
Dans votre joli.... qui met-on?
Dans votre joli corbillon,
Qui met-on?

COLETTE.

Patience, ne dis rien. Tu seras bientôt instruit de tout, et peut-être aujourd'hui....

MATHURIN.

Puisque cela est ainsi, adieu le pré de mademoiselle Jacqueline; le fauchera qui voudra? vive la joie! nous danserons, n'est-ce pas? Je m'en vais mettre aussi mes habits des dimanches... Tout juste, j'apperçois Pinçon; je vous laisse, car il n'est pas plaisant de se trouver trois dans un tête-à-tête. Adieu, Colette. (*Il chante :*)

Dans votre joli corbillon,
Qui met-on? etc.

SCENE III.

COLETTE, PINÇON.

COLETTE.

Vous avez bon air de vous faire attendre ! on m'envoie au château ; je ne sais avec qui y aller, ni que faire, ni que dire.

AIR : *L'autre jour, le beau Colas.*

Pinçon, ce n'est pas le cas
D'abandonner sa bergère ;
Vous voyez mon embarras,
Et si je vous étais chère,
Me quitteriez-vous ? Hélas !
Je vois bien que vous ne m'aimez guère ;
Car tout ça n'vous touche pas :
Hélas ! vous ne m'aimez pas !

PINÇON.

Pardon, Colette, cent mille fois pardon. J'ai cherché partout mon oncle, pour savoir quelle audience il aura eue de Monseigneur, et je n'ai pu le rencontrer ; c'est l'unique cause de mon absence.

COLETTE.

Ton oncle ?

PINÇON.

Oui.

COLETTE.

Il y a plus de deux heures qu'il est allé à la ville porter une lettre de Monseigneur.

PINÇON.

O ciel ! voilà encore nos affaires retardées.

COLETTE.

Je serais bien surprise, si Monseigneur, qui est si bon, avait dessein de nous jouer quelque mauvais tour.

PINÇON.

C'est que mon oncle ne lui aura rien dit : on a si peur de se mettre cette maudite Jacqueline à dos, qu'on cherche toujours à la flatter ; car c'est pis qu'une fée, personne n'ose se branler devant elle.... Au reste, elle aura beau faire, elle et les autres.

AIR : *De la romance de Daphné.*

Quand le bailli du village
S'en viendrait de par le roi,
Rompre notre mariage,
Porterai-je mon hommage
Jamais à d'autre qu'à toi?

Non : et quand j'oserais le vouloir, je sens quelque chose qui me pousse vers toi ; et ce quelque chose

est plus fort que tout ce que j'ai éprouvé jusqu'à présent.

COLETTE.

Mais on te dira d'y résister.

PINÇON.

Oh ! que ceux qui disent de résister à l'amour ne savent pas ce que c'est !

AIR : *A table, je suis Grégoire.*

On ne peut à l'aventure,
Nous forcer de faire un choix ;
L'instinct seul de la nature
Vaut mieux que toutes les lois.
En vain fuirai – je sans cesse,
Sur un ordre impérieux,
Les traits dont l'amour me blesse ;
Son carquois est dans tes yeux.

Je serais à l'abri de tes reproches, et ton cœur jugerait bien mieux, si tu m'aimais.

COLETTE.

Si je t'aime !

AIR : *Bannissez tout soupçon jaloux.*

La nuit, dans un profond sommeil,
Je crois recevoir ton hommage ;
Et le matin, à mon réveil,
Je conserve encor ton image.
Si je vais seule dans nos champs,
Je pense te voir tout de même.
Explique donc mes sentimens,
Et dis-moi si je t'aime ?

DUO.

AIR : *A l'ombre d'un ormeau.*

COLETTE.

Oui, je te chéris, je t'adore,
Toi seul es l'objet de mes vœux;
Tarderons-nous long-temps encore
A voir serrer de si doux nœuds;
Mon berger, mes amours,
Languirons-nous toujours?

PINÇON.

Si tu m'aimes, moi je t'adore,
Toi seule es l'objet de mes vœux;
Ah! qui peut retarder encore
Le moment de serrer nos nœuds;
Colette, mes amours,
Languirai-je toujours?

COLETTE.

O ciel! nous sommes perdus! j'apperçois Jacqueline qui vient avec Mathurin.

PINÇON.

Je crois que la méchante a juré ma mort!

SCENE IV.

PINÇON, COLETTE, JACQUELINE, MATHURIN.

JACQUELINE.

OUI-DA! en tête-à-tête: c'est fort joli à une fille qui a fait sa première communion il n'y a pas deux ans.

AIR : *Ha ! ha ! ha ! frère Nicolas.*

Ha ! ha ! l'on vous apprendra,
Notre Prieur le saura :
Vous aurez pour pénitence,
Tous les deux six mois d'absence.

COLETTE.

Mais voyez un peu quel mal je fais : ne m'a-t-on pas toujours vue avec Pinçon ?

JACQUELINE.

Cela suffit ; petite raisonneuse, cela suffit.

PINÇON.

Je vous en prie, mademoiselle Jacqueline, ne causez pas de chagrin à Colette, c'est moi qui suis venu la chercher ici ; demandez plutôt à Mathurin. (*A part.*) Jarni !

MATHURIN.

Je peux vous le certifier ; et puis, que diantre voulez-vous aller dire ?

JACQUELINE.

Mon ami, il faut qu'un curé soit instruit de tout ce qui se passe.

MATHURIN.

AIR : *A pied comme a cheval.*

N'a-t-il pas le canal
Du confessionnal,

Pour savoir ce que nous faisons de mal ?
Ce tribunal
Pastoral,
Est bien pis qu'un présidial :
Là, du lit nuptial
S'apprend tout le bacchanal :
Y faire un petit péché jovial,
Est un crime capital.

Au temps paschal,
Un cardinal
Rampe, comme un vassal,
Aux pieds d'un soldat papal.
Le bonnet doctoral
Lui sert de piédestal ;
Et l'orgueil archiépiscopal
Devant lui descend de cheval.

Diadême royal,
Bâton de maréchal,
Galon de caporal,
En ce lieu tout est égal.
Un curé tient le journal
De chaque ornement frontal
Qu'on place en son local.
Bref, dans le district paroissial,
Il est du moindre cas virginal
Le contrôleur général.

On lui en compte bien assez à confesse, je vous dis, sans aller lui rompre les oreilles ailleurs.

JACQUELINE.

Et moi, je vous répète que votre bavardage n'a pas le sens commun.

MATHURIN.

Cela se pourrait bien.

JACQUELINE.

Qu'on doit éclairer son pasteur.

MATHURIN.

C'est votre affaire.

JACQUELINE.

C'est la vôtre aussi, monsieur Mathurin.

AIR : *Heureuse innocence.*

Des hommes et des femmes
C'est là le devoir ;
Il a charge d'âmes,
Et doit tout savoir.

MATHURIN.

Avouez, bergère,
Que, malgré cela,
Vous n'aimeriez guère
Cette charge-là ?

JACQUELINE.

Mais aussi, cela surpasse nos forces; l'esprit regarde les hommes, nous n'en avons pas assez pour les conduire.

MATHURIN.

AIR : *Quand Biron voulut danser.*

Ah ! vous vous trompez très-fort, *bis.*
On vous voit sans nul effort, *bis.*

Instruire notre jeunesse :
Nous devons à votre adresse
Sentimens
Et talens,
Le bon goût, la politesse,
L'esprit, la délicatesse ;
Enfin, jusqu'au bout,
Nous vous devons tout.

Mais tenez, mademoiselle Jacqueline, je ne veux m'acquitter de cette dette-là qu'avec vous.

(*Il veut l'embrasser.*)

JACQUELINE.

Allons donc, finissez vos manières. (*A Colette.*) Hé bien, petite fille, avez-vous assez chuchoté? fi! que c'est vilain!

COLETTE *à Pinçon.*

Je m'en vais jusqu'au château porter ce bouquet.

PINÇON.

Hé bien, oui : je t'accompagnerai... Sans adieu, mademoiselle Jacqueline. (*Il veut sortir.*)

JACQUELINE.

Pinçon, j'ai quelque chose de conséquence à vous dire.

PINÇON.

Je reviens tout à l'heure.

JACQUELINE.

Non, non, cela est pressé; vous vous verrez assez si vous en avez envie. Mathurin ira au château avec Colette.

MATHURIN.

Très-volontiers.

AIR : *De la béquille, etc.*

Je suis bon conducteur;
Quand un tendron m'arrête,
Pour être son meneur
Ma main est toujours prête.
Même si quelque fille
N'a pas assez d'un bras,
Nous avons la béquille
Du père Barnabas,

(*Il emmène Colette.*)

SCENE V.

JACQUELINE, PINÇON.

JACQUELINE.

Je vois, Pinçon, que tu vas m'accuser de chercher à te faire de la peine; mais sois sûr que je n'ai que ton bien être en vue, quand je te prive pour un

moment de la compagnie de Colette. Tu t'es mis dans la tête de l'épouser ? Si cela se pouvait, je m'y intéresserais de tout mon pouvoir ; mais puisqu'il y a impossibilité, le meilleur parti que tu puisses prendre, c'est de chercher ailleurs ; je t'assure que tu trouveras du plus solide : ton oncle te parlera tantôt d'un établissement auquel tu n'aurais peut-être pas osé prétendre. C'est une personne qui t'aime, et qui a de quoi te rendre heureux.

AIR : *Amis, sans regretter Paris.*

Elle peut, du premier sergent
Te procurer la charge ;
Ainsi, tu vois qu'en l'épousant,
Elle te met au large.

PINÇON.

AIR : *Si j'étais le berger Pâris.*

Je n'ai point assez de talens,
Pour remplir tant de choses ;
Les écritures des sergens
Sont pour moi lettres closes.
Je fais, sans savoir leur jargon,
Mes exploits en cachette ;
C'est au déduit, sur le gazon,
Que j'assigne Colette.

JACQUELINE.

Soit ; mais au moins, tu seras bien plus à ton aise qu'avec elle.

PINÇON.

AIR : *Quand ma femme est le maître.*

Le pain est la nourriture
Des gens de cet endroit,
Et l'on vit à l'étroit, *bis.*
Sans qu'aucun de nous murmure :
Gaiment nous suivons la nature.

JACQUELINE.

Enfin, ton oncle est au fait de tout : crois-moi, mon enfant, ne méprise pas ses conseils ; car tu commettrais un péché, puisqu'il t'a toujours servi de père. J'apperçois là-bas M. le Prieur qui vient de ce côté ; s'il te parle, écoute-le, et réponds-lui plus modestement que tu n'as fait ce matin. Tu ne sais donc pas que si tu faisais quelque sottise avec ta cousine, tu serais excommunié comme un renégat.

AIR : *L'amour est de tout âge.*

Suis les avis de ton pasteur,
Si tu vis' au séjour céleste :
De ton âme il est directeur ;
Moi, je me chargerai du reste :
Pense aussi que, sur le retour,
On est bien plus propre au ménage ;
Les ans n'empêchent point l'amour :
On le fait à tout âge.

Bonsoir, mon ami ; bonsoir, mon poulet ; j'espère que je te trouverai bientôt plus raisonnable.

SCENE VI.

PINÇON *seul.*

AIR : *L'autre jour, en passant.*

PERSONNE ici ne me rassure,
Viens, Colette, me rassurer ;
On veut que je te sois parjure,
Je ne veux point me parjurer ;
Et les maux cruels que j'endure,
Pour toi j'aime à les endurer.

SCENE VII.

LE PRIEUR, LE MAGISTER, PINÇON.

LE PRIEUR.

HÉ bien ! jeune volontaire, veux-tu toujours épouser ta cousine ?

PINÇON.

Oui, Monsieur, si c'est de votre bonté.

LE PRIEUR.

Comment, n'as-tu pas été consulter ton Seigneur ?

PINÇON.

Pas encore, Monsieur.

LE PRIEUR.

Le meilleur avis que j'aie à te donner, c'est de n'y plus penser, ou de chercher cent francs pour acheter des dispenses.

PINÇON.

Comment, Monsieur, avec cette somme-là je pourrais sans risque épouser ma cousine?

LE PRIEUR.

Assurément.

AIR : *A la santé de la folie.*

Le pape, en toute circonstance,
Même de ta tante, a puissance
De te permettre l'accointance;
Mais, quand on serait indigent!
Il faut payer cette indulgence:
Point de cousine sans argent.

PINÇON.

Tout pour un riche, à ce prix,
Devient légitime;
Il gagne le paradis,
En payant le crime.

LE MAGISTER.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

PINÇON.

Cent francs ! je ne gagnerai jamais ça dans toute ma vie. J'adore Colette ; je ne peux pas m'empêcher de la voir tous les jours, et tous les jours nous touchons vingt fois au moment d'être damnés : quelle situation !

LE PRIEUR.

Comme c'est entêté !

LE MAGISTER.

AIR : *Lure, lure, flon, flon, flon.*

Foin de ces *rebus*,
Il faut du *quibus* ;
On doit payer la sainte église :
Rien pour rien, c'est là sa devise.
De même, dans vos tribunaux
N'allez porter que des propos,
On vous dira *sicut et nos*,
Tirez, tirez, *nescio vos*.
Lure, lure, lure,
Flon, flon, flon,
Partout c'est le ton
Et l'allure.

Écoute, mon ami, songe à quelque fille qui soit *in bonis*. Un pauvre adjectif doit chercher un riche substantif avec lequel il s'accorde, en genre, en nombre et en cas.

LE PRIEUR.

C'est le cas.

LE MAGISTER.

AIR : *De Choisi.*

Si pour ton nominatif
Tu choisis un génitif
Qui t'apporte un bon datif,
Alors plus d'accusatif.
O Pinçon ! ton vocatif
Ne craindra plus d'ablatif.

LE PRIEUR.

Cela est clair.

PINÇON.

Voici M. le Baron qui vient avec un autre Monsieur.

LE MAGISTER.

Simile simili gaudet : qui se ressemble s'assemble. C'est un gros capitaine qui est, je crois, de la vache à Colas ; car il donne son argent aux uns et aux autres, et il ne ferait pas seulement chanter un *De profundis.*

PINÇON.

Monsieur le Prieur, je vous en prie.

LE PRIEUR.

C'est bon, va-t'en, va-t'en.

SCENE VIII.

LE PRIEUR, LE MAGISTER, LE BARON ET LE CHEVALIER.

LE BARON.

VOTRE serviteur, Messieurs ; comment se porte monsieur le curé?

LE PRIEUR.

Très-bien, Monsieur, à un rhume près. J'ai gagné cela à l'église ; le vent y vient de tous côtés.

LE CHEVALIER.

A l'église? corbleu! c'est un rhume ecclésiastique dans toutes les règles. Prenez-y garde, Prieur ; le canon de la messe ne peut pas détourner certaines influences, comme on voit ceux de la guerre fendre la nue, et dissiper l'orage.

LE PRIEUR.

Oh! monsieur le Chevalier, voilà de la physique.

LE CHEVALIER.

Eh! jour de Dieu! me prenez-vous pour un anti-physicien?

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Homme de la vieille roche,
Avec moi, point de détour;
Je cultive, sans reproche,
L'amitié comme l'amour.
Sur l'ancien autel j'allume
Le feu du tendre désir;
Je suis la vieille coutume,
Et j'y prends bien du plaisir.

LE BARON.

La belle confession! qu'en dites-vous, curé? mais j'ai à vous entretenir d'une petite histoire. Vous savez que j'aime à obliger nos bonnes gens: on est venu ce matin me parler à l'occasion d'un de vos paroissiens qui a bien envie de se marier.

LE PRIEUR,

Je le connais, Monsieur; c'est un jeune drôle qui prétend épouser sa cousine à un degré prohibé, et vous savez qu'il n'est pas en mon pouvoir de passer outre.

LE BARON.

Mais cette consanguinité est-elle bien démontrée?

LE MAGISTER.

Cela est aussi sûr qu'il nous faut ressusciter *in novissimo die*, comme dit Job, à la vallée de Josaphat.

LE BARON.

Ce n'est pas tout d'avancer, il faut des preuves ; nous vous écoutons, parlez.

LE MAGISTER.

Primò d'abord, Monseigneur, je vais ouvrir le livre de la génération de Colette....

LE CHEVALIER *l'interrompant.*

Laisse-le comme il est, dom Bavardin, et n'y fourre pas ton nez ; tiens, je vois un habitant qui nous édifiera sûrement mieux que toi. (*Il appelle :* Mon ami.)

LE PRIEUR.

C'est Mathurin, c'est un honnête homme.

LE BARON *à Mathurin.*

Dites-moi, mon cher, si le jeune Pinçon est réellement le cousin de Colette ?

MATHURIN.

AIR : *Du mirliton.*

La chose n'est pas certaine ;
Ils s'aiment depuis deux ans,
Et pourraient très-bien sans peine,
Monseigneur, être parens,
Par le mirliton, mirliton,
Mirlitaine,
Par le mirliton don don.

J'ai découvert le pot aux roses. Savez-vous, Monseigneur, qui a forgé ce lien de parenté? c'est mademoiselle Jacqueline, la chambrière à M. le Prieur, qui voudrait bien s'approprier le jeune homme.

LE PRIEUR.

Ne l'écoutez pas, Messieurs; c'est un coquin, je vous l'avais bien dit.

AIR : *Te lucis.*

Pour faire charnelle union,
Elle a trop de dévotion.
Croyez-moi, monsieur le Baron, hon! hon!
Je connais Jacqueline à fond.

LE CHEVALIER.

Aussi trouve-t-elle en vous un brave défenseur; cependant il est bon de profiter de l'avis, et de tâcher de débrouiller la fusée.

AIR : *Du haut en bas.*

Par le bon bout,
Prenons ce fil sans plus attendre,
Par le bon bout;
La fin nous découvrira tout :
Votre façon de la défendre
Fait juger qu'elle a su vous prendre
Par le bon bout.

MATHURIN.

Il faut encore que vous sachiez, Monseigneur, que je suis un peu intéressé à la chose, et qu'il y a long-

temps que je fricasse l'amour à mademoiselle Jacqueline.

LE PRIEUR.

L'impertinent !

LE BARON.

Fricasser l'amour ! le terme est nouveau pour moi.

MATHURIN.

AIR : *Dans les gardes françaises.*

Auprès d'une bergère,
On file le parfait ;
Chez une conseillère,
On va du droit au fait ;
A la grosse héritière,
On fait un doigt de cour ;
Avec la cuisinière,
On fricasse l'amour.

LE MAGISTER.

Apparemment que de là est venu le proverbe latin : *Asinus asinum fricat.*

LE CHEVALIER.

Voilà la meilleure sentence que tu aies prononcée de ta vie ; mais y entends-tu malice ? Explique-nous ce que cela veut dire : tiens, le Prieur sera le juge.

LE BARON.

Laissez auparavant Mathurin achever son récit.

LE CHEVALIER.

Cela est juste ; allons, continue.

MATHURIN.

Si bien que voyant Pinçon et Colette bien amoureux, et bien tristes de ne pouvoir se marier, à cause du prétendu cousinage ; à force de chercher les tenans et les aboutissans, j'ai mis le doigt sur l'enclouure ; et je suis assuré que c'est mademoiselle Jacqueline qui a elle-même manigancé, dans sa tête, ce beau parentage-là, pour détourner le mariage de Pinçon, par le moyen de M. le Prieur que voilà ; s'ajuster le jeune cadet sur l'estomac ; et planter là le pauvre Mathurin.

LE PRIEUR.

Tu es un effronté menteur, et je vais te confondre dans la minute ; j'apperçois Jacqueline, Colette et sa mère : approchez, approchez.

SCENE IX.

LE BARON, LE CHEVALIER, LE PRIEUR, LE MAGISTER, MATHURIN, JACQUELINE, CLAUDINE ET COLETTE.

LE PRIEUR.

Monsieur le Baron, donnez-vous la peine de les interroger ; on me suspecterait peut-être.

LE BARON *à Colette.*

Vous m'avez dit tantôt que vous aimiez bien Pinçon ?

COLETTE.

Oui, Monseigneur.

LE BARON.

Et comment en est-il assuré ?

COLETTE.

Oh ! qu'il le sait bien !

AIR : *Mon père a fait bâtir une maison.*

Tous les jours, dans nos ébats,
Je sentais mon cœur se rendre ;
Il voyait mon embarras,
Et sut bien me comprendre.
Je n'lui, je n'lui donnais pas,
Mais j'lui laissais prendre.

LE CHEVALIER.

Fort bien ; elle est gentille cette petite ! Il est si rare, même au village, de rencontrer sous d'aussi beaux dehors cette naïveté touchante !

AIR : *C'est Geneviève dont le nom.*

Par les rosières de ce temps
On croit que l'innocence aux champs
Est prônée et chérie ;
N'en déplaise à nos beaux esprits,
Ici, tout comme à Paris,
Chacun fait sa partie,

Va, rassure-toi, Colette, le Baron est bon diable ; et, s'il faut plaider ta cause, je serai ton avocat avec grand plaisir.

COLETTE.

Faites en sorte, Monsieur, que, mariés ou non, on ne nous empêche pas de nous fréquenter.

LE CHEVALIER.

Vous vous voyez donc tous les jours ?

COLETTE.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi vous amusez-vous ? car vous devez parfois vous ennuyer.

COLETTE.

Nous savons à notre aise
Tous deux nous amuser ;
Pour que Pinçon me baise,
Je lui donne un baiser.
Eh ! mais oui-da,
Comment trouver du mal à ça ?

LE BARON *à Claudine.*

Et vous, la mère, comment avez-vous pu souffrir que ces deux enfans se fissent l'amour, puisque vous saviez qu'ils ne pouvaient pas s'épouser.

CLAUDINE.

Enfin, Monseigneur, conclusion pour commencer,

tenez, comme vous êtes honnête homme, et comme nous v'là tous ici face du ciel et de la terre, je ne me doutais non plus de ces concubinages de cousin et de cousine que de l'ânecoran.

Si j'avais su ce train
Du cousin,
Je l'aurais, je vous jure,
A grands coups de gourdin,
Le cousin,
Guéri de sa blessure,
Le cousin.

Je lui aurais dit avec douceur : Tu peux bien venir quelquefois nous voir; mais si tu t'avises de toucher à Colette du bout du doigt,

Voilà, mon cousin,
L'allure, mon cousin;
Voilà, mon cousin,
L'allure.

Car tenez, Monseigneur....

LE BARON.

C'est bon, c'est bon.

LE PRIEUR.

C'est une négligence impardonnable, un brigandage sans exemple. Est-ce ainsi que l'on veille au salut de ses enfans?

LE MAGISTER.

AIR : *Mon père, je viens devant vous.*

Je les avertis tous les jours,
Que c'est leur principale affaire;

Si l'on méprise mes discours,
Au moins qu'on vous écoute en chaire:
Des sermons c'est le *retentum*.
Unum est necessarium.

CLAUDINE.

Pardi! on le sait bien, sans vous autres, *qu'un homme est nécessaire.*

LE MAGISTER.

O tempora! o mores!

CLAUDINE.

AIR : *J'ai rêvé toute la nuit.*

Va-t'en te mettre au lutrin,
Et dégueule ton latin;
Car si tu ne dors de là,
Vois-tu ce poing-ci, vois-tu ce poing-là,
J'te flanq'rai du *tempora*,
Du *moresque*, *et cætera*.

LE BARON.

Je vois qu'il y a de l'humeur dans votre fait, et que vous ne voulez pas avouer que Pinçon est votre parent; mais je vais interroger dame Jacqueline, elle connaît tout le village, et je serai beaucoup mieux instruit par elle que par personne.

JACQUELINE.

Monseigneur, pour ce qui me concerne, j'en suis sûre; mais Jean Picarlat, l'oncle du jeune homme, vous prouvera la chose, bien mieux que je ne pourrais faire.

CLAUDINE.

Oui, Monseigneur, il vous la détaillera plus impertinement que qui que ce soit; ho! il vous la racontera rubis sur l'ongle, et sans y manquer d'une virgule.

JACQUELINE.

AIR : *Une jeune nonette.*

Du juge il est le guide :
A ses côtés,
Hardiment il décide
Des parentés ;
Et quand on le consultera,
Il vous instruira
De ce qu'il saura.
O gué lan là
Lan laire,
O gué lan là !

LE CHEVALIER.

Parbleu ! Baron, fais donc venir ce Jean Picarlat, le d'Hozier de ta baronnie; je suis curieux de le voir.

LE MAGISTER.

J'apperçois là-bas son neveu; hau! hau!

SCENE X.

LE BARON, LE CHEVALIER, LE PRIEUR, LE MAGISTER, MATHURINE, JACQUELINE, CLAUDINE, COLETTE, PINÇON.

LE MAGISTER *à Pinçon.*

Va vîte dire à ton oncle de venir *hìc et nùnc.*

PINÇON.

Mon oncle n'est pas au village; il y a trois heures que je l'attends.

CLAUDINE.

Où diantre s'amuse-t-il ce Jean Picarlat? Voilà comme sont ces grands trente-six côtes; il faut deux heures pour les mettre en train, puis ils musent, musent, musent, et rien ne vient.

LE PRIEUR.

Est-ce que l'on ne sait pas où il est allé?

LE BARON.

Je l'ai envoyé me faire une commission, et je suis surpris qu'il ne soit pas encore revenu; mais qu'est-ce que j'entends?

LE CHEVALIER.

Ho ! ho ! c'est quasi de la musique Dis-moi, l'homme au latin, quelle fête est-ce aujourd'hui?

LE MAGISTER.

Saint Pantalon, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien, ce sera une pantalonade.

LE MAGISTER.

Monsieur le Prieur, *catervatim ruunt populi :* je vois une bande joyeuse qui s'avance vers nous.

(*On apperçoit Jean Picarlat monté sur un âne : il a des papiers liés avec des rubans, au bout d'un bâton qu'il porte en cérémonie ; un tambourin marche devant lui, et une troupe de paysans et paysannes l'accompagnent en dansant. Il arrive lentement sur la scène.*)

PINÇON.

C'est mon oncle, c'est mon oncle, Colette, c'est mon oncle, courons au-devant de lui.

LE BARON.

Non, mes enfans, que tout le monde reste ici, et pour cause.

JACQUELINE.

AIR : *De la bedaine.*

Si je m'en tire à mon honneur,
Que je vais rire de bon cœur!

De voir comme tout se démène :
Le Magister, le Capitaine,
Le Baron, monsieur le Prieur,
Et tout le village, en rumeur,
Pour cette petite fontaine
Qu'on voit tout le long de la bedaine.

PINÇON.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Amour, fais qu'on prononce,
Par pitié, sur mon sort,
Et qu'enfin on m'annonce
Ou ma vie ou ma mort :
Cette cruelle attente
Est pour un cœur
Cent fois plus déchirante
Que le malheur.

COLETTE.

Je n'ose encor me plaindre ;
Je sens tout à la fois
Les maux que je peux craindre,
Le bien que je prévois.

ENSEMBLE.

Cette cruelle attente
Est pour un cœur
Cent fois plus déchirante
Que le malheur.

CLAUDINE.

Mais je crois, respect à son ange gardien, qu'il est devenu fou ce Jean Picarlat, pour s'en venir insensiblement sur la place en manière d'un charlatan. Arrive, arrive, je m'en vais te parler de bonne encre.

JACQUELINE.

Allez, allez, il sait bien ce qu'il fait : rira bien qui rira le dernier.

MATHURIN.

AIR : *Du cantique de Saint-Roch.*

Oui, voilà bien le compère en personne ;
Il est content, et son fier animal
A l'air bourru d'un docteur de Sorbonne,
Et l'oreille d'un procureur fiscal ;
Mais certain signe
Le rend très-digne
D'être en ce jour
Le courrier de l'Amour.

(*Picarlat descend de son âne, à quelque distance du lieu de la scène ; le joueur de tambourin monte dessus, et s'en retourne en jouant une marche ; il est suivi par la troupe de paysans et paysannes.*)

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS ET JEAN PICARLAT.

LE CHEVALIER.

Allons donc ? tu vois qu'on t'attend, et tu laisses aller ton baudet d'un pas grave, comme s'il portait des reliques à la procession.

JEAN.

(*Au Baron.*) Monsieur, voilà la réponse. (*Au Prieur.*) Monsieur le Prieur, voici une lettre pour vous. (*Au Chevalier.*) Monsieur, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il grêle, un paysan ne se presse jamais; nous sommes accoutumés à aller toujours le même train; nous ne ressemblons pas à messieurs de Paris.

AIR : *Dans ma jeunesse.*

Dans sa voiture,
Un seigneur élégant,
Sans cesse galopant,
Grâce à son catogant,
Plus vîte que le vent,
Court chez sa créature.
Près d'elle, ce n'est plus cela.
Malgré sa jeunesse,
Sa molle faiblesse,
Lasse la princesse;
Et, pour sa maîtresse
Son bidet va
Cahin caha. *bis.*

LE MAGISTER, *regardant fixement le Prieur.*

Quid novi?

CLAUDINE.

Hé bien oui, c'est pour toi que le four chauffe! Mais voyez un peu, ce grand chanteux de *requiem*, qui nous vient souffler des sottises aux oreilles en latin. Je te donnerai.....

LE MAGISTER.

Taisez-vous, femme; respectez l'histoire.

CLAUDINE.

Tu es bien heureux que je n'aie pas le temps de river ton clou, avec ton histoire.

(*Tous les acteurs entourent Jean Picarlat, excepté le Chevalier, qui parle au Baron, et le Magister, qui reste auprès du Curé, qui lit et relit sa lettre.*)

CLAUDINE *à Jean.*

Hé bien, compère, n'avais-je pas raison?

JEAN.

Pardi!

JACQUELINE.

J'espère qu'à présent tout est éclairci.

JEAN.

Pardi!

MATHURIN.

Dis-moi un peu, c'est-y baclé?

JEAN.

Pardi!

LE PRIEUR.

Tout est en bon ordre, on m'avait trompé, on m'a manqué; mais patience.

LE MAGISTER.

Voilà ce que c'est que d'oublier la plus belle des maximes de la sagesse humaine:

Parlez peu, pensez bien, et ne ratez personne.

LE BARON.

J'ai voulu, mon cher Curé, acquérir la preuve de la petite tricherie de votre servante, avant de m'opposer à ce qu'elle vous faisait faire contre la tranquillité de ces bonnes gens ; vous voyez, par ce que votre évêque vous mande, qu'il n'y a aucune affinité de parentage.

LE PRIEUR.

Non, non, monsieur, rien n'est plus clair ; ils ne sont pas parens.

JACQUELINE.

Si fait, si fait, ils le sont.

AIR : *Laire la, laire lan laire.*

Interrogez Jean que voilà ;
Et si je me trompe en cela,
On peut m'envoyer faire faire
Laire la, laire lan laire,
Laire la, laire lan la.

JEAN.

Primò, voilà le louis que vous m'avez donné pour soutenir ce beau mensonge-là ; et puis voici mon neveu et ma future nièce, dont j'aime mieux le bonheur que tous les biens du monde ; enfin, voici le compère Mathurin, votre ancien amoureux, qui est tout prêt à vous épouser, si vous renoncez à manier les affaires de M. le Prieur. Viens, Pinçon, viens Colette, que je vous embrasse.

COLETTE.

Que nous allons être heureux !

PINÇON.

Tous nos chagrins se dissipent comme un songe. Quel bonheur !

JEAN.

J'en suis si aise que j'en pleure à chaudes larmes ; allons, Claudine, touchez là et terminons.

CLAUDINE.

De toute mon âme. Je le savais bien, qu'il en ferait plus avec son petit doigt, qu'un autre avec tous ses membres.

JACQUELINE.

AIR : *Notre archevêque à Conflans.*

Par excès,
Au moindre succès,
Bravant le ridicule,
Comme on se congratule ! *bis.*

MATHURIN.

Ne critiquons personne ; chacun se gratte où il lui démange.

JEAN *au Baron.*

Monseigneur, je vous rapporte les cent écus que vous m'avez donnés, afin d'acheter les dispenses, s'il en était besoin.

CLAUDINE, PINÇON, COLETTE.

Oh ! le bon Seigneur !

JACQUELINE *à part.*

Oh ! l'hérétique !

LE BARON *à Jean Picarlat.*

Remettez-les à votre neveu ; cela l'aidera à commencer son ménage.

LE CHEVALIER.

C'est on ne peut mieux, ou le diable m'emporte. Hé bien ! Baron, ton exemple est bon à suivre. Tiens, Colette, accepte ma petite bourse ; elle contient un peu plus de cent écus : ce sera pour ton trousseau.

PINÇON *au Baron.*

Monseigneur !

COLETTE *au Chevalier.*

Je n'ai pas la force de vous dire un grand-merci.

LE CHEVALIER. (*Il l'embrasse.*)

Va, petite, je suis trop payé.

CLAUDINE *sautant au cou du Chevalier.*

Oh ! s'il ne tient qu'à baiser pour vous faire plaisir, j'en suis encore, dà.

LE CHEVALIER.

Malpeste ! tu m'étrangles !

CLAUDINE.

Ah ! c'est de si bon cœur !

AIR : *Voilà la différence.*

Quoiqu'on se sente vieillir,
Le baiser est un plaisir
De douce jouissance ;
Mais on n'est plus courtisé,
A notre âge, on n'est baisé
Que par reconnaissance.

LE BARON.

Entrons chez le notaire.

LE CHEVALIER.

Je vous attendrai ici ; je suis curieux de voir comment cette intrigante s'en tirera.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, LE PRIEUR, LE MAGISTER, JACQUELINE, MATHURIN.

LE PRIEUR.

Voila donc de vos tours, mademoiselle ma ménagère ! c'est pourtant la petite fantaisie qui vous a passé par la tête d'épouser ce morveux, qui a mis toute la paroisse sans dessus-dessous. Tête-bleue !.... je ne

sais à quoi il tient.... Vous pouvez, ma mie, prendre votre parti, entendez-vous?

JACQUELINE.

Oui, monsieur, j'entends; c'est toujours ce qui arrive à une pauvre fille quand on a profité de sa jeunesse. Je sais bien que c'est ce beau diseur de Magister qui veut placer sa Denise auprès de Monsieur.

LE MAGISTER.

Utinam! Que ma nièce puisse être auprès de vous le vase d'élection de son pasteur.

AIR : *De Saint-Jacques.*

Heureux ! si je voyais Denise
Chez son curé ;
Car tout ce qui touche à l'église
Est consacré.
Si j'étais en pape changé,
Je vous le jure,
Aux tendrons servant au clergé,
On ferait la tonsure.

LE CHEVALIER.

La bonne idée! dépêche-toi donc d'être pape. Que d'objets tonsurés, et combien de consacrés ! Ha ! ha ! le plaisant original !

JACQUELINE.

Je vois bien qu'on se moque de nous.

LE CHEVALIER.

Je veux être damné si je pense à toi; tu es trop acariâtre.

JACQUELINE.

Hon ! hon ! je ne suis pas encore si déchirée que je ne puisse vous rendre la monnaie de votre pièce.

LE CHEVALIER.

Va, je ne change pas ma pièce en monnaie, et la tienne n'a plus de cours.

JEAN *à Jacqueline.*

Hé bien ! contentez-vous du compère Mathurin ? Allons, morbleu ! finissons : faute de grives, il faut prendre des merles.

JACQUELINE *à Mathurin.*

Mon cher Mathurin, je suis bien aise de te déclarer, en présence de Jean Picarlat et de la compagnie, que ce que j'ai fait aujourd'hui, n'a été que pour éprouver ton amour : tu m'aimes, je t'aime, voilà ma main ; demain nous conclurons définitivement.

MATHURIN.

Ma foi ! c'est ce qui s'appelle parler.

JEAN.

Vous avez tous deux raison ; je m'amuse du retournage ; mais vous vous conduisez à ma fantaisie.

AIR : *Ma raison s'en va bon train.*

Le passé n'existe plus ;
S'en plaindre, c'est un abus ;

Jouïr du présent,
C'est vivre content;
L'avenir est un rêve
Qui nous tourmente à chaque instant;
Et jamais ne s'achève, lon lan la;
Et jamais ne s'achève.

MATHURIN.

Ça vaut une sentence, compère. Pour moi, n'en déplaise au passé, je suis toujours jeune; et, sur l'article, j'en vaux un autre, je m'en vante.

LE MAGISTER.

Cave tibi. L'esprit est prompt, mais la chair est fragile. *Omnis homo mendax*, c'est-à-dire qu'il n'y a si bon cheval qui ne bronche.

MATHURIN.

Chansons, chansons que tout cela!

AIR : *Du corbillon.*

Jamais bon cheval ne fut rosse,
Il obéit tout naturellement;
Même en allant le train de noce,
Je sais tirer avec ménagement,
Et n'en prendre qu'une ration;
Du joli petit, petit joli, joli petit corbillon.

Voilà notre monde qui revient; je crois, ma future, que nous pouvons souhaiter le bonsoir à la compagnie.

JACQUELINE.

Non, non; laissons-la revenir, et voyons comme tout cela finira: je suis bon cheval de trompette, je ne m'épouvante pas du bruit.

SCÈNE DERNIERE.

COLETTE, PINÇON, LE BARON, LE CHEVALIER, JACQUELINE, MATHURIN, CLAUDINE, JEAN PICARLAT, MATHURIN, LE PRIEUR.

LE PRIEUR *au Magister.*

Après que Jacqueline aura reçu ce qui lui revient, ne manquez pas d'amener Denise à la cure; j'espère que je serai content de sa docilité, et qu'elle trouvera son sort agréable.

LE MAGISTER.

Je compte, Monsieur, que l'honneur qu'elle aura d'entrer chez vous, deviendra respectif, et que le bonheur que vous lui ferez goûter sera *sicut unguentum in capite*, comme l'onguent qui descendit de la tête dans la barbe d'Aaron : c'est justement ce que l'on chantera dimanche à l'*introït*.

LE CHEVALIER.

AIR : *Onguent miton mitaine.*

Je ris de tes graves *rebus*;
Le Prieur en verra l'abus,
Ses efforts seront superflus,
Tur lu tu tu renguine;
L'onguent d'un barbon n'est plus
Qu'onguent miton mitaine.

Une nouvelle éducation privée est une terrible charge à votre âge, mon cher Prieur.

LE PRIEUR.

Un curé ne peut pourtant pas se passer de servante. Mon ancienne épouse Mathurin; il faut bien que je m'en pourvoie d'une autre; mais celle que je prends est sage, modeste : n'est-il pas vrai, maître ?

LE MAGISTER.

Je suis sa caution; vous pouvez, Monsieur, l'appeler le jour comme la nuit; elle sera toujours prête à se soumettre.

LE CHEVALIER.

Soumettre est bien trouvé ! Une jeune fille se soumettre ! Tu lâches, par fois, de bonnes choses.

LE PRIEUR.

Quoi qu'il en soit,

AIR : *O filii.*

J'en prendrai soin ; Denise aura
Des jupons simples de burra.
A ma table elle mangera.

LE MAGISTER,

Alleluia !

JACQUELINE.

Fort mal couverte elle sera,
Une nuit la fatiguera ;
Mais huit jours elle dormira.

MATHURIN,

Alleluia !

LE PRIEUR.

Mêlez-vous de vos affaires, et ne me parlez pas davantage; je ne connaîtrai plus que Denise.

LE MAGISTER.

Surtout, monsieur le Prieur, serrez-la de près; car, selon l'expression du Psalmiste, la femme est comme une mule sans frein.

MATHURIN.

Ta! ta! ta! Comme je me moquerais, moi, de ta mule sans frein : il n'y a qu'à la sangler bien près du derrière, et je t'assure qu'elle ne prendra pas le mors aux dents.

LE BARON.

C'est un plaisant corps que ce Mathurin!

LE CHEVALIER.

Si tu les sangles comme cela, matin et soir, j'en félicite ta monture.

LE PRIEUR.

Tu trouveras à qui parler.

MATHURIN.

Tant mieux; j'aime à jaser, moi.

LE PRIEUR.

Tu verras, tu verras; vous ne pensez qu'au présent, vous autres : vous ne savez pas encore ce que c'est que l'hymen.

MATHURIN.

Ho ! que nous le savons prou ! pas vrai, ma prétendue ?

AIR : *Menuet.*

Soins, plaisirs, tranquillité, tapage,
Pleurs, gaîté, tourment, bonheur aisé ;
De ces contraires, dira l'homme sage,
Comme chez nous partout le mariage
Est un composé.

JACQUELINE.

Même air.

Vieux contrat respecté par usage,
Droit qu'en vain seule on voit déroger,
Fonds mis en rente à son désavantage,
C'est notre lot ; l'homme dans le ménage
Est un viager.

JEAN.

C'est bon pour le discours : je pleure tous les jours d'être veuf, et je pense que Pinçon et Colette, qui s'aiment bien, seront heureux comme de petits rois.

LE BARON.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Cessez votre badinage,
Chantons, réjouissons-nous ;
A l'Hymen rendons hommage,
Comme au lien le plus doux :
Le bonheur se multiplie,
Quand on aime sans détour,
Et l'infortune s'oublie
Dans les bras du tendre Amour.

(A Pinçon et à Colette.)

Jouïssez, dans cet asile,
De ce repos enchanteur ;
Qu'un travail toujours utile
Soutienne votre vigueur ;
Et si quelque ombre légère
Obscurcit un si beau jour,
Dans vos maux, qu'une main chère
Vous soulage tour à tour.

LE CHEVALIER.

Oui, mes amis, aimez-vous bien, et comptez sur les secours du Baron.

JEAN *au Baron.*

Monseigneur, les garçons de fête que vous voyez avec leurs rubans, vous demandent la permission de faire un petit tour de danse, pour témoigner la joie qu'ils ont du mariage de Pinçon et de Colette.

LE BARON.

Volontiers, je les approuve fort. Avertissez-les que la noce se fera au château, et que je veux que tout le village s'y trouve.

PINÇON ET COLETTE.

Nous vous devons notre bonheur ; c'est trop de bonté.

CLAUDINE.

Il y a deux heures que je vous écoute ; mais vantez-vous que notre Seigneur a fait plus de bien dans un

jour que monsieur le Prieur et son gueulard de Magister dans toute l'année. Suffit pourtant que j'en veux moins à notre Curé (car c'est la bête au bon Dieu) qu'à cette chienne de Jacqueline sur qui il se repose, et si.....

LE CHEVALIER.

Paix, paix, pardonne-lui ses petits tours; la journée finit assez heureusement pour qu'on ne pense plus au passé.

LE MAGISTER.

Optimè, mon capitaine.

LE PRIEUR.

Monsieur le Chevalier a raison; j'étais piqué d'avoir été joué; mais enfin, chacun a ses faiblesses, et je reconnais bien mieux que jamais, qu'il est nécessaire, pour entretenir l'harmonie, d'user d'indulgence les uns envers les autres.

JACQUELINE.

Votre morale me convertit; ce n'est pas la première fois que la force de vos argumens a su toucher mon cœur. Je désire que l'on m'excuse, et n'en veux à personne; je vous passe même votre Denise; et quand je pourrai vous être utile.....

MATHURIN.

Non pas, s'il vous plaît, ma ménagère. Grand merci à monsieur le Prieur, nous allons nous trouver à l'aise, mais je ne veux pas qu'on m'y mette davantage.

VAUDEVILLE.

AIR : *De la coquette sans le savoir.*

COLETTE.

Malgré l'astuce et l'importance,
Grâce à la douce bienfaisance,
J'ai mon petit pain quotidien;
Aux amans rendez le service
D'égaler leur bonheur au mien:
Vous qui voulez qu'on vous chérisse,
Faites le bien.

LE BARON.

Qui veut être heureux sur la terre,
Doit aimer son prochain en frère,
Et faire son plaisir du sien;
L'âge nous poursuit, le temps presse,
Un vieillard n'est plus propre à rien.
Profitez de votre jeunesse,
Faites le bien.

LE CHEVALIER.

Abbés, qui flairez la fortune,
Chantez et la blonde et la brune,

En poète épicurien ;
Et s'il vaque un bon bénéfice,
Pour le souffler à votre ancien,
Sous les yeux d'une protectrice,
Faites le bien.

JACQUELINE.

Maris qui ne savez que faire
Pour adoucir le caractère
D'une *Honesta* du haut maintien,
Des premiers jours du mariage
Renouez le doux entretien ;
Pour vivre en paix dans le ménage,
Faites le bien.

MATHURIN.

Vous qu'un époux trop sombre afflige,
Que votre gaîté le corrige,
D'Hymen c'est le nœud gordien.
Pour rappeler la jouïssance,
Il n'est point de plus sûr moyen ;
Mettez-le vîte en évidence,
Faites le bien.

CLAUDINE.

Vous n'avez pas un sou de rente ;
Voyez près de la vieille Argante,

Des rivaux, je ne sais combien :
Pour partager son abondance,
Et du faible être le soutien,
Quoique vous trouviez concurrence,
Faites le bien.

JEAN.

À vos yeux, jeunesse adorable,
Que tout objet soit respectable,
Chinois, turc, arabe ou païen ;
Mais cependant, par préférence,
Caressez le concitoyen,
Et, sans espoir de récompense,
Faites le bien.

LE MAGISTER.

Fac benè, dit la sainte église ;
Idem, l'iman à barbe grise,
Le guèbre, le canadien :
David ajoutait avec grâce,
Parlant au sexe iduméen :
Si vous voulez qu'on vous le fasse,
Faites le bien.

LE PRIEUR.

La maxime n'est point nouvelle,
La morale si naturelle,

De mêler le mien et le tien,
Sur les livres sacrés se fonde :
Tous les jours au peuple chrétien,
On crie encor de l'autre monde :
Faites le bien.

FIN.

TABLE

DES MELANGES.

A M. de... sur la Vénus aux belles fesses, exécutée en marbre blanc, par M. Poncet, page 77
Bouquet à Mademoiselle D..., ... 78
A M. de F..., intendant de Lyon, . . . *idem.*
Au Commandant de Lyon, à l'occasion d'un billet de garde, ... 80
Quatrain, ... 81
Epigramme, ... *idem.*
Chanson, ... *idem.*
Épître de l'abbé Ballon, à un de ses amis, . 83
Vers à mon ami P...., en lui envoyant une montre pour sa femme, le lendemain de ses noces, ... 85

LA SERVANTE DU CURÉ, opéra-comique, 87

FIN DE LA TABLE.

LE MAGE CONSULTÉ.

CONTE ORIENTAL.

Quand je vois des mortels au faîte des grandeurs,
Qui fatiguent les Dieux d'une plainte importune,
Je juge du néant des biens de la fortune,
Et je méprise ses faveurs.
Plus content est celui qui voit couler sa vie,
Environné d'amis tendres, affectueux :
C'est par eux qu'il jouït ; ses désirs sont pour eux.
Voilà le destin que j'envie !
Pour vivre en paix, pour vivre heureux,
Apprenez le secret d'un mage vertueux.
Ce mage est Amabad : élève d'Uranie,
Ecbatane avait vu couronner son génie ;
Mais sur son front brillant, des lauriers toujours verts,
Aigrissant les jaloux, préparaient ses revers ;
Et, des fourbes titrés pour fuir la tyrannie,
Il alla cultiver les champs de l'Arménie,
Suivi de ses succès et du Dieu des beaux vers.

Près du lac d'Actamar, au pied d'un mont stérile,
Il appela les arts, bannit l'oisiveté ;
Loin du monde et du bruit, dans un commode asile,
Il éclaira son siècle et la postérité.
Sûrs de sa douce bienfaisance,
Le vieillard et l'adolescent
L'abordaient avec assurance,
Et sortaient en le bénissant.
Toujours de ses voisins et l'arbitre et le frère,
D'un nouveau Zoroastre il avait le renom.
Autour de sa paisible terre,
Les enfans, échos de leur père,
Apprenaient à l'aimer en bégayant son nom.
Amabad vit un jour le fils d'un autre mage
Arriver dans son hermitage,
D'un air franc et modeste : on le nommait Cador.
Il joignait à l'esprit, la vigueur, la richesse,
L'art de persuader ; il avait plus encor ;
C'est qu'il consultait la vieillesse :
Ainsi le fils d'Ulysse interrogeait Mentor.
Je viens, dit-il, vous rendre hommage,
Et prendre vos avis sur le choix d'un état.
Je suis jeune, j'ai du courage ;
Je puis, dans tous les lieux, paraître avec éclat.

Incertain, tourmenté, tandis que je voyage,
Mille et mille projets m'occupent tour à tour
Pour jouïr du bonheur un jour.
O vous dont justement on vante la sagesse,
Daignez instruire ma jeunesse :
Où dois-je fixer mon séjour ?
Amabad lui répond : Que rien ne vous enflamme ;
Loin du fracas des cours, cherchez la paix de l'âme ;
D'un visir, d'un cadi fuyez les hauts emplois ;
Craignez que contre vous le public ne déclame.
Mon fils, les courtisans sont les tyrans des rois,
Et le flatteur du peuple est l'ennemi des lois.
Chassez l'ambition ; abjurez tout système :
Laissez les érudits gloser sur le bonheur ;
Il existe partout, et j'apprends de mon cœur
Qu'en faisant des heureux, on est heureux soi-même.
Déployez vos talens ; défendez l'opprimé ;
Ayez pour tous de l'indulgence :
Méritez des amis, gagnez leur confiance ;
Et restez, ô mon fils, où vous serez aimé.

ORIGINE DES TRUFFES.

Vénus pleurait la mort de son cher Adonis,
Et, pour la consoler, l'Amour était près d'elle.
Dans ce jour trop affreux, ah! dit-elle, mon fils,
Pour finir mes tourmens, que ne suis-je mortelle!
Aux amans malheureux que le trépas est doux!...
Quel propos, dit l'Amour, maman y pensez-vous?
On passe un tel souhait à la petite Aurore,
Qui, n'ayant que son vieux Titon,
A force de lui dire *encore*,
Le précipita chez Pluton.
Mais vous, des Grâces la déesse,
L'objet des vœux des immortels,
Vous qui voyez sur vos autels
Fumer l'encens qu'allume la jeunesse,
Pouvez-vous désirer le destin des mortels?
Ah! cessez de haïr votre divine essence!
Le désespoir n'a qu'un moment.
On se calme, et bientôt une femme qui pense

Songe à l'amant qui doit succéder à l'amant.
Eh! qui pourra jamais, dit Vénus toute en larmes,
Remplacer celui que je perds?...
Il le sera dans peu, bannissez vos alarmes,
Lui répliqua son fils; pour vaincre l'univers,
Les yeux de la beauté valent mieux que mes armes.
Oubliez ce jour malheureux,
Que Phébus va plonger dans le sein d'Amphitrite:
Venez former de nouveaux nœuds,
Dignes de la belle Aphrodite:
L'Amour saura les rendre heureux.
Je prétends même augmenter les délices
Qui doivent suivre vos désirs;
Et je veux, prolongeant les amoureux plaisirs,
Corriger la nature, et vaincre ses caprices.
Un fruit nouveau, d'un goût divin,
Du parfum le plus agréable,
Ignoré jusqu'ici, va croître en mon jardin.
Bientôt, placé sur votre table,
De vos mets succulens ce sera le plus fin.
Au corps exténué réduit à l'impuissance,
Son alkali rendra la première vigueur;
Et même sur l'hymen étendant sa puissance,
Sa vertu des époux réveillera l'ardeur.

Mais pour obtenir ce prodige
Que mon cœur prépare à vos feux,
L'implacable Destin exige
Un sacrifice rigoureux.
Je tremble en répétant sa sentence cruelle.
« Il faut, dit-il, sur le bel Adonis
» Renouveler l'aventure d'Atys,
» Et que, semblable aux prêtres de Cybèle,
» On livre à Cupidon ce que ces furieux,
» Dégradant leur espèce, osent offrir aux Dieux. »
Telle est du Sort la loi sévère.
A ces mots la fureur s'empara de Cypris;
Dans ses regards enfin, ses mouvemens, ses cris,
Des Filles de la Nuit on vit le caractère;
De reproches sanglans elle accabla son fils.
L'Amour leva les yeux, il méconnut sa mère :
Ce n'était plus la reine de Cythère,
Qu'entourent les jeux et les ris,
C'était le masque de Mégère.
Sexe enchanteur, vos traits si séduisans, si doux,
Ne sont point faits pour la colère;
Évitez les transports furieux ou jaloux :
Les grâces ne sont plus où l'on voit le courroux.
Vos armes, c'est le don de plaire;

Serrez-vous du pouvoir qu'il vous donne sur nous.
Tout effort violent est de courte durée ;
De la sensible Cythérée
Le vif emportement bientôt se modéra :
L'Amour s'en apperçut, avec elle il pleura.
Vénus, en sanglotant, cessa de se défendre :
Résiste-t-on aux pleurs que l'Amour fait répandre?
Ce qu'il demandait il l'obtint.
Mais quand la nouvelle en parvint
Aux oreilles de Proserpine,
Grande fut la rumeur dans l'empire des morts ;
La jalouse déesse, en son humeur chagrine,
Voulait quitter les sombres bords,
Junon prend son parti, la querelle s'allume.
Jupiter, selon sa coutume,
Écouta tout avec bonté,
Et, de ce qui fut raconté
Mercure, en grossoyant, fit un ample volume.
Tandis qu'on occupait Thémis
A débrouiller ce cahos insipide,
L'Amour fuyait d'un vol rapide,
Fier des dépouilles d'Adonis.
Bientôt il atteignit les champs de la Doride;
Là, de ses propres mains, dans un terrein aride,

Que d'un de ses traits il bêcha,
Avec soin il les mit près du temple de Guide :
Le Mystère servait de guide,
Et de son voile le cacha.
Phébus, par sa chaleur féconde,
Les fit germer en éclairant le monde ;
Le Plaisir vint les arroser.
Dans ses profonds laboratoires
La Nature entreprit de les fertiliser :
Elles devinrent Truffes noires.
Joyeux de ce succès, l'Amour les recueillit,
A souper chez Vénus, lui-même il les servit.
Mars avait accordé le repos à la terre,
Et venait à Paphos en goûter la douceur ;
Il les lui présenta, souriant à sa mère.
Vénus, à ce signal du petit enchanteur,
Refusa d'y toucher, soupçonnant le mystère ;
Mais le Dieu des héros les trouvant de son goût,
Sans façon en mangea comme on fait à la guerre,
C'est-à-dire, qu'il mangea tout.
Ce qu'il en advint, le dirai-je ?
Non, je dois taire et respecter
Les miracles des Dieux ; je serais sacrilège
Si j'entreprenais de conter

Sur mes simples pipeaux, des faits qu'il faut chanter :
Apollon et Voltaire ont seuls ce privilège.
Pour vanter le joyeux pouvoir
De la production nouvelle,
Je crois qu'il suffit de savoir
Que la blonde Vénus ne fut jamais si belle
Que le lendemain de ce soir.
Mars n'avait plus cet air farouche
Qui force les guerriers à braver les hasards ;
Les ris voltigeaient sur sa bouche ;
La douce volupté tempérait ses regards :
Ainsi le vrai plaisir embellit ce qu'il touche.
L'Amour, glorieux, satisfait
Du succès de cette aventure,
Laissa le soin à la Nature,
De nous dispenser ce bienfait ;
Et la Nature, pour lui plaire,
Cultive encor la Truffe, à l'ombre du mystère,
Et lui conserve sa vertu.
Cette plante aux savans prouve son origine ;
En vain on la dissèque, en vain on l'examine,
Son germe est toujours inconnu :
En attendant qu'on le devine,
Jouïssons, mes amis, le reste est temps perdu.

LE BATTANT.

Guillot, au teint frais et vermeil,
Voulut tâter du mariage.
Par fois un sublime réveil
En fait naître l'envie à l'homme le plus sage.
Près du curé de son village
Guillot alla prendre conseil.
Tu t'es donc mis Denise en tête?
Dit le pasteur : elle est honnête
Et t'apportera des écus;
Mais je crains son humeur.—Ah! monsieur, quel abus!
Tenez, c'est si doux, c'est si bête,
Qu'un enfant monterait dessus.
Avec sa prétendue, à ses yeux si soumise,
Par ses joyeux amis dignement escorté,
Des chaînes de l'hymen Guillot fut garrotté,
En face de la sainte église.
Le plaisir dura peu, le repos encor moins.
Denise, pour être maîtresse,

Des maris complaisans exaltait la tendresse,
Grondait, prétextait des besoins :
On devoit à son or, on devoit à ses soins
De ne pas sentir la détresse;
Tous les jours nouveaux altercas.
Ennuyé de tant de fracas,
Vers son curé Guillot chemine,
Lui conte tout, les si, les cas,
Et comme sa Denise était fière et lutine.
Ah! Monsieur! c'est un bruit que l'on ne s'entend pas!
Ami, dit le curé, patience et courage
Te donneront soulagement :
Crois-moi, montre-toi le plus sage;
Peu de femmes, mon cher, sont faites autrement.
La cloche neuve est leur image;
Au temple présentée en pompeux étalage,
On l'élève au clocher, personne ne l'entend;
Mais on est assourdi par son bruyant tapage,
Sitôt qu'on y met le battant.

LE POUVOIR DE LA VANITÉ.

HISTOIRE VERITABLE,

DÉDIÉE AUX DAMES.

Aujourd'hui dans mes vers, parlant de vanité,
Je dois vous les offrir, sexe doux, sexe aimable;
Mon sujet est moral, pris dans la vérité:
J'eusse aimé mieux cent fois le trouver dans la fable.
Trois belles Nymphes en courroux,
L'œil en feu, l'air traitre et perfide,
Maltraitèrent, un jour, de propos et de coups,
Un chevalier jeune et timide.
Félix étoit le nom du jouvenceau,
Quatre lustres formaient son âge;
Le duvet le plus fin tapissait son visage:
En un mot, Félix était beau.
Chacun dans tous ses traits lisait son caractère;

Il était humain, généreux,
Sa bonté le rendait heureux,
Et sa franchise savait plaire.
Mais sur l'article de l'honneur,
Il avoit, je l'avoue, un étrange système.
Souvent dans ses présens la nature est extrême;
Souvent on est fâché d'avoir un trop grand cœur.
Félix en fit l'épreuve, hélas! mieux que personne.
Injurié, moqué, battu
Par un sexe enchanteur à qui tout se pardonne,
Il vit expirer sa vertu.
Il voulut se venger: la vengeance est permise,
(Quoi qu'en dise un savant docteur),
Mais d'ailleurs, quand on a pris conseil de son cœur,
On ne consulte pas les pères de l'église.
Voilà Félix triste et rêveur,
Méditant en secret des projets de vengeance,
Et promettant tout bas de rendre à son honneur
Ce qu'il avait perdu par trop de complaisance.
Quoiqu'il fût jeune et peu formé,
Il connaissait assez les femmes
Pour savoir quel est sur leurs âmes
Le pouvoir de la vanité.
Ce fut de cette arme traîtresse

Qu'il mit en jeu tous les ressorts ;
Et sûr de sa victoire, il court, vole et s'empresse
D'aller de son honneur redresser tous les torts.
Il arrive bientôt chez le trio femelle ;
Et quoique son orbite ardent et plein de feu
Parût lui présager une guerre cruelle,
Son arrivée alarma peu.
Toutes étaient à la toilette ;
Pas une ne quitta son miroir complaisant :
La visite était indiscrète,
Et le miroir était charmant.
Pulchérie y voyait de sa bouche riante
Le contour gracieux et le frais coloris,
Et, du mélange heureux des roses et des lys
Son beau teint recevait une grâce piquante.
Ses dociles cheveux préparés à dessein,
Descendaient sur son dos en tresses ondoyantes ;
Ou changés en anneaux par ses mains complaisantes,
Couvraient négligemment l'albâtre de son sein.
Près de la belle Pulchérie
Était sa sœur Mizapouf,
Son occiput altier était armé d'un pouf
Qui la rendait mille fois plus jolie.
Elle était occupée à relever l'éclat

De son teint réfléchi par une glace pure;
Et, sous ses doigts légers, un pinceau délicat
Mariait sans effort l'art avec la nature.
O toi que le ciel fit plus belle que le jour,
Pourquoi sous le carmin nous dérober ces traces?....
Arrête..... Ignores-tu que le burin des grâces
Ne cisela ta peau que pour loger l'amour?
Derrière ses deux sœurs paraissait Zéphirine.
Son minois incliné reposait sur ses doigts;
Elle lorgnait à la sourdine,
Et, d'un air persiffleur, riait en tapinois.
On voyait dans ses yeux, où se peignait son âme,
Que l'Apollon malin travaillait en secret
A faire entrer une épigramme
Dans le cercle étroit d'un couplet.
Peu jalouse toujours du soin de sa parure,
Elle disait avec gaîté:
« A quoi me servirait cet éclat emprunté;
» L'esprit vaut mieux que la figure. »
Tels étaient des trois sœurs les heureux passe-temps.
Ils s'échappaient dans l'innocence,
Car la vanité seule absorbait des instans
Qu'aurait sans le miroir gagné la médisance.
Pendant ces doux loisirs, l'aimable adolescent

Impatient de sa vengeance,
Dans la chambre voisine, attendait en silence
Le moment du retour de ce trio charmant.
Souvent contre le sort l'innocent se récrie;
Mais Félix fut heureux, et le sort lui sourit.
Sans y penser il découvrit
L'arsenal élégant de la coquetterie.
C'était dans ce vaste arsenal
Que nos beautés, tendres et vives,
Devaient choisir les armes offensives
Qui devaient triompher au bal.
On y voyait briller les plus fines dentelles,
Des bijoux, des pompons, des falbalas, des fleurs,
Des fichus transparens, des maris engousseurs,
Et toutes les modes nouvelles.
Peut-être attendez-vous une description
Des atours qu'enfermait chaque vaste étagère;
Mais je n'ai jamais lu le grand vocabulaire
Où la mode imprima son bizarre jargon.
D'ailleurs je conviendrai, Mesdames,
Soit dit ceci sans vous fâcher,
Qu'il faut bien moins de temps pour connaître les femmes
Que ce qui sert à les parer.
Quoi qu'il en soit, Félix admire avec silence

Le magique dépôt où brillaient tant d'atours.
Il referme sans bruit la porte à doubles tours,
Et la clef tombe en sa puissance.
Puis, posant sur un lit surmonté d'un grand dais,
Un antique fauteuil, d'une énorme surface,
Il y monte, et s'assied avec toute la grâce
D'un Doge couronné qui dicte des arrêts.
« Enfin, dit-il, voici l'instant propice
» Où, faisant à l'honneur servir la vanité,
» Je pourrai, suivant mon caprice,
» Soumettre et maîtriser l'orgueil de la beauté.
» Trône où je suis assis, sois témoin de ma gloire;
» Et puisque mon honneur dépend de cette clef,
» O Dieux! je vous atteste, et vous pouvez m'en croire,
» Je ne la rendrai point que je n'en sois vengé! »
A peine a-t-il fini, qu'accourent nos trois Grâces
En frédonnant un air badin;
Le Zéphir, qui les suit, détache de leurs traces
Un suave parfum de musc et de jasmin.
Moutonne Pouf arriva la première
Au lieu qui renfermait les bijoux et les fleurs;
Mais le trouvant sans clef, elle jette en arrière
Un regard affligeant qui consterna ses sœurs.
Dieux! qu'ai-je vu, s'écria Pulchérie!

..... Félix.... un homme sur mon lit !
Moutonne, à cet aspect, tomba presque sans vie ;
Pour la première fois Zéphirine pâlit.
L'émotion fut des plus vives ;
L'effroi plusieurs instans tint leurs langues captives :
Enfin Félix, fort à propos,
Rompit ce long silence, en prononçant ces mots :
« Rassurez-vous, nymphes charmantes,
» Je viens vous apporter des paroles de paix,
» Des paroles bien consolantes....
» Mais sachez toutes trois mériter mes bienfaits.
» Mon honneur compromis, et ma gloire outragée,
» Ont long-temps imprimé la honte sur mon front :
» L'âme d'un chevalier est sensible à l'affront ;
» Il est temps qu'elle soit vengée.
» Vous avez sur mon cœur perdu vos plus beaux droits.
» Je pourrais me permettre une prompte justice,
» Mais voici le moment propice :
» Aujourd'hui ; c'est à vous à recevoir mes lois.
» De cette clef dépend ma vengeance légère ;
» C'est la clef qui promet les jeux et les plaisirs,
» C'est celle où tendent vos désirs :
» Sans elle vous ne sauriez plaire.
» Le cœur humble, soumis, recevez ce beau don.

» Et, sur le marche-pied d'un trône
» Qu'un éclat modeste environne,
» Mettez-vous à genoux, et demandez pardon. »
A ces mots de pardon, le dépit et la rage
Enflamment les regards des trois aimables sœurs ;
Le rouge le plus vif colore leur visage :
Les transports de la haine ont passé dans leurs cœurs.
Pulchérie aussitôt trois fois s'avance et jure,
Qu'elle détrônera le vainqueur insolent ;
Mais la juste frayeur qu'elle a pour sa coiffure,
Trois fois retint l'effort de son bras imprudent.
Le démon qui guidait la jeune Zéphirine,
En vain l'électrisa de son souffle pervers.....
Du courageux Félix l'ardeur presque divine,
Sut triompher bientôt des ruses des enfers.
Mizapouf, à son tour, employa les menaces,
Les complimens et les douceurs ;
Elle sut mettre en jeu ces aimables grimaces,
Dont l'effet si magique est de toucher les cœurs.
Rien ne put réussir ; Félix fut inflexible.
Oui, j'en conviens, c'est une cruauté
D'insulter ainsi la beauté.....
Le sexe, que j'adore, est si doux, si sensible !
Mais déjà le soleil baissait,

Et, prêt à quitter nos demeures,
Il entraînait le char des Heures :
Le moment du bal approchait.
« Hélas! s'écria Pouf, que faire, qu'entreprendre?
» Ne pourrai-je danser ce soir
» Avec ce Dorilas, si complaisant, si tendre?
» Damis et Cléophon se flattaient de m'y voir.....
» Et moi, répétait Pulchérie,
» J'espérais, à la fin du jour,
» Faire mourir vingt chevaliers d'amour,
» Et vingt belles de jalousie.
» Mes superbes anneaux, en ovale arrondis,
» Mon chapeau, qui semblait présager des conquêtes,
» Ces linons, dont Bertin sut façonner les plis,
» Ne pourront donc ce soir faire tourner des têtes? »
Ainsi, tantôt la crainte et tantôt le désir
Agitaient tour à tour leurs mobiles pensées
Sur le choix de la honte et celui du plaisir.
Nos nymphes hésitaient.... sans cesse embarrassées;
La vanité sut reprendre ses droits;
Les perd-elle jamais sur ce sexe agréable?
Elles tombèrent toutes trois,
Aux pieds du vainqueur implacable.
Félix énorgueilli d'un triomphe odieux,

Prit cet air imposant que la victoire donne,
Et dit aux jeunes sœurs, d'un ton impérieux :
« Relevez-vous, je vous pardonne.
» J'ai vengé mon honneur et soumis la beauté.
» Au gré de mes désirs ma journée est remplie;
» Et, puisqu'à vos dépens vous l'avez embellie,
» J'en rends grâce à la vanité. »

ANECDOTE DE M. R.....

La fièvre vint un jour troubler le bon ménage
Du tranquille Monar chéri de sa moitié :
Elle versait des pleurs; hélas, c'était pitié!
Et chacun la plaignait dans tout le voisinage.
Les remèdes ne faisaient rien.
Le médecin disait : il faut qu'il évacue,
Sans quoi je ne vois nul moyen
De le guérir; bientôt toute la rue
Sut la sentence. On était sur l'éveil :
Pour personne on ne vit un intérêt pareil,
Quand la seule nature, en miracles féconde,
Aux humeurs de Monar soudain lâcha la bonde :
De la mort à l'instant le voilà préservé.
Sa femme, qui le voit sauvé,
Dans son premier transport par sa fenêtre crie :
Monar chie, il m'est conservé!
Et l'on répète : Monar chie.

Ce cri de joie est pris en mal :
Un commissaire au ton brutal,
Escorté comme à l'ordinaire,
Monte chez Monar en colère;
Interpelle sa femme, et lui dit, l'œil froncé :
Citoyenne, quel mot avez-vous prononcé?
— Que Monar chie. — Ah qu'on punisse!....
— Et qui donc, Citoyen? Attendez jusqu'au bout,
Reprend l'épouse; entrez, faites votre exercice :
Vous prononcerez après coup :
Car nous savons que votre office
Est de mettre le nez partout.

TELS GENS, TEL ENCENS.

Honorons les saints, mes amis;
Ils sont, par leur haut caractère,
Nos avocats en paradis,
Et nos protecteurs sur la terre.
Mais que l'hommage soit sincère,
Dans vos plus rudes embarras,
Non pour des moyens vils et bas,
Comme certaine ménagère,
Dont je vais vous conter le cas.
D'une ferme elle était maîtresse,
Et femme d'un bon villageois,
Dans un pays couvert de bois,
Dont les cochons font la richesse.
Tanchon Guillot était son nom,
Commère active et déleurrée,
Sur son mari prenant le ton;
Aussi de toute la maison
C'est elle qui faisait l'ouvrée.
Saint Antoine était le patron

De cette infertile contrée.
Dans le temple paroissial
On avait placé sa chapelle ;
De la province le Pigal
Mit jadis sur un piédestal
Le saint, de grandeur naturelle :
Son compagnon était au bas.
De noël jusqu'au mardi-gras,
(Pour le curé bonne aventure),
L'autel ne dégarnissait pas.
C'était des jambons, une hure,
Des pans de lard, des cervelas,
Et des boudins outre mesure.
Tandis que chacun apportait
Au saint son offrande pieuse,
La grosse Fanchon marchandait,
D'un jour à l'autre remettait ;
Et malgré qu'elle en fût honteuse,
Par ne rien offrir finissait :
Car sa main n'était pas donneuse.
Bientôt elle s'en repentit.
Tout prospérait dans le village ;
Son seul troupeau reçoit dommage :
Elle apperçoit qu'il dépérit.

Le rouge lui monte au visage ;
Elle part pleine de dépit.
Près de Saint Antoine elle arrive :
Ah ça, dites-moi donc pourquoi,
Cruel, vous vous vengez de moi ?
Mon offrande, quoique tardive,
Est prête, j'en jure ma foi !
Laissez donc là votre rancune,
Les saints n'en doivent point avoir :
Tenez, la vérité n'est qu'une ;
Notre jambon est au saloir,
Et vous l'aurez dimanche au soir.
Pour preuve de ce que j'avance,
Avant que de m'en retourner,
Je veux, sauf votre respect, donner
Au compagnon que la constance
A vos pieds paraît enchaîner,
De quoi faire un bon déjeuner.
Elle dit, et prend une escabelle ;
Monte dessus ; et sans façon,
Voilà l'honorable Fanchon,
A sa parole trop fidèle,
Qui se trousse et pousse une selle
Vis-à-vis du nez du cochon.

M. PICANCHOIS.

Un cuisinier déjà sur l'âge,
Qu'on nommait *Arthur Picanchois*,
Prit jeune femme, et se mit en ménage.
Notre homme était si content de son choix,
Qu'à tout moment il régalait sa mie
De quelque mets délicat et friand.
Mais si de jour elle était bien servie,
La nuit s'écoulait tristement.
Mons Picanchois la passait en dormant.
Suis-je déjà dans mon veuvage ?
Disait sa ménagère en attendant le jour.
Que le lit d'un époux est un triste séjour
Sans le hochet du mariage !....
Ainsi parlait Catin en invoquant l'Amour.
Certaine nuit que la pauvrette
Poussait d'inutiles hélas,
Et remuait dans sa couchette,

Tantôt un pied, tantôt un bras,
En sursaut le mari s'éveille.
(On sait que celui qui sommeille,
Et qu'on dérange, est de mauvaise humeur).
Le cuisinier, qui n'était que dormeur,
De gronder se donne carrière.
Las! il n'était dur qu'en propos!
Pourquoi, dit-il, troubles-tu mon repos?
As-tu des fourmis au derrière?
Je ne sais qui peut t'agiter:
Mais, pendant la nuit toute entière,
Tu ne fais que me tourmenter.
Hélas! reprit Catin, si de toi je m'approche,
Si je fais au lit tant de tours,
Peux-tu m'en faire le reproche!
Est-ce ma faute à moi? Juges-en mes amours?
Un cuisinier doit savoir que toujours
Un rôt mal enfilé tourne autour de la broche.

LE SCRUPULE LEVÉ.

Après beaucoup de raccommodemens,
Sans qu'il soit devenu plus sage,
Par le plus doux des sacremens,
Julie enfin sut fixer son volage,
Coq à la fois et chantre du village.
Un carme reçut leurs sermens,
Lut la formule, et vint à ce passage :
Vous serez deux dans une même chair.
Le beau dicton ! interrompit Julie ;
Ah ! révérend, répétez haut et clair,
De crainte, hélas ! que l'ingrat ne l'oublie !
Et toi l'ami, fit-elle au magister,
Tu l'entends bien ? plus d'excuse ou l'enfer.
Lise en pleurait. Ne crains rien pour notre âme,
Dit-il tout bas, nous avons le pater
Pour nous absoudre et pour baiser ma femme ;
Notre marché date d'hier.

LE QUARTIER D'HIVER.

Dans le château de sa grand'mère,
Un jeune lieutenant, bien en point, bien dispos,
Goûtait les douceurs du repos,
Et tâchait d'oublier les horreurs de la guerre.
A dix-huit ans, la bonne chère
Ne causerait que des tourmens,
Si l'on n'avait une bergère
Pour vous les alléger, dans de certains momens.
Il en eut une très-jolie,
Franche au-dedans comme au-dehors,
Qui, pendant son semestre, en reine fut servie.
Mais il fallut quitter cette agréable vie,
Partir, et rejoindre le corps
Dans le fond de la Westphalie.
Il arrive en carême, et son vieux général,
Très-dévot, ne pouvant mieux faire,
Lui dit : Mon cher enfant, vous devez satisfaire,
Avant tout, au devoir paschal;

Choisissez des arrêts ou du saint tribunal :
Demain c'est les rameaux, songez à votre affaire.
D'après cet avertissement,
Le lieutenant alla se mettre
Aux pieds d'un augustin, prieur du régiment,
Et s'accusa, sans rien omettre,
Des plus jolis péchés qu'un héros peut commettre,
Quand il est aimé tendrement.
On le remet à la huitaine,
En lui disant de fuir la fornication.
Se voyant éloigné de la naïve Hélène,
Sa première inclination,
Il le promit. O forfaiture !
Le lendemain de sa confession,
Il fut infidèle et parjure !
Puis fiez-vous au droit des gens,
Et dormez, s'il se peut, sur la foi des sermens.
A donc ce lendemain ayant réminiscence
Des plaisirs que naguère il savourait au loin,
Le pauvret, tourmenté d'une dure abstinence,
Rencontre son hôtesse, et l'accole en un coin :
Il en avait tant besoin,
Que la chose dura moins qu'une révérence.
L'époux monte avec gravité :

On l'entend, et chacun tire de son côté.
Les huit jours écoulés sans nul autre naufrage,
On va trouver père François.
— Avez-vous été sage? — Oui, mon père, et très-sage,
A l'exception d'une fois.
— Comment! une rechute? ah! jeunesse rebelle!
De la confession vous vous faites un jeu?
— Non: mais, en vérité, j'y suis resté si peu,
Que de m'en faire un crime est chose trop cruelle.
— Parbleu! vous me la baillez belle!
Eh! pensiez-vous, dit le pater,
Y passer un quartier d'hiver?

LE JEU DE PIQUET.

Zaïs, aussi belle que sage,
Au sortir du couvent, innocente et sauvage,
Passa dans les bras d'un époux,
Homme d'esprit, mais approchant de l'âge
Où les maris sont moins amoureux que jaloux.
Zaïs, dès son adolescence,
Avait ouï prêcher souvent
Que la sévère continence
Sur toutes les vertus avait la préférence
Et le croyait comme au couvent.
Voilà sa pudeur sous les armes.
Au moindre contact du mari,
C'était un sursaut, puis un cri,
Puis des pleurs. A la fin, pour épargner ses larmes,
Monrose s'endormit à côté de ses charmes.
Pendant huit jours, même refus.
L'époux, très-surpris, très-confus,
Alla, dans sa douleur amère,
Porter des plaintes à sa mère.

Zaïs fut appelée : on lui parle raison,
(Qui jamais ne perça les murs du monastère).
Je croyais fermement, dit-elle sans mystère,
Que le plaisir des sens pour l'âme est un poison ;
Mais ma chère maman m'assure du contraire :
Comme je veux la satisfaire,
Monsieur, regagnons la maison.
Monrose jura sur son âme
De ménager Zaïs en lui marquant sa flamme,
De demander toujours avant d'aller au fait ;
Et pour n'encourir aucun blâme,
Devant la mère il dit : Prenons pour mot du guet,
Voulez-vous jouer au piquet ?
On convient. Dès le soir, il le donne à l'oreille,
Entre deux draps bien doucement :
Un oui fut la réponse, et ce oui si charmant
Répara tout, et fit merveille.
Ah ! s'écria Zaïs dans son plus beau moment,
Ah ! sœur Colette ! ah ! sœur Abeille !
Vous qui prêchez si doctement,
Je vous attends à la pareille !
Au milieu des désirs naissans,
Quand la nature, sans nuage,
Nous a, dans la fleur de nos ans,

Découvert un sixième sens
Dont nous venons de faire usage,
Bientôt des plus brûlans désirs
Cette jouïssance est suivie ;
On veut, prodigue des plaisirs,
Dans l'ivresse passer sa vie.
Telle, après des momens si doux,
Zaïs, aux cieux l'âme ravie,
Croyait, à chaque instant, au gré de son envie,
Et renaître et mourir dans les bras d'un époux.
Monrose s'en doutait : couché vers la ruelle,
Agacé vainement par sa femme nouvelle,
Il épargnait son viager ;
Et, selon sa promesse, il ménageait la belle,
Afin de mieux se ménager.
Il sommeillait, lorsque l'aurore
Ouvrait les portes du soleil ;
Et quand l'astre, qui tout colore,
Des hameaux d'alentour eut chassé le sommeil,
Il paraissait dormir encore,
Tandis que sa Zaïs qu'un tendre feu dévore,
D'un air impatient attendait son réveil.
Elle se lève, et court à la fenêtre ;
Donne à l'appartement un peu plus de clarté,

Revient au lit. La curiosité
La tourmente ; elle veut connaître
Le moteur de la volupté.
Zaïs le vit, mais penché, mais débile,
Semblable à l'arbuste fragile
Qu'un vent impétueux a mis sur le côté.
Comment ! c'est là, dit-elle avec vivacité,
Du plaisir le puissant mobile ?
D'avec lui-même, hélas ! quelle disparité !
Il voyait tout cela, le patient Monrose,
Et se laissait lorgner sans dire aucune chose.
Mais il s'agite enfin, soupire, étend les bras,
Embrasse sa Zaïs, fraîche comme la rose
Dont l'amoureux zéphir découvre les appas.
Il lui dit des douceurs : c'est là tout ce qu'il ose,
Et le seul mot du guet ne se répète pas ;
Il échappe à Zaïs : sa bouche caressante
Prononce d'une voix timide et languissante :
Monrose, voulez-vous jouer ?
Le mari, craignant d'échouer,
Lui répondit avec finesse :
Malgré tout mon désir de tenir votre enjeu,
Ha ! je m'en garderai, je crains trop votre adresse.
Vous voulez me tromper, vous avez vu mon jeu.

L'ÉQUIVOQUE.

Momus, je rejoins ta bannière;
Prête-moi ton esprit jovial;
Et toi, viens, Muse garçonnière;
Je veux conter, à sa manière,
Une histoire de carnaval.
Lyon est le lieu de la scène;
Un aveugle, l'Amphytrion;
Sa jeune épouse, mon Alcmène;
Son Jupiter, un histrion.
Étroitement logés, dans un troisième étage,
Et la femme et l'époux vivaient paisiblement:
Un hautbois, paisible instrument,
Du pauvre quinze-vingt faisait tout l'apanage;
Et sa chère moitié, pour fournir au ménage,
Accouchait, clandestinement,
Des tendrons fécondés avant le mariage.
Bastien, (c'est le nom du mari),
Lorsque sa femme avait pratique,

Écorchait Dezède ou Grétri ;
Et, grâce au bruit de sa musique,
Personne n'entendait un cri,
Qui pût éveiller la critique.
On gagnait bien sa vie, et tout allait au mieux.
Lucine, aussi chaste que belle,
Rebutait les amans, fuyait les curieux :
Aucun homme n'entrait chez elle.
Comment apprivoiser cette beauté cruelle ?
Désireux d'en venir à bout,
Un jeune élève de Thalie,
Qui la trouvait fort de son goût,
Prend les avis, les airs et la voix de Julie,
Se fait une taille arrondie,
Et chez nos bonnes gens monte entre chien et loup.
Il sanglotte. Lucine avec bonté l'accueille,
Le console, l'étend sur un large sopha,
Et va de la nature ouvrir le portefeuille,
Tandis que son mari prélude en fa, ut, fa.
Le galant fait l'agnès, et faiblement repousse
Une main délicate et douce,
Qu'il couvre de baisers, en maudissant son sort.
Lucine cependant fait un léger effort ;
Et, croyant soulager une tendre victime

D'un penchant naturel qu'on poursuit comme un crime,
Elle glisse sa main, et trouve entre ses doigts
La flèche de l'Amour, au lieu de son carquois.
O surprise ! la scène alors change de face.
Son nerveux séducteur, plein de sa passion,
L'élève, la renverse, et la met à sa place ;
Et, dans cette position,
Rien ne résiste à son audace.
Pour une *Honesta* qui menace,
Terrible situation !
Furieuse d'abord, mais bientôt attendrie,
Elle cède, troublée, à son hardi vainqueur,
Et péchait : le remords vient tourmenter son cœur,
Et tout en se pâmant l'accoucheuse s'écrie :
C'est un garçon!... Bastien!... Bastien !
Tant mieux! tant mieux! dit-il, ma mie,
En reprenant sa symphonie ;
Dieu veuille en faire un bon chrétien !

LA DEVOTION ESPAGNOLE.

Amis, bannissez le scrupule:
De la piété c'est l'abus.
C'est dans le monde un ridicule;
Et lorsqu'un esprit trop crédule
Anime des cœurs corrompus,
Fuyez, c'est un vice de plus.
Sexe charmant, on vous accuse
D'être sujet à ce défaut;
Mais j'aime à croire qu'on s'abuse,
Vous savez trop ce qu'il vous faut,
De la gaîté, de la décence,
L'art de nous cacher vos désirs,
Sans affaiblir notre espérance,
Voilà votre utile science;
Et si vous payez les soupirs
D'un amant par la jouïssance,
Votre excuse est dans ses plaisirs,
Votre gloire, dans sa constance.

Mais le scrupule est un travers
Qui n'offre ni plaisir ni gloire :
J'apporte en preuve cette histoire ;
Lisez-la jusqu'au dernier vers.

A Malaga, dona Juliette
Plut au capitaine Germain :
C'était une vive brunette,
Superstitieuse et coquette,
Tenant ses heures d'une main,
De l'autre levant sa jaquette.
Gentille Agnès, vous rougissez ;
Ce portrait blesse votre vue :
Vous craignez la vérité nue,
Et déjà vous m'embarrassez.
Cependant, aimable ingénue,
Par un souris vous m'agacez ;
Pour m'encourager, c'est assez :
Or, écoutez, je continue.

Vous saurez donc qu'on finança,
Et qu'au moyen d'un droit d'aubaine,
Dona Juliette-y-Cuença
Finit avec le capitaine,
Comme sous Jupiter, Alcmène
Son grand Hercule commença.

Très-satisfait de sa bergère,
Il paie et mande le souper.
En attendant, dit-il, ma chère,
Buvons, et vogue la galère!
Soudain il se met à lamper
D'un excellent vin de Madère;
Et la donzelle, sans façon,
Trinque et se met à l'unisson,
Quand tout à coup l'*angelus* sonne.
Et vite, aux pieds de sa madone,
Après avoir fait un *salve*,
Elle va dire trois *ave*.
Qu'est-ce ceci? mais perds-tu la tête,
Dit Germain; as-tu peur céans?
Nous ne craignons point de tempête,
Ni bancs, ni rochers, ni courans,
Et tu pries! au diable la bête!
Finis, car nous perdons du temps.
Allons, viens que je te corrige.
Seigneur, vous serez satisfait;
Nous faisons ce qu'Amour exige,
Tout en disant le chapelet.
Cependant on couvre la table
D'un chapon bien gras, bien dodu,

D'un ragoût d'odeur agréable,
Et d'un bel œuf tout frais pondu.
Ce bel œuf était pour Juliette;
Elle l'ouvre en disant Jésus,
Et faisant une croix dessus,
Avant d'y tremper sa mouillette;
Tandis qu'avec son coutelas,
Notre marin, du chapon gras
Lève une aile pour la brunette,
Et la jette sur son assiette.
— Non, seigneur, reprenez ceci;
D'user de viande un samedi
Que Notre-Dame me préserve!
— Bon! bon! nous seuls ici,
Laisse là ta sotte réserve.
— Un pareil jour! ciel! quels remords,
Si je mettais chair dans mon corps!
Non, j'ai l'âme trop timorée.
— Par ma foi, le scrupule est bon,
Dit le marin, haussant le ton;
Peste soit de la mijaurée!
Prends-tu mon v.. pour un goujeon?

CONTE A PROPOS DE BOTTES.

Né sur les bords de la Garonne,
Moussu dé Fieré-Lame, ancien garçon major,
Au régiment de la Couronne,
Était, si l'on en croit la légende gasconne,
Aussi brave, aussi grec que le vainqueur d'Hector.
Mais plus chaud que ne fut le moineau de Lesbie,
En guerre il préféra par fois
Au lit de camp, le lit d'une aimable ennemie.
Aussi nous disait-il en vantant ses exploits :
« Cadédis ! mes amis, je gagne double croix
» En peuplant d'étrangers la grande confrérie ;
» Car jusqu'entre deux draps je venge la patrie ! »
Lecteur, pour un moment, suivons notre officier.
Son régiment vint en quartier,
Après une longue campagne,
Dans une ville d'Allemagne ;
Et le sort le logea tout près d'un cordonnier
Dont l'appétissante compagne

Aurait fait succomber le grand pénitencier.
La voir, courir après, lui serrer les menottes
En tapinois fort amoureusement,
Saluer le bourgeois, lui commander des bottes;
Ce fut-là du *cousis* le premier mouvement.
Mais, (prodige inouï chez ses compatriotes),
La réflexion vint au secours de l'amant!
Il regagna son logement.
Voilà comme l'amour change le caractère;
Notre âme, sous ses lois, n'a plus le même ton;
Et sa flèche la plus légère,
Ferait du lâche un brave, et du brave un poltron.
Le lendemain, comme on se l'imagine,
Visite fut rendue au nouveau Saint-Crépin.
On fait un petit signe à la belle voisine;
On donne du tabac au trop heureux voisin:
C'est par de tels moyens qu'un garçon s'achemine.
Le nôtre dit adieu, puis revient sur le soir.
— *Hé bien! et la bésogne est-elle commencée?*
— Monsieur, répond la dame, elle est fort avancée,
Et demain vous pourrez l'avoir,
J'irai vous la porter. — *Bon! jusqués au révoir.*
Foi de femme d'honneur est quelquefois peu sûre;
Qui cherche le plaisir est bien plus scrupuleux.

Celle-ci tint parole, et, brusquant l'aventure,
Dès le matin, en brillante parure,
Les bottes à la main, elle est chez l'amoureux.
Mais quoique le marché dût être fait entr'eux,
On resta long-temps à conclure.
Or, tandis que l'on concluait,
Le cordonnier s'inquiétait.
Enfin, craignant l'effet d'une perfide trame,
Il court après son bien, le cœur tout palpitant,
Et frappe comme un sourd, criant, pestant, jurant,
A la porte de Fieré-Lame.
Qu'ès-à-co ? — *L'être moi, mossié le liétenant.*
— *Pesté, voisin, qué vous êtes pressant !*
Et qué voulès ? — Mon bott, mon femme.
— Parbleu ! je les essaie, attendez un moment.

POUR LE JUBILÉ DE 1775.

A cause de son grand caquet,
Et de son plumage sinistre,
Un vieux merle devint ministre
Des heureux habitans du plus prochain bosquet.
Pour bien commencer son carême,
Avec grand appareil il va chez les moineaux
Prêcher contre le quatrième
Des péchés nommés capitaux.
Hélas ! tous ces pauvres oiseaux,
Suivant lui, se trouvaient dignes de l'anathème.
Le mâle, à gorge noire, était un garnement,
Et son amoureuse femelle,
Une Laïs, une infidèle,
Pour jamais dévolue au plus grand châtiment.
Sous son froc enfumé le merle s'évertue :
Le ciel, leur disait-il, calcule vos forfaits,
Voilà pourquoi, dans ses filets

Il permet qu'un méchant vous attrape, et vous tue ;
Et que, pour vous punir, les coucous, que l'on hue,
Sont si communs dans nos forêts.
Quand le triste animal eut dit sa ratelée,
Qu'avec componction on ouït jusqu'au bout ;
Les époux inconstans de la chaude assemblée
Crièrent à la fois : Nous nous pardonnons tout.
Puis on vit le dieu de Cythère
Agiter leur aile légère ;
Chacun à sa compagne alla rendre son droit.
Ce miracle se fit sans sortir de l'endroit,
Tant on craignait du ciel la trop juste colère.
Ah ! si tous les sermons pouvaient finir ainsi ;
Quel jubilé que celui-ci !

LA BONNE MÉNAGÈRE.

Qui prend femme vive et légère,
Quand l'âge a blanchi ses cheveux,
Sur le portrait de leur grand-père,
Risque de tromper ses neveux.
Cette fâcheuse erreur, dont l'histoire fourmille,
Se glissait sourdement dans l'honnête famille
De Blaise Godiveau, traiteur de grand renom;
Et déjà d'un enfant sa compagne gentille
Avait un peu brouillé le nom.
Il s'en doutait le pauvre Blaise;
Parfois il montrait de l'aigreur.
Se fâcher, dans ce cas, est encore une erreur
Qui met un vert galant un peu plus à son aise.
J'ai toujours aux maris conseillé la douceur.
Un soir que tourmenté par son humeur jalouse,
Sans toucher au sujet, il grondait son épouse,
Elle répondit au grison:
Mais de quoi te plains-tu? vois-tu quelque maison

Plus propre et mieux achalandée ?
C'est pourtant sur mes soins que sa vogue est fondée ;
C'est moi qui veille à tout, j'y suis comme en prison :
Par mon activité le commerce prospère.
Nous gagnons de l'argent, et c'est toi qui le serre ;
Pour ma personne enfin tu ne dépenses rien.
Tais-toi, répond l'époux tout rouge de colère,
Va, tu n'es que trop ménagère,
Pour mon honneur et pour le tien ;
Car on te voit souvent, sur ce point peu sévère,
User le *bien* d'autrui pour épargner le mien.

LES TREMBLEURS.

Sur les confins du pays Franc-Comtois,
Guillot et sa femme Denise,
Grosse joufflue encor de bonne prise,
Demeuraient au milieu des bois,
Et fort éloignés de l'église.
Cependant, en zélés chrétiens,
On les voyait toujours au temple
Les deux premiers. A ses paroissiens
Leur bon curé les citait pour exemple.
Jaloux de mériter un éloge si doux,
Un dimanche ils allaient en grande diligence
Vers le saint lieu, bras dessus, bras dessous,
Tantôt en gardant le silence,
Et tantôt se parlant avec indifférence,
A la manière des époux.
Quand, au milieu de leur voyage,
Voilé par un sombre nuage,
Le matin rentre dans la nuit.

Le vent s'élève et l'orage le suit.
L'éclair brille, éblouit la vue ;
Du tonnerre on entend le bruit,
La foudre, qu'enferme la nue,
En s'échappant avec fracas,
Frappe un vieux tronc, qu'elle brise en éclats,
Et la tempête continue.
Denise tombe à deux genoux,
Se signant d'une main tremblante ;
Ainsi fait son bénigne époux,
Qui lui dit d'une voix dolente :
« Ah ! ma femme, tout va finir ;
» C'est aujourd'hui la fin du monde :
» Le fils de l'homme va venir !
» Confessons-nous l'un l'autre avant que de mourir ;
» Ayons de nos péchés une douleur profonde.
» Notre pasteur a lu publiquement
» Que ça vaut presqu'un sacrement.
» — Mon ami, répliqua Denise,
» Il m'en souvient ; tu parles d'or ;
» Tiens, voilà que je suis assise :
» Commence ton *confiteor*. »
Guillot obéit, se confesse,
Agenouillé sur le gazon ;

Et dit enfin que pour Suzon
Il avoit eu quelque faiblesse.
Sa femme lui répond : Tais-toi,
Va, tu n'es faible qu'avec moi.
Mais le mari, dans sa détresse,
De tout réparer fit promesse ;
Ce qui lui valut son pardon.
Les femmes ont le cœur si bon !
A son tour, Guillot devint prêtre :
De sa compagne il va connaître
Tous les péchés gros et menus.
Les voilà qui changent de place :
Toujours la foudre les menace,
Toujours ils se croyent perdus.
« Bénissez-moi, dit-elle : Je m'accuse
» D'avoir menti sur de petits objets ;
» D'avoir parfois, en employant la ruse,
» Contrarié, sans raison, vos projets ;
» D'avoir médit, d'avoir appelé chiche
» Notre curé qui vend ses *oremus ;*
» D'avoir manqué de dire l'*angelus ;*
» D'avoir souvent désiré d'être riche. »
Après ces péchés généraux,
Denise en vint aux capitaux.

« Tu sais ; pardon ! vous savez bien, mon père,
» Que certain soir, étant au cabaret,
» Avec Alain et Jean notre compère,
» Où vous buviez de ce bon vin clairet,
» Jean vous quitta. Las ! à mon grand regret,
» A la maison il entre avec mystère.
— » Hon ! dit Guillot, ne cache rien : après.
— » Pour m'en conter il vint donc tout exprès ;
» Je le rabroue ; il avance et me brusque.
— » Foin ! s'écriait le mari confesseur :
» Après. — Mon cher, le brutal alla jusque
» Où vous allez dans votre belle humeur,
» Et se tint là sans que rien l'en débusque.
» J'étais couchée, et Margoton dormait.
» J'eus beau crier, tempêter, me débattre,
» Las ! il me fit deux fois, sans rien rabattre,
» Ce qu'à Suzon vous avez fait.
» *Meâ culpâ !*... Ciel, comme il tonne ! »
Guillot rougit, pâlit, s'étonne.
« Que je te rosserais ! dit-il dans son dépit ;
» Mais il faut que je te pardonne,
» Puisque je suis ici, friponne,
» A la place de Jésus-Christ. »

QUESTION THÉOLOGIQUE.

Près du faste et de l'opulence,
Aux portes d'une ville immense,
Dans un vieux galetas, effroyable réduit,
Où, pour deux sous, l'on passe une mauvaise nuit,
Gissaient vis-à-vis l'un de l'autre
Deux moribonds, l'un juif, l'autre zélé romain:
Ardens à réciter chacun sa patenôtre,
Le premier en hébreu, le second en latin,
Sans y comprendre un mot. En bon' israëlite,
Le soir du vendredi, maître Abraham hurlait,
Et jusqu'à l'autre soir toujours il marmottait
Les louanges de Dieu. Le frère Pierre ensuite,
Bréviaire en main, vêpres chantait,
Et prenait en plein sa revanche,
Le dimanche.
Puis, au lieu de se reposer,
Notre dévot encor voulait catéchiser.

De convertir le juif il avait grande envie ;
Mais celui-ci qui, de sa vie,
N'avait fait aucun troc sans avoir du retour,
Lui proposait de changer à son tour.
Vint un rabbin à barbe grise
Visiter l'enfant de Moïse,
Lui parler du talmud, et mettre en sûreté
Son cher argent. C'est une charité
Que le sanhédrin et l'église
Exercent à l'envi chacun de son côté.
Bientôt un moine séraphique
Accourut au secours du pieux catholique ;
Il portait barbe ainsi que le sale rabbin :
C'était un compagnon du grand saint Cucufin.
En deux mots, père Esprit vous confessa notre homme,
Qui, n'ayant pas le sou, promit d'aller à Rome,
Nus pieds, s'il se rétablissait,
Et surtout s'il convertissait
Ce juif plus entêté qu'une bête de somme :
C'était l'unique point où tendait son grand vœu.
Une crise survint à notre pauvre hébreu ;
Elle annonçait sa mort. Aussitôt frère Pierre
Dit : Voilà pour mon juif le moment de salut ;
Et, plein de son objet, il gagna comme il put

Un buffet sur lequel il saisit une aiguière ;
Puis vint arroser la crinière
Du bourgeois de Jérusalem,
Le tout, *secundùm Joannem.*
Comme il s'agenouillait pour finir sa prière,
Le nouveau baptisé termina sa carrière,
Et le rabbin parut... Pierre, en l'apostrophant,
Lui cria d'un air triomphant :
Vois ce vase ; Abraham meurt enfant de l'église ;
C'est moi qui l'introduis dans la terre promise :
Sors d'ici, mécréant.... A ces mots, Samuel
Se sentit possédé de la même furie
Que l'on appelait sainte au temps d'Ézéchiel,
Et du royal amant de la femme d'Urie.
D'un coup de poing, assené de grand cœur,
Il étendit le baptiseur
Sur sa couchette délabrée,
Et, tirant sa lame sacrée,
Vois-tu, dit-il, ce fer vengeur ;
Crois à Moïse, abjure ton erreur ;
Rappelle en ce moment ta raison égarée.
— Attends, dit le chrétien, haletant de frayeur,
Je promets d'être juif ; instruis mon ignorance.
— Vain propos : Samuel poursuivit sa vengeance,

Et le déprépuça. Pierre, dans la douleur
Finit ses jours, martyr de son intolérance.
Le rabbin fut brûlé. Mais, comme on allumait
Le théâtre de son supplice,
Il interpella la justice
De suspendre un moment, disant qu'il abjurait
La vieille loi qui jadis fut la bonne.
Las! il était trop tard pour avoir un sursis!
Bientôt la flamme l'environne,
Et l'on n'entendit plus ses cris.
On demande humblement à Messieurs de Sorbonne:
Lequel des trois, à leur avis,
Doit avoir place en paradis?

LA NOUVELLE DU JOUR.

TANDIS que l'Esprit-Saint machiavélisait
Pour donner un chef à l'église,
Au coin du feu Barthole séduisait,
Sans rivaux, l'innocente Lise.
Il était son cousin-germain:
Le scrupule arrêtait la belle.
Si l'on nommait un pape aujourd'hui pour demain,
Je vous permettrais tout, cher cousin, disait-elle:
Je souffre comme vous de ce retardement;
Mais comptez sur notre alliance,
Car avec un mensonge et de l'argent comptant,
Du saint-père on a la dispense.
Même propos pendant trois mois;
Enfin, il fut tenu pour la dernière fois.
Un archange, embouchant la trompette ascétique,
Du haut du Vatican, au monde catholique
Fit entendre ces mots: L'ouvrage est consommé,

La discorde est vaincue, et le pape est nommé ;
C'est Braschi : qu'on l'adore. A cette voix céleste,
Barthole, transporté d'un pareil manifeste,
Court chez Lise, et lui dit : Je peux donc tout oser,
Le pontife est élu ; je viens vous épouser.
Cher ange ! s'écria la dévote parente,
Tombant sur un sopha, les deux yeux vers le ciel,
Du Seigneur je suis la servante ;
Qu'il me soit fait ! Soudain copiant Gabriel,
Et plein du même feu, le pétulant Barthole,
D'un baiser bien nourri, lui coupa la parole :
Le verbe devint chair par cet attrait vainqueur.
Lise en vain répétait... le pape... la pudeur...
Déjà l'adroit cousin, imitant le saint homme,
Essayait l'anneau du pêcheur.
Arrête, disait-elle, arrête ; et mon honneur ?
— Va, va toujours, cousine, il reviendra de Rome.

LE CHAT QUI DORT.

Un grenadier du régiment d'Enghien,
Bon soldat, mais mauvais chrétien,
Eut le sort de Turenne en servant sa patrie :
A Berghen il perdit la vie.
Un vrai brave l'expose, et la compte pour rien.
Des morts la troupe était nombreuse ;
Mais Brogli commandait, la France fut heureuse :
Ce jour nous couvrit de lauriers,
Et Bellone épargna le sang de nos guerriers.
Jolibois, sortant de ce monde,
Ne voyait qu'alliés qui, réclamant Luther,
Dans une obscurité profonde,
Suivaient le chemin de l'enfer.
Son âme encor toute française,
Dédaignant de marcher avec nos ennemis,
Pour éviter la tourbe anglaise,
Et de ses adhérens vaincus, mais non soumis,
Prit le sentier étroit qui mène au paradis.
De la mort de Jésus, suivant notre bréviaire,

On y faisait l'anniversaire (1).
L'apôtre qui si bien essorilla Malchus,
Saint Pierre, du combat ayant eu la nouvelle,
Et croyant recueillir des âmes tant et plus,
Vint occuper son poste et faire sentinelle :
C'était, hélas! soins superflus.
Beaucoup sont appelés, mais il est peu d'élus.
Personne n'arrivait ; enfin il vit paraître
Notre héros : son air déterminé,
Son front altier, de lauriers couronné,
Du céleste portier le fit bientôt connaître.
Comment, s'écria-t-il, un impie, un damné,
Un scélérat, aux flammes destiné,
Prétend à l'éternelle gloire!
Loin d'ici libertin, duelliste, âme noire,
Blasphémateur.... Hola! répondit Jolibois,
En conservant son ton grivois;
J'ai pillé, massacré, point dit de patenôtre;
Hormis de renier Dieu, j'ai péché plus qu'un autre;
Mais pour ce dernier trait : ah! ventre, par la mort!...
Entre, et tais-toi, lui dit l'apôtre;
N'éveille pas le chat qui dort.

(1) La bataille de Berghen se donna le jour du vendredi-saint de l'année 1759.

LE RÊVE.

Un boucher s'en allant en fête,
Avec sa femme et leur enfant,
N'avait pour train qu'une jument
Alerte, vigoureuse bête,
Franche, et portant le nez au vent.
Vous auriez vu Benoîte en selle,
Et l'adolescent derrière elle;
Mon homme à pied, le fouet en main,
Passer à gauche, puis à droite,
Parler et répondre au bambin;
Rire, chanter avec Benoîte,
Pour sauver l'ennui du chemin.
Tout allait bien. La haquenée,
A son ardeur abandonnée,
Avançait d'un jarret nerveux;
Quand, vers la fin de la journée,
La route, à moitié ruinée,
Offrit un endroit dangereux

A la caravanne étonnée.
« Femme, cria son écuyer,
» Prends garde, empoigne la crinière ;
» Car en traversant ce bourbier,
» Si Margot lève le derrière,
» Elle vous flanque dans l'ornière.
» Allons ! hu ! ferme ! encore un pas ! »
Enfin ils sont hors d'embarras,
Et le trio reprend courage.
Mais on entend gronder l'orage ;
Il vient sur l'aile des Autans.
L'éclair sillonne le nuage,
Et les troupeaux quittent les champs.
Avec les bergères, nos gens
Arrivent au prochain village.
Il pleut : on gîte. Un méchant lit
Est ce qu'on offre à la famille,
Qui soupe mal, se déshabille,
Et sur le grabat s'endormit.
Ne pleurons pas sur cette nuit.
Auprès d'une épouse gentille
Le désir naît, le plaisir suit.
Où le flambeau de l'Amour brille
Il n'est point de fâcheux réduit.

D'Hymen la grâce suffisante
Se signale chez le boucher;
Et sa moitié sent approcher
De cette vertu consolante
Les doux élans, sans les chercher.
Qu'ainsi vous avienne au coucher!
A ce qui s'est passé la veille
Cependant le marmot rêvait.
Certain bruit à demi l'éveille,
Et l'enfant entre somme et veille,
Crut que son papa chevauchait,
Et que lui-même voyageait.
Zeste, sur son dos il se place,
Autour de son col il s'enlace,
Criant: « Ferme, Margot, dia! hu!
» Tenez-vous bien aux crins, mon père!
» Car nous serions bientôt par terre,
» Si la bête levait le cu. »

L'INANITION.

Une prude se confessait
Que son mari faisait le diable à quatre;
Qu'elle-même le tracassait,
Et qu'ils étaient souvent prêts à se battre.
Toujours du bruit; pas la moindre douceur,
Disait la triste Marianne,
Nous vivons comme frère et sœur :
C'est un péché; mais si le chien se damne,
La faute au moins ne vient pas de mon cœur.
Offrez au ciel ce jeûne involontaire,
Dit le curé; vous pourrez obtenir
Par ce moyen un plus doux avenir :
Surtout soyez plus débonnaire;
C'est là le point qu'il vous faut retenir.
Votre froideur est peut-être la cause?
—Mon cher Monsieur, il n'en est rien;
De son côté, s'il faisait quelque chose,
Ah! comme j'agirais du mien,

Répond Manon, soupirant de tendresse...
Tenez, voici pour une messe.
— Bon! demain on vous la dira.
Bientôt, croyez-en ma promesse,
Du sacrement la grâce opérera.
— Soit, dit Manon; car si tout ce train dure
Encor quelques jours seulement,
Je crains bien que le sacrement
Ne meure en nous, faute de nourriture.

LE BOUCHON.

Pendant le dernier carnaval,
Un Liégeois, de taille replète,
Donnait la main à Fanchonnette
Au théâtre, à l'église, au bal:
Personne ne le trouvait mal.
Mais Damon, fâché qu'il l'assiége,
Dit à Mondor: Que fait Fanchon
De ce certain homme de Liége?
Parbleu! répond l'autre, un bouchon.

L'HEUREUX MARI.

Conrard obtint, le mois passé,
Un gros emploi dans la finance ;
Et, faisant l'homme d'importance,
Comme s'il eût été placé
Pour son mérite ou sa science,
Disait : C'est sans protection
Que j'ai cette commission,
Sans voir ni monsieur ni madame ;
Je n'ai pas bougé de céans :
Il est pourtant vrai que ma femme
S'est donné quelques mouvemens.

LA GARDE D'UNE FILLE.

Un curé prit une servante,
Villageoise tant innocente,
Qu'après l'avoir servi six mois,
Elle était enceinte de trois.
On en babille : une commère
Vint conter la chose au pasteur.
Celui-ci, grand prédicateur,
Part et s'en va gronder la mère.
Margotton, le cœur ulcéré,
Répond à monsieur le curé :
— Quand je vous amenai Javotte,
Elle était sage et bien dévote :
De nous deux, Monsieur, entre nous,
Si quelqu'un a manqué, c'est vous.
— Mais voyez cette créature !
Pouvais-je pendre à ma ceinture
Ta Javotte comme un pantin ?
— Non ; mais de crainte d'aventure,
Vous connaissez notre nature,
Il fallait y tenir la main.

LA CHASTE ORAISON.

Las de rester célibataire,
Un beau jour l'anodin Bolus,
Riche et célèbre apothicaire,
Alla conter ses *oremus*
A Notre-Dame du Rosaire.
Bénissez mon intention,
Dit-il, vase d'élection !
Je voudrais avoir une épouse,
Douce, agissante, point jalouse,
Et pleine de dévotion :
Voilà ma supplique, et j'espère
Que par vous, ô bénigne mère !
Mes désirs seront approuvés.
Car si je prends femme, à mon âge,
C'est pour qu'elle ait soin du ménage,
Et point pour ce que vous savez.

LE VRAI REGRET.

Bien confessé
Et bien graissé,
Arnaud partit pour l'autre monde :
Sa veuve aux pleurs lâcha la bonde,
Et nous en donna, Dieu merci !
Il faut vous avouer aussi
Qu'Arnaud savait rendre contentes
Robertine et ses deux servantes :
Chose rare en ce siècle-ci.
Vous devez offrir ce calice,
Sans aucun murmure, au Très-Haut,
Disait à la veuve d'Arnaud
Son vieux curé plein d'avarice.
Faites prier pour votre époux :
Qu'en coûte-t-il pour un service ?
D'offrandes le ciel est jaloux....
Vous pleurez !... que regrettez-vous,

Si l'âme est au lieu de délices ?
Son corps, ce n'est qu'un vil habit,
Une machine qui pourrit ;
Mais l'esprit est chose divine,
Que le ciel donne et qu'il ravit.
Las ! volontiers, dit Robertine,
Au ciel je laisse son esprit ;
Je ne pleure que sa machine.

LE BON EXEMPLE.

Un augustin, fier comme un carme,
En chaire un jour faisait vacarme
Sur l'exemple que les parens
Doivent donner à leurs enfans.
Saint Augustin, notre bon père,
Était, dit-il, manichéen,
Mais Sainte Monique, sa mère,
En fit un excellent chrétien.
Mieux valent ces saintes pratiques
Que nos discours évangéliques,
Pour convertir les libertins.
Ah ! qu'on me donne des Moniques,
Je vous ferai des Augustins.

LA DEVOTION FRANÇAISE.

Pour édifier ses voisins,
Marthon et sa jeune maîtresse
A Pâques s'en vont à confesse,
Au couvent des grands capucins.
Monsieur, voulez-vous nous entendre,
Dit la belle au premier venu,
Jeune, vermeil et bien barbu?
— Ma chère dame, il faut attendre
Qu'un père ici soit descendu;
Je ne suis que le frère Élie,
Du couvent l'humble serviteur.
— Quel guignon, reprend Amélie
Avec l'accent de la douleur:
Hélas! Marthon, il n'est que frère,
Son *absolvo* ne vaudrait rien.
— Madame, j'y vois un moyen.
— Et quel est-il! — Faisons-le père.

LE FERMIER GÉNÉRAL.

Au milieu d'un festin, un fermier général
Tomba sur le parquet, plein comme une sangsue;
Et sa pauvre âme toute émue,
Sortant avec lenteur de son étui fatal,
Descendit les degrés du cachot infernal,
Pour grossir des méchans la coupable cohue.
Que vois-je? c'est monsieur Dufer,
S'écria son cocher, mort depuis une année,
Dont l'âme était aussi damnée.
Ainsi tous les états s'en vont peupler l'enfer.
O mon cher maître! est-il possible?
Quoi, vous! dans ce séjour horrible,
Avec des brigands, des filous,
Des Mandrins, roués à Valence,
A la poursuite et diligence
De vos braves suppôts, aussi zélés que vous
Pour le bien de l'heureuse France.
Ah! Lafleur, tu vois sur mon front

Les traits déshonorans d'une lâche avarice ;
Mes yeux s'ouvrent trop tard, et ce qui me confond,
C'est mon coquin de fils qui cause mon supplice.
Dans le fond de mon cœur j'étouffais les remords ;
Pour l'illustrer un jour, j'amassais des trésors ;
Ils mènent aux honneurs dans le lieu que je quitte :
Des crimes de son père est sage qui profite.
Mais mon fils de l'argent connaît si peu le prix
Qu'il n'est pas seulement marquis !
O rage ! ô désespoir ! malheureuse conduite !
Et toi, mon fidèle Lafleur,
Toi, dont l'allure était et si bête et si bonne,
Quel bizarre destin, ou plutôt quel malheur
T'a plongé dans ce lieu d'horreur ?
En vérité, ton sort m'étonne.
Cessez, Monsieur, d'être surpris,
Dit le cocher ; je brûle en l'éternelle flamme,
Pour vous avoir avec Madame,
Fabriqué ce coquin de fils.

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE.

Pour appaiser les feux de la concupiscence,
Et ne point succomber à la tentation,
On nous ordonne l'abstinence,
Et surtout la confession.
Mais, hélas ! contre la nature
Ces remèdes n'ont pas grande efficacité :
Qui renonce à la volupté
Aux pieds d'un confesseur, revient bientôt parjure.
C'est assez là le sentiment
Du bon curé de Saint-Vincent.
S'il rend la nature muette,
S'il vous fait vivre chastement,
C'est en joignant une recette
A la grâce du sacrement.
Si bien, qu'à l'ardente jeunesse
Qu'il veut conduire à la sagesse,
Il donne et l'absolution

Et la phiole d'émulsion.
Lecteur, à ce sujet, écoutez une histoire ;
Je n'ai rien lu, mais on m'a dit :
Et, selon l'église, on doit croire
Que le dire est souvent plus certain que l'écrit.
Un jeune homme de bonne mine,
Connaissant les vertus de l'ampoule divine,
Par le récit d'un clerc fraîchement tonsuré,
Alla trouver notre curé.
Là, faisant le cagot, d'une voix suppliante,
Il s'informe, dans le secret,
Du saint et merveilleux effet
De la liqueur réfrigérante.
Dieu sait comme on la lui vanta !
Alors le drôle présenta
Au pasteur médecin une énorme bouteille.
—Y pensez-vous, mon fils? bon pour un verre ou deux ;
Mais plus deviendrait dangereux,
Et je ne ferai point de sottise pareille :
Il s'agit de calmer, non d'éteindre les feux.
—Ah ! donnez-m'en tout plein, cela fera merveille ;
Je ne dors point depuis dix jours,
Et je veux chasser pour toujours
La troupe des démons, qui sans cesse m'éveille.

— Je n'ai garde, dit le pasteur,
En telle quantité d'ordonner ma liqueur ;
De son usage outré la méthode abusive,
Malgré toute votre vigueur,
Vous ôterait, mon fils, cette force impulsive
Qu'on appelle chez nous vertu générative :
Gardez-vous de pousser si loin votre ferveur.
Vous ne pouvez, en conscience,
Vous condamner à l'impuissance ;
C'est même un péché capital.
— Monsieur, nous nous entendons mal.
— Je vous entends, mon fils, on ne peut davantage :
Soyez continent, soyez sage,
Mais moi je ne veux point vous mettre dans le cas
De rester impuissant. Ce serait bien dommage,
Dit-il en le toisant du haut jusques en bas.
— Encore un coup, Monsieur, vous ne m'entendez pas.
Cette eau n'est point pour mon usage.
— Pour qui donc, s'il vous plaît? — Pour les chats du logis:
Comme ils sont en amour, fatigué par leurs cris,
Je ne puis fermer l'œil dans mon cinquième étage.
Le bon curé, quoique surpris,
Recueillant bientôt ses esprits,
L'appela monstre, impie, âme noire, hypocrite :

L'autre lui dit *raca*, pour être quitte à quitte,
Et s'en alla crainte de pis.
Avec la gent portant surplis
Ainsi finit maiute visite.

LES DOUCEURS DE L'HYMEN.

Un officier, nouveau venu
Dans certaine ville de guerre,
Fut conduit chez la trésorière,
Par un autre déjà connu.
La compagnie était nombreuse :
Le mari de la précieuse,
Qu'on abordait d'un air flatteur,
A l'intrus donna de l'humeur.
Quel est, dit-il, ce minois fade
Que courtise la garnison?
Tais-toi, répond son camarade,
C'est le cocu de la maison.

LES TROIS ACCIDENS.

Nicette tenait dans sa main
Un œuf frais qu'elle allait porter à sa grand'mère.
Le verglas qui couvrait la terre
La faisait chanceler tout le long du chemin.
Plus elle craint et moins elle est légère.
Certain vent incivil alors se présenta,
Vent qu'elle eût bien voulu lâcher à la sourdine;
Elle apperçoit qu'on l'examine,
Et jusqu'au blanc des yeux le rouge lui monta.
Le malheur fut complet par défaut d'assurance.
Il survint un ruisseau qu'il fallut enjamber :
Nicette lève un pied, glisse, perd la cadence;
Et, serrant bien les poings, pour faire résistance,
Peta, creva son œuf, et se laissa tomber.

LE CENSEUR.

En Suisse, un magistrat sévère
Un jour publia son rescrit
Contre le livre de l'Esprit
Et la Pucelle de Voltaire.
On va chez chaque citoyen
Fouiller jusque dans les ruelles.
Un sergent au grave maintien,
Après des recherches fidèles,
S'en vient lui dire : Calmez-vous,
Seigneur baillif, il n'est chez nous
Point d'esprit et peu de pucelles.

LA SAUCE ROBERT.

Descends de tes tréteaux, viens, muse guillerette,
Nos convives sont endormis;
Contons vîte une historiette,
Et réveillons nos bons amis.
La Serre t'a maudite; accours et fais-le rire.
Lorsque cet aigle altier s'élève sur les vents,
Qu'il brave du soleil les faisceaux éclatans;
Aux sons harmonieux de sa brillante lyre,
De la mâle éloquence on reconnaît l'empire.
Mais il quitte parfois et l'Olympe et les airs.
Viens le trouver dans nos desserts,
Et chante sur la turlutaine,
D'un époux ignorant les plaisirs et la peine.
Va, qui frappe au bon coin tant et tant de beaux vers,
Ne peut mépriser Lafontaine.
Imitons le bon homme; égayons nos lecteurs;
Laissons aux buveurs d'eau compiler des malheurs.

Boniface Robert, conseiller, garde-note,
Mourut, par-devant lui présens deux capucins;
Et par ce dernier acte, il délaissa Javotte
Sa tendre et chaste épouse, avec deux orphelins.
Vint son frère Mathieu consoler la famille,
Chanoine janséniste, aussi juif qu'Harpagon,
Qui, malgré sa lésine, en baisant le poupon,
Lui dit : Hélas! ma sœur, ayez soin de la fille,
Moi, je me charge du garçon.
Elle accepte, et dès lors, chacun à sa manière,
Élève ces adolescens.
La veuve, au bout de dix-huit ans,
Grâce à trois médecins, termina sa carrière :
Sa pauvre fille, en rien de temps,
La suivit, et Colas lui ferma la paupière,
En poussant vers le ciel de longs gémissemens.
Pendant qu'en tendre frère il plaint sa destinée,
Disons qu'ayant atteint sa vingt-septième année,
Toujours suivant son oncle, où, tapis dans un trou,
Loin de la brune et de la blonde,
Il ne savait encor ni comment ni par où
Sa maman l'avait mis au monde.
C'était pourtant un bon parti,
Dont plus d'un bon bourgeois hasardait la demande;

Pour rien l'amour se donne, et l'hymen se marchande,
Au hasard trop commun d'être mal assorti.
Aussi ne parle-t-on, dans ce temps perverti,
Que de plaisirs de contrebande.
L'oncle branlait la tête à chaque objet offert :
Le vieux rêtre guettait un héritage unique ;
Et, pour perpétuer le beau nom de Robert,
De sa mère il obtint la fringante Angélique.
Minois charmant, fleur de santé,
Port à faire échouer un sage ;
La taille d'Atalante et sa légèreté ;
Richesse et peu de parenté,
De la belle étaient le partage.
Angélique et Colas se laissèrent lier ;
Puis au son du hautbois, pour ne rien oublier,
On les mène à l'église, et de l'église à table,
De la table à la danse, et de la danse au lit,
Où le nouvel époux, sans autre préalable,
Malgré le sacrement, mollement s'endormit.
En vain, dans de grands vers, on vante l'innocence,
Ces éloges sont superflus ;
Elle est fille de l'ignorance :
Qui la perd une fois ne la désire plus.
Dans cette inaction l'on passe une semaine,

Et la pucelle, enfin, de l'être gémissait.
Sa mère apprit bientôt ce qui la maigrissait,
Et fut chez son voisin lui raconter sa peine.
C'était un médecin moins docte que plaisant,
Chassant loin du beau sexe et vapeurs et migraine.
Il va voir l'épousée, et lui dit : Mon enfant,
Je suis instruit de tout ; mais soyez assurée
Que demain, dans le jour, vous serez obombrée.
Plaignez-vous le matin d'un grand mal à l'endroit
Où vous sentez que j'ai le doigt.
D'Angélique à ce tact le beau front se colore ;
Et son cœur, qui palpite, attend la volupté :
Son tourment l'embellit encore.
Les roses qu'Amour fait éclore
Sont l'ornement de la beauté.
Le médecin la quitte après cette ordonnance,
Qu'elle suivit bien mieux qu'un sévère conseil.
Avant le lever du soleil,
La nymphe, entre ses draps, pleine d'impatience,
S'agitant avec violence,
Trouble de son mari le tranquille sommeil.
Il va chercher de la lumière,
Et voit sa femme en pleurs qui jette les hauts cris ;
Il pense qu'elle touche à son heure dernière,

Et réveille tout le logis.
L'un trotte chez l'apothicaire ;
Un autre, plus adroit, avertit le docteur.
Le premier se présente, et prépare un clystère ;
Arrive le second, qui rit de son erreur.
Votre art, monsieur Pousset, et votre eau dégourdie,
Ne sont ici d'aucun secours ;
Je connais de Madame assez la maladie,
Et je ne prétends pas qu'on la prenne à rebours.
Il dit, et met dehors le cousin, la commère,
La maman, le chanoine, et fait venir l'époux ;
Puis vous le prend par tous les bouts,
L'instruit de son devoir, l'exhorte à le bien faire,
Sort, et les ferme à deux verroux.
Le sot, en tâtonnant, va commencer sa cure,
Sans rougir, sans être interdit.
Souvent la bêtise enhardit.
Sa femme crie encor du délai qu'elle endure ;
Mais, cédant à l'effort de l'ardente nature,
Elle sent par degrés se calmer son dépit :
L'Amour tendrement la dispose,
Et ses cris ne sont plus que de brûlans soupirs
Que Robert étouffait dans l'ombre des plaisirs.
Tant il les étouffa qu'il cueillit cette rose

Qui cause de l'hymen les pudiques désirs ;
Et grâces au docteur, sa femme eut bouche close.
Messieurs, pour votre honneur, je n'ose
Dire combien de fois notre âne la guérit.
Bienheureux les pauvres d'esprit !
C'est en se répétant qu'on est propre à la chose.
Tandis que chacun marque un intérêt bien cher
A l'état d'Angélique, et qu'on la croit mourante,
Que Jean fait l'orateur, que Margot se lamente,
La voilà qui paraît en simple pet-en-l'air.
Vénus, en sortant de la mer,
N'était pas plus éblouïssante.
Robert la conduisait, tout joyeux et tout fier.
Vous jugez, cher lecteur, comme on les félicite
Sur un événement qu'on n'osait espérer :
De les questionner on se fait un mérite.
Madame, quel remède a pu vous procurer
Une guérison si subite ?
Il faudrait tout conter, alors qu'on ressuscite.
Un petit abbé plaisanta,
Et sur un air de Gluck en fausset il chanta :
« L'onguent qui l'a guérie a fait mourir Lucrèce. »
Joli refrain qu'on répéta.
Ruminant sur l'effet dont il se voit la cause,

Étrangement surpris de la métamorphose,
L'heureux Colas devint rêveur.
La scène va changer. A quoi tient le bonheur?
Sur son coude appuyé, sa tête se renverse;
On se pousse, on le fixe, et plus bas l'on converse.
Mais voyez donc Robert! qu'il a l'air sérieux!
Quoi qu'il fasse, son chagrin perce.
Enfin, l'on voit couler des larmes de ses yeux.
Sa jeune épouse consternée
Flatte inutilement le triste original.
On la laisse se trouver mal,
Son mouchoir à la main, aux pleurs abandonnée:
L'époux a tous les soins de la troupe étonnée.
Sexe aimable et charmant, n'en soyez point jaloux;
Cent fois moins à plaindre que nous,
Vos cœurs ne sont pas faits pour de longues alarmes:
Au sein de la douleur, que deviendraient vos charmes?
L'Amour, en souriant, vous dérobe à ses coups,
Et bientôt son bandeau vient essuyer vos larmes.
On tourmente Robert jusqu'à le harceler;
(Car c'est ainsi que l'on console).
Il sanglote, il gémit sans dire une parole:
Le stimulant docteur parvint à l'ébranler.
Or, écoutez, Messieurs, le nigaud va parler.

Bien plus qu'à vous, dit-il, ce jour m'est agréable.
Le moyen employé m'a fort bien réussi,
Et je viens de sauver ma femme que voici,
D'une mort presqu'inévitable;
Mais daignez pardonner à ma juste douleur:
J'ai vu mourir naguère et ma mère et ma sœur,
Victimes de mon ineptie.
Ah! si j'avais connu ce spécifique-là,
Je leur aurais tant fait cela,
Que toutes deux encor seraient pleines de vie.
Va, va, dit le docteur, aussi rusé qu'expert,
Contente ta moitié; qu'elle soit bien servie,
Et tu perdras bientôt l'envie
De mettre tes parens à la sauce Robert.

LA RÉSIDENCE.

Un évêque de grande mise,
Et dont le nom me reviendra,
Payait du trésor de l'église,
Comme l'usage l'autorise,
Une actrice de l'opéra.
Tandis qu'à Paris, qu'à Versailles,
Pour édifier ses ouailles,
Il faisait chaudement sa cour
Et l'amour,
Un mot lâché dans une thèse
Sur l'origine des pouvoirs,
L'appela dans son diocèse.
Forcé de remplir ses devoirs,
Il vint prendre congé de sa belle Thérèse.
On se jura fidélité,
Foi d'apôtre et d'honnête femme.
Mais contre les sermens faits dans la volupté,

On proteste bientôt, et le plaisir réclame
Les douceurs de la liberté.
Monseigneur part : un abbé lui succède ;
Un juif après fut écouté ;
Puis mylord Spleen, qui la prend pour remède,
Par ordre de la faculté ;
Preuves que le plaisir est bon pour la santé.
Mylord des médecins remplissait la formule,
Quand l'évêque parut, jeûnant depuis deux mois.
Il ouvre le boudoir : quel affront ! il recule,
Et, témoin du forfait, il élève la voix.
Mais Thérèse avec assurance
Lui dit : Calmez votre fureur ;
A la cour de Vénus, il n'est point de dispense.
Apprenez que, dans la rigueur,
Une maîtresse est libre après trois jours d'absence.
Ce bénéfice, Monseigneur,
Quoiqu'à simple tonsure, oblige à résidence.

FIN.

TABLE

DES CONTES.

La Dame comme il faut, ... page 1
Conseil, ... 3
Le Cas réservé, ... 5
Tout ce qui reluit n'est pas or, ... 9
Origine du proverbe : User la chandelle par les deux bouts, ... 13
Le Cul de poule, ... 19
Le Sifflet, ... 20
Les Rivaux amis, ... 21
La Revanche, ... 24
La Devineresse, ... 26
Le Repentir équivoque, ... 27
L'Éducation, ... 29
Le Quiproquo, ... 30
La Leçon, ... 31
L'Appétit vient en mangeant, ... 32
L'Horloge, ... 33
Ma Confession, ... *idem.*
La Valise, ... 34
Le Zéro, ... 35
L'Honnêteté, ... 36
La Diète, ... *idem.*
La Colère inutile, ... 37
La Politesse villageoise, ... 38
La Sourdine, ... *idem.*
L'Apostolat, ... 39
La Bagarre, ... 40
L'Incorrigible, ... *idem.*

Le Bidet, ... page 41
La Fileuse, ... 42
Les Menus plaisirs, ... 45
Les Demi-dupes, ... 46
Les Soixante ans, ... 48
La Neuvaine, ... 49
La Dixaine, ... *idem.*
Les Pouvoirs, ... 50
La Dure extrémité, ... *idem.*
La Négromanie, ... 51
Les Pucelages, ... 52
Les Florentins, ... 53
La Table, ... *idem.*
Les Découvertes, ... 54
La Prise de tabac, ... 55
Le Nœud conjugal, ... 56
L'Atout, ... 61
Le Secret de la Comédie, ... *idem.*
Le cuisant Souvenir, ... 62
La Clochette, ... 63
Le Madrigal séraphique, ... *idem.*
La Réponse ingénue, ... 64
Gasconnade, ... 65
Le Solliciteur, ... 66
M. Blanc-Pignon, ... 67
Le double Plaisir, ... 68
Les Billets doux, ... 69
Le Mage consulté, conte oriental, ... 181
Origine des Truffes, ... 184
Le Battant, ... 190
Le pouvoir de la Vanité, histoire véritable, . 192
Anecdote de M. R....., ... 202
Tels gens, tel encens, ... 204
M. Picanchois, ... 207
Le Scrupule levé, ... 209
Le Quartier d'hiver, ... 210
Le Jeu de Piquet, ... 213
L'Équivoque, ... 217

La Dévotion espagnole, ... page 220
Conte à propos de bottes, ... 224
Pour le Jubilé de 1775, ... 227
La bonne Ménagère, ... 229
Les Trembleurs, ... 231
Question théologique, ... 235
La Nouvelle du jour, ... 239
Le Chat qui dort, ... 241
Le Rêve, ... 245
L'Inanition, ... 246
Le Bouchon, ... 247
L'heureux Mari, ... 248
La garde d'une Fille, ... 249
La chaste Oraison, ... 250
Le vrai Regret, ... 251
Le bon Exemple, ... 253
La Dévotion française, ... 254
Le Fermier général, ... 256
Histoire ecclésiastique, ... 257
Les douceurs de l'Hymen, ... 260
Les trois Accidens, ... 261
Le Censeur, ... 262
La sauce Robert, ... 265
La Résidence, ... 271

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DES CONTES DE VASSELIER.

PAGE 186, treizième vers, *dans ses regards enfin*, lisez *dans ses regards en feu.*

Page 197, quinzième vers, *que je n'en*, lisez *que je ne.*

Page 209, dernier vers, *d'hier*, lisez *de hier.*

Page 211, vingt-deuxième vers, *tant besoin*, lisez *tant de besoin.*

Page 214, premier vers, *on lui parle raison*, lisez *on lui parla raison.*

Page 218, treizième vers, *avis*, lisez *habits.*

Page 222, treizième vers, *Qu'est-ce ceci*, lisez *qu'est ceci.*

Page 223, quatorzième vers, *bon ! bon ! nous*, ajoutez *sommes.*

Page 225, dix-septième vers, *garçon*, lisez *gascon.*

Page 233, neuvième vers, *devint*; lisez *devient.*

Page 269, avant-dernier vers, *parvint*, lisez *parvient.*

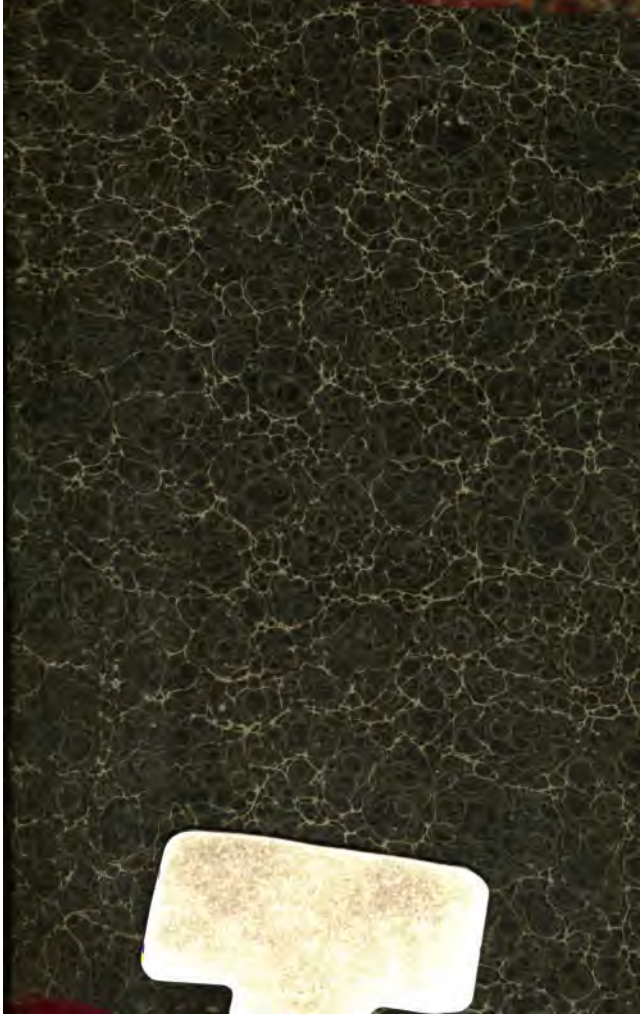
Page 272, septieme vers, *preuves*, lisez *preuve.*

. . . . .

. . . . .

. . . . .

. . .

TAYLOR INST - OXFORD

67685746